

MONTRÉAL
Avril/Mai 1993
viceVersa
41
Magazine transculturel • Transcultural magazine • a transculturale • 5$
MAL evil
MOSCOVITZ
PONTIGGIA
VIRILIO
ZIZEK
FEUILLETON
Claude Haeffely
COBRO REVERTIDO
José Leandro Urbina
9 770821 682006
18



Antonin Artaud

Conférences — Université du Québec à Montréal

Colloque

Colloque «Artaud»
sous l'égide du Département d'études littéraires
de l'Université du Québec à Montréal
Amphithéâtre RM-130
315, rue Sainte-Catherine Est
13 / 14 / 15 mai

Expositions — Théâtre Gesù

«Antoneo Arlaud Ex Cathedra»
Artistes québécois
15 / 16 mai et 8 au 24 juin
«Happening Vice Versa» 10e anniversaire
Lancement d'un numéro spécial «Artaud»
8 juin

Galerie UQAM

«Autour d'Artaud. Figures et portraits vertigineux»
Artistes européens
13 mai au 13 juin

Galerie Optica

«Viande mystique»
Artistes américains
14 mai au 12 juin

Foyer de la salle Alfred-Laliberté

Exposition multimédia
1er au 31 mai

Galerie Graff

Artistes québécois
mai

Théâtre — Théâtre Alfred-Laliberté (UQAM)

«La Terre Pourpre» Montage de textes
6 au 22 mai

Cinéma — Cinémathèque québécoise

«Retrospective Artaud»
6 au 12 mai

Mai / Juin 1993

Comité organisateur: Martine Dumont/ Simon Harel/ Denis Martineau. Pour toute information: Téléphone/ Télécopieur (514) 987-4289

Direction de Création Dussault Lefebvre / Illustration Alain Pilon / Photographie Raymond Pilon

Summary Sommaire Sommario



41

AVRIL/MAI 1993
Illustration de la couverture: Daniel Sylvestre



Photo Caroline Hayeur

viceVersa DATE DE PARUTION, AVRIL/MAI 1993. Magazine transculturel publié cinq fois par année par les Éditions ViceVersa inc., C.P. 991, Succ. «A», Montréal, QC, Canada H3C 2W9 • ISSN: 0821-6827. RÉDACTION – 3575, boul. St-Laurent, bureau 405, Montréal, QC, Canada H2X 2T7 Tél.: (514) 847-1593 Fax: (514) 847-1593 – **Directeur**: LAMBERTO TASSINARI – **Comité de rédaction**: DARIO DE FACENDIS, IOANA GEORGESCU, FABRIZIO GILARDINO, BERNARD LÉVY, LAMBERTO TASSINARI — **Collaborateurs**: ELETTRA BEDON, GIANCARLO CALCIOLARI, MYRIAME EL YAMANI, JOHN K. GRANDE, ANNA GURAL-MIGDAL, WLADIMIR KRYSINSKI, RÉGINE ROBIN, CHRISTIAN ROY, MARIE JOSÉ THÉRIAULT, MARIE-JOSÉE THERRIEN, NICOLAS VAN SCHENDEL — **Ont aussi participé à ce numéro:** WILLIAM ANSELMI, JOSÉE BELLEMARRE, MIKHAIL BERG, FULVIO CACCIA, GIOVANNI CALABRESE, MONIQUE CRÉPAULT, GILLES CYR, CLAUDE HAEFFELY, HÉLÈNE LE BEAU, GIACOMO LEOPARDI, TOMMASO MACRÌ, EDWIN MORLEY-FLETCHER, JEAN-JACQUES MOSCOVITZ, SERGE OUAKNINE, GIUSEPPE PONTIGGIA, MARIO SERAFIMA ROLL, PAUL VIRILIO, ROBERT WALSHE, SLAVOJ ZIZEK — **Directeur artistique**: GIANNI CACCIA — **Photographe:** GILBERT DUCLOS — **À l'étranger**: Bureau de Paris: FULVIO CACCIA, tél.: 43.66.48.68 – **Correspondants** New York: PAOLO SPEDICATO; GIOSE RIMANELLI, Paris: GIANCARLO CALCIOLARI, Toronto: DOMENICO D'ALESSANDRO, Los Angeles: PASQUALE VERDICCHIO – Correction: LIETTE BEAULIEU, MICHEL RUDEL-TESSIER, JANE CORMACK – **Illustrateurs**: JACQUES COURNOYER, CHRISTINE DELEZENNE, ALEXANDRE SIPOS, DANIEL SYLVESTRE — **Photographies**: CAROLINE HAYEUR, CLAUDE MICHAUD – **Couverture:** DANIEL SYLVESTRE • PUBLICITÉ/ABONNEMENTS – JOSÉE BELLEMARE, 3575, boul. St-Laurent, bureau 405, Montréal, QC, Canada H2X 2T7 tél. et fax: (514) 847-1593. Envoyer les abonnements à Vice Versa, C.P. 991, Succ. «A», Montréal, QC, Canada H3C 2W9 • PRODUCTION TECHNIQUE: **Infographie** – JOSÉE LALANCETTE • **Impression** – IMPRIMERIE D'ÉDITION MARQUIS LTÉE tél.: (514) 248-2273 • Distribution – LES MESSAGERIES DYNAMIQUES (Québec) tél.: (514) 332-0680. LMPI (Ouest canadien et Maritimes) tél.: (514) 374-9811. DIFFUSION PARALLÈLE (en librairie) tél.: (514) 434-2824. Envoi aux abonnés: Château des Lettres, tél.: (514) 276-2493. – Dépôt légal: Bibliothèque du Canada et du Québec. Deuxième trimestre 1993. Courrier de DEUXIÈME classe. Envoi de publication – Enregistrement No 6385. Envoyer tout changement d'adresse à: Vice Versa, C.P. 991, Succ. «A», Montréal, QC, Canada H3C 2W9. La rédaction est responsable du choix des textes qui paraissent dans le magazine, mais les opinions exprimées n'engagent que leurs auteurs. Vice Versa bénéficie de subventions du ministère des Affaires culturelles du Québec et du Conseil des Arts du Canada. Vice Versa est membre de la SODEP et est indexé dans POINT DE REPÈRE et dans CANADIAN PERIODICAL INDEX. Vice Versa n'est pas responsable des documents qui lui sont adressés. Les documents non publiés ne sont pas rendus. Vice Versa n'accorde par d'honoraires pour les textes qui ne sont pas expréssemment commandés par le comité de rédaction.

CAMPAGNE D'ABONNEMENTS 1993

lettre Ouverte

Chers amis,

Lectrices, lecteurs, abonnés de *Vice Versa*, vous êtes les authentiques et les plus précieux souteneurs de notre magazine. C'est grâce à votre intérêt, votre passion et votre argent aussi, que nous pouvons continuer à le publier. Toutefois, malgré votre soutien, *Vice Versa* est encore trop peu connu et le nombre de ses abonnés insuffisant pour que le magazine puisse espérer sortir de la précarité financière.

C'est vous, les amis les plus proches, qui pouvez le mieux nous aider à promouvoir *Vice Versa*. Comment? D'abord, simplement en parlant du magazine dans vos milieux de travail ou d'études: **si pour chacun de vous il y avait une amie, un ami qui s'abonnait...**

Nous avons quelques idées et projets pour notre campagne d'abonnements, mais sans vous, sans votre énergie, vos paroles, vos suggestions, nous n'irons pas loin. Donc écrivez-nous, parlez-nous. Aidez-nous à faire de cette campagne de promotion un succès.

Voici une proposition: envoyez-nous le nom et l'adresse de cinq personnes de votre connaissance que vous savez intéressées au magazine, des «viceversiens» en puissance, et nous leur écrirons en les invitant à se joindre à nous. Cela pourrait être un début.

Merci de nous lire et de nous accorder votre soutien,

Très cordialement,

Lamberto Tassinari
directeur et toute l'équipe de Vice Versa

Vice Versa, C.P. 991, succ. A, Montréal, (Québec) H3C 2W9



Le mal, Yougoslavie. Italy, Leopardi. Artaud et le dixième anniversaire de Vice Versa.

Je crois que le mal est encore une absence. Il déborde parce que nous manquons. Et nous, immanquablement, nous ne sommes pas là... Faute de mots sur le mal j'utiliserai ceux que Fernando Pessoa écrivit le 18 avril 1931:

«Ne fais de mal à personne, parce que non seulement je reconnais aux autres, tout comme à moi-même, le droit de n'être gêné par personne, mais aussi parce que je trouve qu'en fait de mal nécessaire dans le monde, les maux naturels suffisent largement. Nous vivons tous, ici-bas, à bord d'un navire parti d'un port que nous ne connaissons pas, et voguant vers un autre port que nous ignorons; nous devons avoir les uns envers les autres l'amabilité de passagers embarqués pour un même voyage.»

We are not present in former Yougoslavia, therefore the Evil *dilaga*. Let's manifeste ourselves and it will disappear.

On Italy and the dilemma of politics lisez tout ce qu'on consacre à ce thème mais surtout lisez Giacomo Leopardi, le grand «nihiliste actif», à la page 39.

Il prossimo numero di *Vice Versa* sarà *extra-ordinario*: le numéro du dixième anniversaire presque entièrement dedié à l'écrivain, peintre, homme de théâtre et de cinéma Antonin Artaud. Avec grand plaisir et passion *Vice Versa* s'associe aux *Journées internationales Antonin Artaud* en devenant le document officiel de ce remarquable événement. Nous le faisons avec une conviction particulière puisque nous nous reconnaissons volontiers dans l'artiste impur, fou et transculturel qu'est Artaud.

Le magazine du 10[e] anniversaire, le n° 42 sera aussi matériellement spécial: 100 pages, 20 reproductions en quadrichromie, 50 en noir et blanc, un presque inédit d'Antonin Artaud, des articles, des poèmes, des essais fascinants. Ne manquez pas ce rendez-vous avec Artaud et les dix ans de *Vice Versa*. Ce numéro sera en vente au prix de 15$. Consultez l'annonce des *Journées* à la page 2 de couverture. Le lancement d'anniversaire aura lieu mardi le 8 juin 1993, dans le cadre des événements Antonin Artaud, au Théâtre Gesù, au 1200, rue de Bleury à Montréal à partir de 20 h 30. Il s'agira d'une rencontre-assemblée, dialogue, États généraux des amis de *Vice Versa*... Et, naturellement, d'un spectacle et d'une grande fête.

Avec le numéro 43, en kiosque à la mi-août, *Vice Versa* parlera de SIDA. Il s'agira d'une vaste série d'articles inspirés de la maladie, du défi humain, politique et scientifique qu'elle représente. Mais le but dominant de ce numéro, confié à des collaborateurs d'exception, est de contribuer au développement des techniques de communication qui nous permettent de mieux *parler du SIDA*. Enfin le numéro 44 d'octobre, contiendra un dossier-cinéma, espèce de réflexion-bilan sur le siècle du *film*.

Lamberto Tassinari

Canada Eldorado

Le travail: entre le réel et l'imaginaire

En janvier dernier, *Rebondir* le premier numéro du magazine anti-chomâge, titrait en page couverture: «Travailler au Canada: 3000 Français se sont installés en 1992.» Les jours suivants, les candidats se bousculaient aux portes des services de l'immigration. Et pour cause. La France, malgré une économie saine, est au seuil de la récession avec de trois millions de sans-emplois. Cette situation relativise quelque peu ce brusque engouement pour «nos grands espaces», modeste d'ailleurs par rapport au nombre de chômeurs hexagonaux, mais n'abolit pas pour autant le mythe. Au contraire, celui-ci ressort décapé, réactivé par la «valeur travail» qui lui est associée. À l'aventure potlash se substitue ainsi une éthique fondatrice qui a pour prémisse la reconnaissance de l'origine française de cette terre d'Amérique. Car si le Canada participe toujours de la grande utopie des recommencements, c'est bien au Québec que les futurs candidats à l'immigration sont conviés à se rendre. La distinction est de taille — dans le double sens du terme — et n'est pas étrangère à la vigoureuse campagne de promotion menée par le gouvernement afin de pallier au déficit démographique québécois. Mais cela ne suffit pas à expliquer ce changement d'attitude. Un bref survol historique s'impose. Sans remonter à l'époque coloniale, les Français, semblables à bien des Européens, ont toujours considéré le Canada comme le lieu de la quête spirituelle où le sacré et le profane, le dépouillement libérateur et l'argent peuvent s'obtenir rapidement. «Le trappeur dans sa cabane de rondins avec son fusil, ses pièges et sa poêle à frire, subvenant seul à tous ses besoins, durement, dangereusement, tel était l'Adam, ingénieux et athlétique, que nous voulions tous être», proclame Michel Tournier dans l'introduction de son «Journal du Canada». Cette réminiscence du paradis originel devait conduire sur les rivages du Saint-Laurent plusieurs générations d'émigrants. Les ressortissants de la France du Second Empire brillaient par leur absence. Les terres nord-africaines avaient plus d'intérêt à leurs yeux. D'ailleurs le jeune Dominion ne souhaitait pas alors encourager outre mesure l'arrivée de parlants français sur ce territoire. Il a fallu, sauf erreur, attendre les années 1960 pour voir arriver un groupe de Français relativement significatif. Les coopérants furent très actifs. Plus d'un participa aux fameuses réformes de la Révolution tranquille. Dix ans plus tard une autre révolution — celle des Fleurs — devait attirer leurs cadets. Cependant, au sein de ces deux vagues, les retours furent nombreux. L'idéal épuisé, les frontières franchies, la patrie exercera à nouveau son attraction. L'imaginaire fonctionne ainsi: par pulsions binaires car il est tout entier projectif. Le discours sur le travail introduit aujourd'hui un troisième terme. Il suppose une durée, un ancrage dans le réel. Bref une éthique de l'entreprise et non plus une esthétique de l'exil. Lors d'un spectacle récent, Paolo Conte avait fait placarder sur les murs du métro de Paris une affiche qui disait à peu près ceci: «les Italiens ne voyagent pas: ils émigrent». On aurait pu dire exactement l'inverse des Français. Mais aujourd'hui, «ces voyageurs impénitents»...

Fulvio Caccia

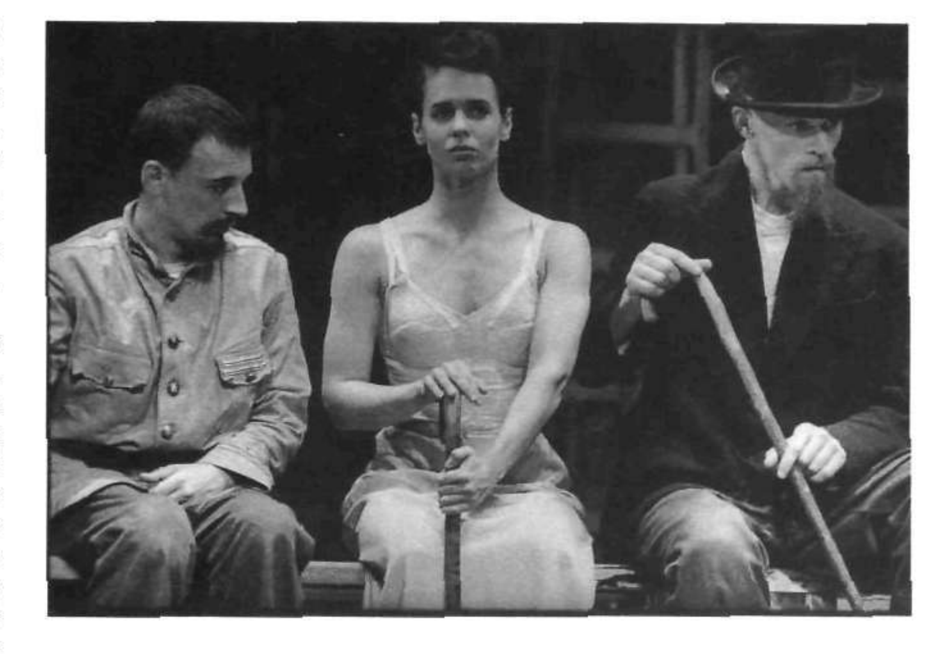
Le défi des frontières:
LA DANSE-THÉÂTRE DE JOSEF NADJ

Décembre 1992. Paris. Théâtre de la Ville. Le Théâtre Jel de Josef Nadj présente deux œuvres: *Comedia Tempio* (1990) et une nouvelle création, *Les échelles d'Orphée*. Je reprends contact avec le travail de ce brillant chorégraphe et danseur avec un intérêt et un plaisir renouvelés. Des gestes jaillissent de sources multiples traduisant une imagerie débordante. Atmosphère début de siècle évoquant images textuelles, cinématographiques, mentales. Fusion de registres et de genres, musiques contemporaines aux accents régionaux d'un espace géographique très particulier, références aux mémoires plurielles mais qui, au fond, renvoient toujours à ce carrefour ethnique qu'est la Vojvodine.

Nadj sait bénéficier de sa situation de double apatride, rendue plus métaphorique avec son accueil en France et par le monde de la danse. Nadj appartient à la minorité hongroise de Kanitzsa, village de la Vojvodine en ex-Yougoslavie. Ses habitants, sans aucun passeport reconnu, parlent hongrois, roumain, croate, serbe. Leurs contes sont peuplés de bêtes et d'êtres fantastiques, leurs villages s'offrent comme scène aux cirques et aux spectacles forains. Accédant à la danse via les arts visuels, les arts martiaux et le mime, Nadj utilise en sa faveur les conséquences de son origine et de son parcours artistique. Un certain détachement face à l'identité et à la spécificité le rendent libre et plus ouvert aux métissages. Grâce aux thèmes qui testent les limites entre réalité et imaginaire, touchant à des universaux: la temporalité, la mort, le désir, Nadj rend accessible la pluralité d'un Est qui ne fait que rafraîchir la danse actuelle en Occident. En conjuguant le souvenir intime et collectif, le local et le global, son œuvre défie la frontière, parvenant à exprimer l'innommable, le silence du mot prolongé dans le geste. Ironique, teintée d'un humour noir parfois sinistre, absurde, à la fois cruelle et belle, son œuvre est enveloppée de spiritualité.

Le germe de *Comedia Tempio* est l'œuvre et la vie d'un écrivain maudit de la modernité est-européenne, Géza Csath, qui était originaire de la même région que Nadj. Il meurt au début du siècle à 32 ans, trente-six mois avant de réaliser un projet mentionné dans son *Journal*. Fasciné par cette figure emblématique, Nadj poursuit le projet de Csath d'écrire une comédie sans paroles sur la temporalité. L'hypersensibilité de cet écrivain, sa folie et ses expériences extrêmes et hallucinogènes, sa lutte contre l'absurdité des frontières et la voluptueuse quête de vérité animent le vertige de la pièce de Nadj.

L'absurde, l'humour, le désir inassouvi traversent en diagonale une scène peuplée d'hommes vêtus identiquement de noir et portant des chapeaux melons qu'on dirait sortis d'une page de Kafka, d'une pièce de Kantor, d'un film muet ou d'un ailleurs méconnu de nous. Un monde principalement masculin est troublé par les apparitions féminines, notamment de la mort. L'espace scénique où le bois naturel prédomine, mise sur l'emboîtement réalisé à partir de planches de bois. Le même mouvement d'expansion-rétrécissement se reproduit dans le traitement des corps des danseurs-acteurs. Sortant ou entrant dans les multiples tiroirs et trappes dont on ne peut pas soupçonner l'existence dans le mur de planches en bois, les corps se font prolonger dans d'autres objets. Attachés à des chaises, à des tables, à des planches, sortant d'un même pantalon ou d'une jupe, ces corps augmentent en



volume tout en faisant s'accentuer l'objectivité. D'autres se plient dans des costumes de nains bossus, marchent sur des appareils (fausses jambes), ou se voient décapités. Une tête sort et rentre dans une boîte; ombres chinoises et écrans participent à l'étrange magie. Des surprises secouent l'oubli des actions périphériques. On danse sur des plans inclinés avec une rare dextérité (un lit d'hôpital), on marche sur des planches en bois soutenues par des danseurs, on grimpe sur les murs. Les déplacements dans cet espace polymorphe sont hantés par une résistance qui génère une tension qui tient ensemble les images fugaces et fragmentaires proposées par ce spectacle fascinant.

Le principal moteur textuel des *Échelles d'Orphée* est constitué par l'œuvre du poète Otto Tolnaï, originaire tout comme Nadj de Kanitzsa. le sous-titre des *Chants de Wilhelm* de Tolnaï est le «village d'Orphée». Les échelles deviendront le dispositif qui remplace les planches de *Comedia Tempio* . Le spectateur est plongé dans un monde magique de contes et de souvenirs où la distinction entre réel et imaginaire se voit brouillée. La mémoire des lieux joue également un rôle important: l'image des pompiers bénévoles qui, en 1909, ont interprété *Les Énervés* de Labiche en Vojvodine, refait surface dans une action qui a comme protagonistes le barbier de Kanitzsa, des bêtes et des hommes animés par les mêmes désirs. Ceux-ci évoluent dans un décors *arte povera* (jute, bois), les accessoires comme les béquilles, les élastiques, surtout les échelles du titre accompagnent des mouvements novateurs et inhabituels. Compte tenu de l'exigence de la chorégraphie, il faut souligner la virtuosité de la performance des danseurs-acteurs du Théâtre Jel. Comme dans *Comedia Tempio*, la musique de Tickmayer est jouée sur scène. De nouveau la naïveté, la cruauté et l'humour teintés de l'inévitable absurde donnent libre cours à l'imagination qui nous rapproche de l'intensité et d'un moment privilégié, de la mémoire mythique. Accès à une zone sans frontières.

La présentation d'un double programme prouve que l'intégrité artistique de Nadj est intacte. Poursuivant le choix d'explorer la richesse de son espace d'origine, il s'entoure également de textes, de sources orales, de souvenirs, de danseurs, de musiciens et d'un même scénographe (Goury) partageant cette sensibilité. Pas de concessions donc, mais une simplification raffinée de la trame.

Ioana Georgescu

Théâtre de la Ville/Josef Nadj

Une simplicité qui naît de structures compliquées

«**S**implicité et clarté ont toujours été parmi mes intérêts principaux en tant que compositeur. (...) La quête d'énonciations claires, simples, élégantes m'a conduit à différentes musiques réductives ou minimales dans lesquelles souvent il était question de calculs et de nombre. (...) C'est comme ça que j'ai commencé à lire des livres de mathématiques, tout particulièrement les vieux classiques sur les théories des nombres de Pascal, Fermat, Euclide et bien d'autres, et ces mêmes sources m'ont suggéré des structures musicales beaucoup plus compliquées que celles que j'avais utilisées auparavant.

«Je voulais les utiliser, et je voulais qu'elles soient claires, et quelque fois la seule façon d'être clair n'est que d'expliquer les choses, et quelque fois l'explication est si importante qu'il faut qu'elle devienne partie intégrante de la musique, et c'est ça qui s'est plus ou moins passé avec *Music for 88*.»

Ainsi parle Tom Johnson dans les notes d'introduction à son nouveau disque publié il y a quelques mois par XI, le *label* de l'Experimental Intermedia Foundation de New York.

Journaliste (il a travaillé notamment pour le *Village Voice* de 1972 à 1982) en plus d'être compositeur, Johnson aime pousser l'austérité de sa musique jusqu'à l'excès, animé par ce besoin de pureté le plus profond, le plus implacable, le plus insatiable.

À mi-chemin entre la conférence et la musique pure et simple, ce disque nous ramène à l'époque pythagoricienne, quand les secrets de la musique résidaient dans les proportions et les rapports qui donnent l'harmonie et quand les nombres étaient bel et bien des réalités: *Eighty-Eights* n'utilise qu'une fois seulement chacune des 88 touches du clavier du piano; *Pascal's Triangle* culmine dans une séquence de 512 accords étroitement apparentés, chacun fait de dix notes, et ainsi de suite pour les autres compositions qui utilisent au fur et à mesure les nombres de Mersenne, la table de multiplication, les nombres riches ou encore les harmonies de Euler.

Music for 88 est fait d'une musique raffinée, naturelle, dépouillée, absolument charmante dans sa candeur.

La même simplicité, d'un tout autre ordre évidemment, on a pu la retrouver dans le concert de Midi Tapant, le «duo épatant» constitué du batteur Pierre Tanguay et du tromboniste Tom Walsh, le 20 février dernier à l'Espace Tangente à Montréal, dans le cadre de la série *Les États Soniques Duels '93*.

Rien qu'une batterie, quelques objets de percussion, un trombone et un échantillonneur qui crachait des débris, des lambeaux, des zébrures, des écailles de sons déjà existants, reconnaissables — comme dans l'hilarante version de *I Got No Place To Go* du chanteur country John Hartford.

Tanguay et Walsh ont exploité d'une façon admirable les ressources sonores pas nombreuses dont ils disposaient.

Minimaliste dans sa construction, la musique du duo, à la fois spontanée et composée, pullule de sensations et suggestions de couleurs, dans lesquelles des sonorités intenses se succèdent à des moments de musicalité légère.

Machine sonore agile, Midi Tapant a fait preuve d'une originalité et d'une vivacité remarquables qu'on aimerait revoir bientôt.

(Le disque de Tom Johnson peut être commandé à l'adresse suivante: Experimental Intermedia, 224 Centre Street, New York, NY 10013.)

Fabrizio Gilardino



Illustration: Jacques Cournoyer

Jorge Etcheverry

Tanger-Ottawa

Ediciones Cordillera, 1990

El autor dice de sí mismo: «... Al menos en este siglo, yo he hecho cosas que nadie se ha atrevido a hacer. Incluso en mi país, una especie de vanguardia no sabe todavía leerme...».

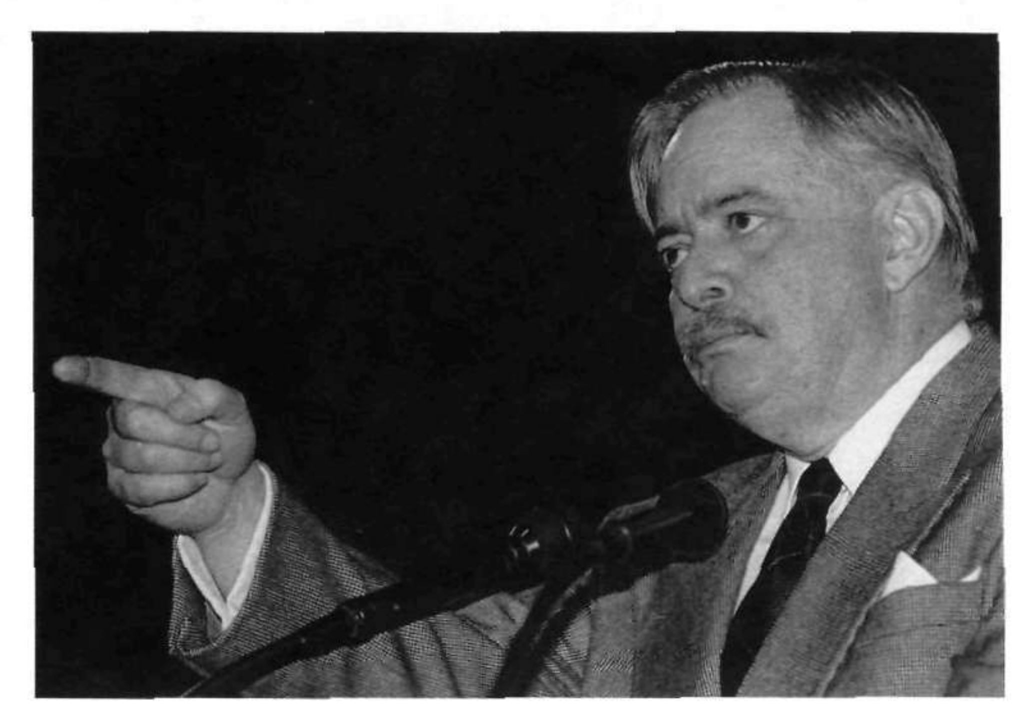
En realidad sí, es difícil leerlo. Pero al mismo tiempo fascinante. Este libro se le puede considerar como una serie de meditaciones y consideraciones interrumpidas por Rasgos líricos; nos quedamos al final con la impresion (a pesar del posible sentido de cada estrofa) que Jorge Etcheverry nos habla essencialmente de sí mismo, de su tierra y del país que lo recibío, de su mente y de su corazón agotado por el cansacio de vivir desperezado entre estos dos extremos irreconciliables.

Hay momentos en que parece haber llegado a un sólido punto de contacto, cuando se reconocen palabras cuyo significado es sencillo, preciso. Pero de repente interfieren imágenes oníricas, las palabras aletean como pájaros, nos encontramos completamente fuera de la realidad.

Con todo, el poeta se queda constantemente junto al lector, el cual no puede evitar de sentir una profunda empatía por quien dice (al final del libro), «... Mi principal actividad es el recuerdo... Mi pecho se está llenando de vellos blancos».

Elettra Bedon

JOURNAL



Jacques Parizeau, chef du Parti Québécois

Janvier 1993

Dans une ville aussi transculturelle que Montréal, des gens ont dessiné des croix gammées sur les murs des synagogues, sur les murs de cimetières juifs, sur les carrosseries jaunes d'autobus scolaires...

Février 1993

Six adolescents agés de moins de dix-huit ans ont reconnu avoir tué à coups de gourdin un jogger de 51 ans parce qu'ils croyaient qu'il était homosexuel. Ils l'ont battu à mort a affirmé l'un des garçons « pour préserver la race. » Ces jeunes gens appartiennent à des familles sans histoire de la banlieue de Montréal. Ils seront remis en liberté, dans trois ans — peut-être avant. Ils n'auront pas de casier judiciaire. On les retrouvera sans doute alors sur les bancs des cegeps ou des universités, ils circuleront librement dans les rues comme si rien ne s'était passé, Certes, ils ont droit à l'oubli. Encore leur faudrait-il gagner ce droit. Que penseraient-ils de travaux communautaires auprès de groupes homosexuels, accepteraient-ils d'assister des mourants dans les hôpitaux?

Nouvelle du Canada

Ainsi c'était contre son gré que M. Brian Mulroney, premier ministre du Canada, est resté en poste après 1990: «La crise d'Oka, la guerre du Golfe... je ne pouvais pas laisser le pouvoir dans ces circonstances...» Le pauvre homme! Sa lassitude était visible. Pourtant, on chercherait en vain quoi que ce soit de réjouissant au cours de ses dix ans de gouvernement: la réforme constitutionnelle laisse la pays plus divisé que jamais, le chômage est (en chiffre absolu) plus important qu'avant son entrée en fonction, les affaires périclitent... Le Canada se trouve dans un état d'apathie et de résignation qui confine la société à un état proche de la névrose...

Nouvelle du Québec

M. Jacques Parizeau, chef du Parti Québécois est en beau tabarnac depuis que les allophones et de nombreux francophones l'ont accusé de ségrégationnisme et de racisme. Raciste, M. Parizeau? Impossible.

M. Parizeau n'est pas raciste. Il a raison. C'est différent. Il a toujours raison. Il a exclusivement raison. Rationnellement et raisonnablement raison. Il ne peut pas admettre qu'il a tort d'avoir trop raison et que cet excès de raison peut lui causer du tort. Ainsi en affichant si péremptoirement, si triomphalement, si inconditionnellement, si outrageusement qu'avec 56% de voix en faveur de l'indépendance, le PQ peut se passer des voix allophones, M. Parizeau prouve qu'il sait calculer sans erreur arithmétique; il commet cependant une erreur de calcul, politique celle-là. En narguant ainsi les gens que l'idée de l'indépendance effarouchent, M. Parizeau a contribué à renforcer chez eux le sentiment d'être minoritaire, d'être des quantités négligeables, des citoyens qui ne comptent pas, des groupes dont on se passe et dont on se passera le «grand soir» venu. Panique. Eux aussi se sont dit qu'il avait diablement raison (comme toujours), M. Parizeau. En étalant «ses 56%», le chef de l'Opposition a fragilisé sa belle majorité et probablement l'a un peu effritée. L'occasion était pourtant splendide de consolider ce score inespéré en invitant les indécis et les réfractaires à se rallier à lui et à troquer leur rang de minorité contre le satut plus décontracté de majorité afin «ensemble, de construire...»

Mais, j'y pense, M. Parizeau ne faisait-il pas partie du gouvernement dont la stratégie a consisté, grâce au concours vénal de M. Claude Morin et de la GRC, à trouver la meilleure question pour perdre le référendum sur l'indépendance? Il est donc fortement probable que M. Parizeau ne cherche à obtenir que le pouvoir. Dans ce cas, en dépit de ce qu'il claironne, il ne fera pas l'indépendance et l'étalage si ostensible de ses 56% n'est pas une gaffe mais un calcul subtil et juste. Une fois encore M. Parizeau a raison.

Nouvelle de l'Ontario

Les policiers qui dégainent leur revolver doivent écrire un rapport. Tel est le nouveau règlement du Service de la Sécurité de l'Ontario. On imagine d'ici les braves flics se livrant à de véritables prodiges d'introspection pour expliquer leurs reflexes un peu trop prompts — encore heureux de ne pas avoir appuyé sur la gachette. On voit d'ici les perfectionnistes n'hésitant pas à suivre des cours de rédaction. On devine les plus inventifs exposant des circonstances un peu plus dangereuses que celles qu'ils ont réellement vécues. Et puis l'expérience aidant, les rapports seront de plus en plus longs, subtils et animés. Bientôt les états d'âme empièteront tellement sur les états de service que les rapports se liront comme de véritables romans; des romans policiers, bien entendu. On recrutera les policiers en fonction de leurs qualités littéraires. D'ailleurs quand ils entendront le mot culture, ils hésiteront à sortir leur revolver. Il faudra quand même se méfier des flics des lettres: ils seraient tentés d'organiser un concours littéraire.

Bernard Lévy

Jean-François Leblanc © Agence Stock

Gerrit Bussink

Bittersweet Pieces

A Collection of Dutch Short Stories

Montreal, Guernica, Prose Series 13, 1991, 112 p.



The stories in this collection were originally selected for a radio project by Radio Netherlands, the Dutch International Service, whose cultural editor Gerrit Bussink then adapted the translations for a public reading by American actors in New York in 1989. In his introduction, he identifies "the low-lying land, the constant battle against wind, water and ponderous skies and a centuries-old tradition of freethinking bourgeoisie, dominated by a Calvinist view of life at once strict and liberal", as "the well-spring for ironic descriptions and self-analysis." These often focus lovingly on the small things of daily life, as does Dutch consciousness in general, which thus finds in short prose a most suitable literary expression; it is one where the fear of dentists can be magnified with grizzly glee into the terror of history (J.A. Delder, "Dental Warfare"), where the Dutch railway authorities can take on Kafkaian proportions of absurd vindictiveness (Lévi Weemoedt, "The Off-Peak Rail Pass"), or where the convolutions of the human mind as it half-willingly emerges from sleep in the morning are blown up in appalling detail (Nicolaas Matsier, "Indefinite Delay"). Conversely, the miraculous can appear innocuous in a solid — sometimes stolid — workaday world, that of "The Mobile Home" that gave way to an airplane (Gerrit Krol) or of a "Moped at Sea" (J.M.A. Biesheuvel) in a story that puts its finger on a basic ambiguity of the Dutch mind: "When he worked on board ship he longed for a job onshore and when working in an office he longed for the sea." These contemporary stories thus make us appreciate "the completely individual position" of the Netherlands, a country "situated not only geographically but also culturally between three dominant cultures", yet "only too grateful for the foreign influences it accepts and utilizes": "the wit of British, the theorizing of German and the aesthetic philosophy of French culture" (Bussink).

Christian Roy

Anthologie critique, littérature canadienne-française et québécoise

de Michel Erman, Éditions Beauchemin, 1992, 570 pages.

Depuis *L'influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé fils en 1837, considéré comme le premier pas de la littérature québécoise, l'écrit québécois a emprunté plus d'un tournant. Avec comme objectif de retracer le chemin parcouru, Michel Erman s'est prêté à l'exercice rigoureux de l'anthologie. Dans son plus récent ouvrage, il présente les 100 auteurs qui, selon lui, sont les plus représentatifs de l'évolution, au Québec, de quatre genres littéraires: la poésie, le roman, le théâtre et l'essai. Pour chaque auteur, M. Erman réunit des extraits de textes significatifs, une présentation de l'œuvre ainsi qu'une bibliographie sélective. La rétrospective s'échelonne de 1837 à 1988.

Comme l'évoque le titre, la dimension critique de cette anthologie prend principalement forme dans les quelques pages dédiées à la présentation des genres ainsi que dans des commentaires en marge des extraits choisis. La critique se fait discrète mais jette un regard éclairé sur l'évolution de la littérature.

L'anthologie de Michel Erman offre une mise en contexte de l'œuvre et de l'auteur dans l'environnement littéraire. Toutefois, les contextualisations sociologiques ne sont que très rarement rapportées. La création tardive d'un répertoire théâtral au Québec, par exemple, est liée à plusieurs facteurs sociaux qui ne trouvent pas écho dans l'*Anthologie critique*.

Somme toute, l'ouvrage de Michel Erman offre une vue d'ensemble qui rend justice aux déterminants de la littérature québécoise et constitue un bon point de départ pour une recherche plus approfondie.

Josée Bellemare



Pierre Prévost

Georges Bataille & René Guénon. L'expérience souveraine.

Paris, Jean-Michel Place, coll. «Mémoire du temps présent» dirigée par Jean José Marchand, 1992, 184 p.

À quelle enseigne peut-on loger ensemble le penseur de la marginalité et l'interprète de la Tradition? Contre le somnambulisme de la rationalité moderne, confinant l'humain dans les limites toujours plus mesquines de l'existence sociale, à celle du recours souverain à une expérience intérieure non rationnelle, fondatrice de communauté. Pour y arriver, tant Bataille que Guénon mettent l'homme au pied du mur de sa condition, où il n'a plus qu'à faire le saut; mais vers où, et comment? C'est là que diffèrent les réponses qu'ils apportent à «l'énigme posée à l'homme par sa présence dans l'univers», comme dit Prévost. En première partie de son livre, c'est *L'expérience intérieure* (1943) de Bataille qui fait l'objet d'une exégèse critique, la confrontant à d'autres démarches spirituelles; car bien que Mario Perniola ait pu la décrire comme la négation de toute forme de spiritualité dans son beau livre *Bataille e il negativo* (Feltrinelli, 1977), il est clair qu'en spiritualité comme en philosophie, qui prétend la nier en fait encore! Certes, Georges Bataille a beau jeu, mettant sens dessus dessous la tradition épuisée dont il a hérité, de fournir à la modernité la mystique du mal qu'elle réclame, érigeant son nihilisme en nouvelle religion, dans l'extase de la ruine. Mais sur ce terrain, il ne fait pas vraiment le poids quand Guénon rappelle, au-delà du bien et du mal comme des religions qui n'en sont qu'un reflet, la dimension initiatique de réalisation métaphysique de la Tradition, qui demeure hors de portée de l'obscurcissement des temps. Cela semble aller de soi pour Pierre Prévost, car il se contente pour sa démonstration d'un exposé commenté de la pensée de Guénon. On aurait pu attendre de l'auteur, qui fut l'ami de Bataille (voir son livre de souvenirs *Rencontre Georges Bataille*, chez le même éditeur, 1987), qu'il fasse un peu dialoguer ses deux maîtres à penser, confrontant par exemple l'**impossible** de Bataille à l'**inconditionné** selon Guénon. C'est en fait au lecteur de tirer ses propres conclusions: «Que celui qui aspire à sortir du bêtisier pervers du monde actuel lise Bataille, puis Guénon. Le premier comme **éveilleur** et le second comme **guide spirituel**.» Comme introduction à cette orientation existentielle dans la crise du monde moderne, le livre de Prévost a valeur d'utile manuel, présentant succinctement les deux voies qui s'ouvrent à l'être humain conscient de ce qui s'y joue.

Christian Roy

Illustration: Jacques Cournoyer

After all



Second anniversary of his death, or is it the third. Reminded of it by old fictional friend Pilgarlic. Have the kindness, said Pilgarlic, to add five thousand chars to the burial mound already devoted. Or as B himself had had it, to the staining of the paper. Myself had long made a habit of blanching pages gone too black; why resume the staining of them now? Still. Rub shoulders with poets. Render countable the devotional. A passable purity in the act.

So.

First met the man in a Post Office queue Avenue Général Leclerc, B ahead, myself behind. There about 1975. Have not changed places since. Years later near the Théâtre de l'Odéon in the street. Quite a start. Had thought him already dead. Tall, narrow. Spectre on stilts. Last seen in the cemetery of Montparnasse where he lay decomposing under a proclamation. His own name. Personally, he said, I have no bone to pick with graveyards. I say just as well graveyards have no bone to pick with us.

Try to remember what the man was trying to say. Owe it to him. Worked hard, tried hard. Befriended Buster Keaton. Scratch head a little harder, something must fall to the table among all that dust. Sawdust. All in the manner. All in the memory. Might have taken the trouble to memorize the manner, did it once with the heaven's embroidered cloths. Yeats. The apostrophe for all I know might have gone elsewhere: so much for oral tradition. B deserved commemoration, with apostrophes without, but failed to give him his desserts. Nobody will notice if I abstain from talking about it. Here I am talking about it. Vergogne.

Yes, there was, in the beginning, Molloy. Not a word remains. Where gone? Melted into the metabolism? Not like other men I had known, that Molloy. More like myself. Not a confession I would gladly make in public, here I am making it in public. Read the text, find out what you've got to hide.

Literary man rereads text. Critical optical. Sooner or later all literary men must reread texts in order to retell what they have read. What literary men are for. Found words in Molloy forty years on. Not the same words. Not the same reader, Heraclitus. Wish I could quote the way litcrits do, from cards. No cards. Do what I can. Good lady once asked Robert Schumann what his sonata *meant*. He said, and these are not his words, play it again, Madame. Not even certain that Madame was not Monsieur. If so he most certainly said play it again, Sam. Or play it again tout court.

What next? The hat. The lucky Lucky hat.

Found it on a train travelling from London to Dover. Nineteen fiftyeight. About there. No idea what I was doing on London Dover train, same with trains before and since. May have bought ticket to Dover to escape London. Why should not some of them go to Dover? Quiet places, trains, once you get used to them, thubadub. Adub. Remember reading *Waiting for Godot* on that train. Cradled it in my lap. Roared at the passengers wondering why they were not roaring with me, the clots. Sober as Molloy's displaceable stones. For my part got drunk. Read on discovered Lucky's hat, unmistakable in the literary streets. The wearer struck dumb when it is not on, farts a blue streak when it is. All literary careers confined within Lucky's hat. Poor fit, most of them. Binds. Luck never runs similarly twice in the same postal queue, Heraclitus.

That was the hat. I keep it on a coatpeg for occasions. Any occasion will do. Proof, more pudding. Three four nine two chars.

On.

Return to Montparnasse, end of Toussaint. Vacation, visitation, verification. He might have moved. Have been moved. After all. Entire cemeteries have been know to move. Rome to the catacombs, the catacombs to Rome. Entire cemeteries burdened with flowers moving in and out, why not the dead?

Where. Cemetery policeman applying stiff finger to stiff hat. Mssieur. Deuxième division à droite. Touch of the hard stuff ballooning out of French breath fagend of the morning. Nice touch. Along the Deuxième, generals, politicos, anonymes. B nowhere on the right. Retraced steps found truck full of leaves. Driver said B not at all a man of the right. B to the left. Yes, there. Under the simple black tablet or dalle. There the French one up. Someone had left flowers blown over in the wind. Brushed aside petals, brushed aside leaves. Found Suzanne. His wife, 1900-1989. Found B, 1906-1989. Under the leaves blown over. Under the flowers. Picked up fallen flowers, rearranged them at the foot.

Stood. Wondered why the train had stopped there. Bent down to leave something and on the grave. Picked up a leaf, broad palmate autumn leaf. Yellow. Plane tree leaf. Let it fall. Down in spirals down. To the stone. To its rest.

Exact replica of leaves left far behind. But for the ornamental tombs, but for the presence of himself, it might have been Ontario in, as they call it, The Fall. Five oh one two chars. One two chars too many.

Robert Walshe, Paris 1991

Illustration Fabrizio Gilardino



Le piège du Mal

Entretien avec Jean-Jacques Moscovitz

GIANCARLO CALCIOLARI

Comment l'horreur de la déportation et du massacre de millions de juifs a marqué et marque l'origine symbolique de l'humanité? Comment la mémoire de l'individu et la mémoire collective enregistrent l'holocauste? Quelle partie a le «mal» dans la tentative d'expliquer l'abjection nazie?

Vice Versa: Que devient l'opposition morale entre le bien et le *Mal* en psychanalyse?

Jean-Jacques Moscovitz: Elle n'est pas inscrite dans la psychanalyse à proprement parler. Pour Freud, tout de l'humain est exposé à l'agressivité: *homo homini lupus*. C'est une métaphore. Au fond de l'homme — et cela est une pensée juive — il y a l'agressivité. L'homme est plus sadien que Sade. Sade n'aurait pu dire ce que Freud avance dans *Le Malaise dans la civilisation*, de 1929. L'agressivité s'organise, il suffit que quelqu'un le sache vraiment, et alors tout est possible.

Freud propose pour s'en sortir la notion d'identification, et celle aussi de sublimation, plus tard, dans son texte *Warum Krieg?*, de 1933. Dans son échange avec Albert Einstein, il ajoute les délégations aux instances politiques. L'homme transmet ça à son voisin, qui transmet ça au chef, qui transmet ça au chef de la tribu, au chef de l'État. L'agressivité est toujours transmise. Pourquoi alors ne pas la déléguer à une instance étatique au-dessus des États, la Société des Nations? On sait aujourd'hui que cela n'a servi à rien. La Société des Nations n'a pas empêché la catastrophe de l'holocauste, la shoah. Et cela a eu lieu peut-être parce qu'il régnait une trop grande confiance en elle, en la société d'alors.

Freud soulève une question à propos de l'adage «Aime ton prochain comme toi-même», adage religieux juif repris par les chrétiens à un niveau capital, alors que chez les juifs, ce n'est pas plus important que les autres: c'est compris dans les 613 Commandements, à côté de «Au printemps tu tailleras tes plantes»...

Cela l'horrifie. L'horreur de Freud vient du fait que «Aime ton prochain comme toi-même» veut dire qu'en chacun de nous il y a cette jouissance bestiale — qui peut aller aussi bien vers la mystique — en tant que cette jouissance-là est l'agressivité primordiale de l'humain. Alors, si cette jouissance-là est en chacun de nous, c'est-à-dire: mon prochain qui est en moi veut ma peau, et il ne me fera pas de cadeau, si l'homme donc, concret, qui est en face de moi, m'aime comme moi je m'aime, alors il va me tuer. L'humain, ça ne marche pas du tout! Freud le dit avec beaucoup d'humour en parlant de l'entrée solennelle de ce précepte connu du monde entier...

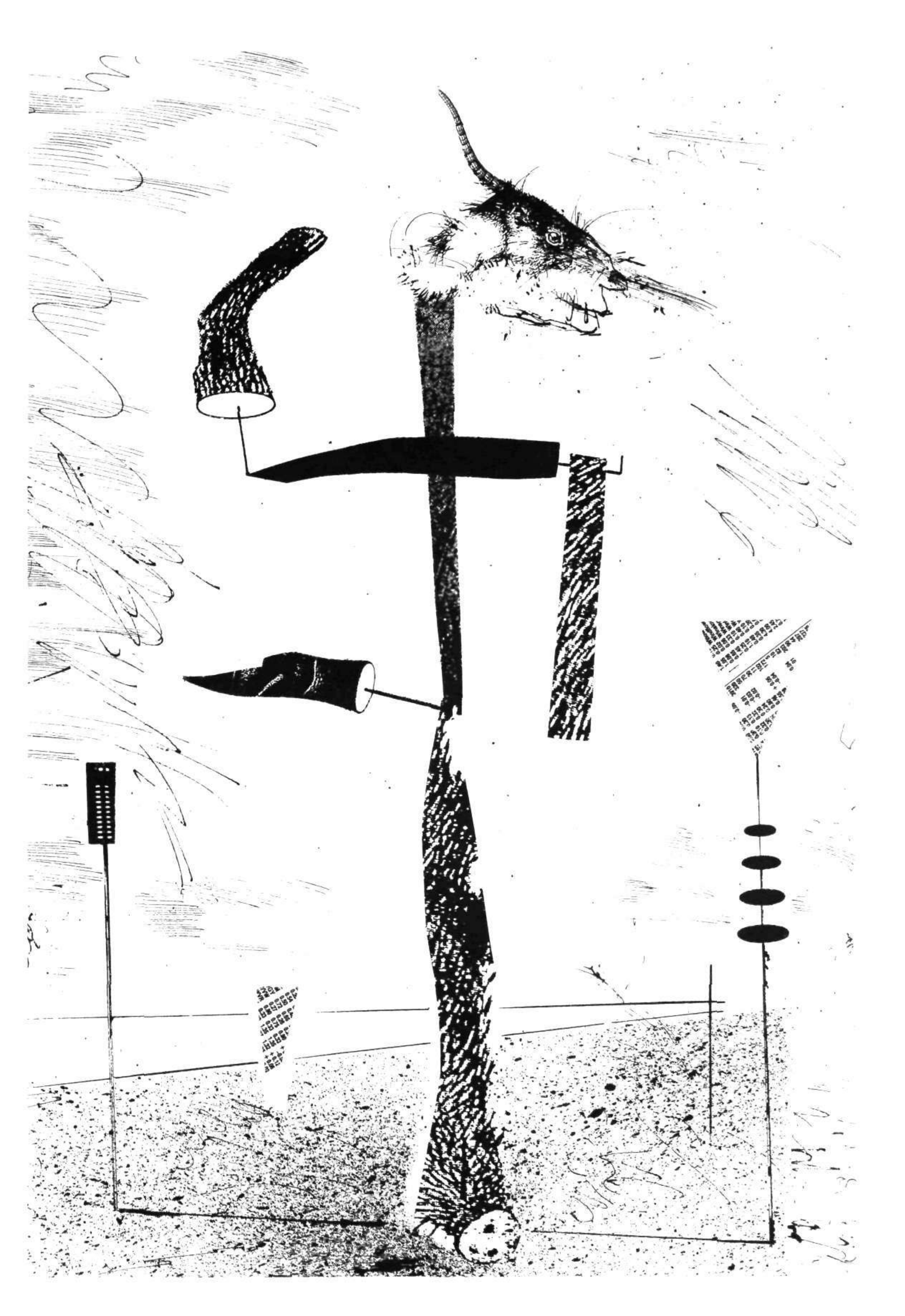
V.V.: Mettre au compte de la nature humaine l'agressivité ne revient-il pas à justifier tous les maux de l'Histoire?

J.J.M.: Si on met le *Mal* comme valeur de l'humain, c'est s'en tirer à bon compte de la question de l'holocauste et de la shoah. Ce n'est pas le *Mal*. Je crois que c'est vouloir soumettre les uns et les autres à un système de jouissance sadique par le biais de la notion du *Mal*; et donc on tue la dialectique entre le dire et le non-dire. Comment la jouissance peut-elle passer au savoir? Comment la jouissance peut-elle passer au signifiant? Lacan dit que le signifiant c'est le Surmoi. C'est-à-dire que la jouissance est soumise à l'impératif du signifiant, et si la jouissance ne s'y soumet pas, alors, ça donne l'obscénité, l'abjection et, pourquoi pas, le système bureaucratique fascisant.

V.V.: On peut expliquer l'abjection nazie, la shoah?

J.J.M.: Je me méfie de toutes les explications, quelles qu'elles soient, pour expliquer la shoah. Il y a un arrêt de la rationalité, de la causalité, dès l'entrée dans la chambre à gaz. Et cette rationalité qui s'arrête, c'est la solution finale: là les assassins sont passés à l'acte complètement, et il y a là quelque chose d'irréparable. En pensant que

Illustration Daniel Sylvestre



Millions of years later, I, Adam, the contemptible creature, having learned to build cathedrals, some in stone and some in cardboard, kneeling at the base of the highest pinnacles, prayed to be delivered from Evil.

You spotted me but a moment ago. Wrapped in inscrutable dullness, my legs twisted into a curious knot, holier than the holiest of thou's, I babbled inanities about some object I called Love. A black child, stepping out of the ghetto, his belly swollen by hunger, sank his teeth into the chewed up remains of my miserable apple. A seed must have pierced his gums. He released a loud scream.

I heard nothing.

Tommaso Macrì

c'est le *Mal*, on s'en tire à bon compte. On aurait fait du *Mal* et on est puni. Avec le *Mal* on fonde un aspect mythique de la shoah, mais la shoah est une action complètement humaine. C'est tout. Les uns sont coupables, les autres sont victimes. C'est le juridique qui peut donner une réponse et pas la métaphysique du bien et du *Mal*. D'où la notion de *Crime Contre l'Humanité*, et le mot Shoah depuis le film de Claude Lanzman. C'est là une question éthique: si on donne une explication causale à la Shoah, on est coauteur du crime. C'est une question très délicate et très violente.

V.V.: Comment un désir assoiffé de liberté va-t-il déboucher dans son contraire, dans le massacre?

J.J.M.: Ce que j'ai trouvé pour sortir du piège du genre: les nazis ont poussé à l'extrême le désir de la liberté, et pour affirmer leur désir du Surhomme, ils ont eu besoin de sous-hommes; c'est là une redondance suspecte, car pour sortir d'un tel discours nazifié, il faut accepter l'existence d'un point non dicible, un point fou du fait même qu'il n'est pas gérable par les discours collectifs ou individuels: ni le communiste, ni le psychanalytique, ni le politique, ni l'historique. Quelque chose s'est produit et les tentatives d'étiquetage ne sont jamais que des conséquences actuelles de l'événement nazi.

C'est cela que je veux dire: cela reste irreprésentable, soit non inscriptible dans un savoir humain qui puisse rendre compte d'un pourquoi car seul le comment permet d'avancer. Ce qu'on croit être des causes ne sont jamais à reconnaître comme étant des conséquences imaginaires, momentanées car sinon cela justifie l'extension du désir nazi, la nazification au quotidien. Les nazis ont voulu tuer l'abstraction, l'abstrait de l'autorité symbolique, ils ont voulu lui opposer un État gérant la Loi en la criminalisant. En concrétisant le symbolique en prenant pour cible les juifs, les tziganes, les malades mentaux, c'est-à-dire tout ce que le biologique non conforme à leur soi-disant eugénisme pouvait leur faire discerner de ceux qui méritaient de vivre et les autres de mourir en étant tués par eux.

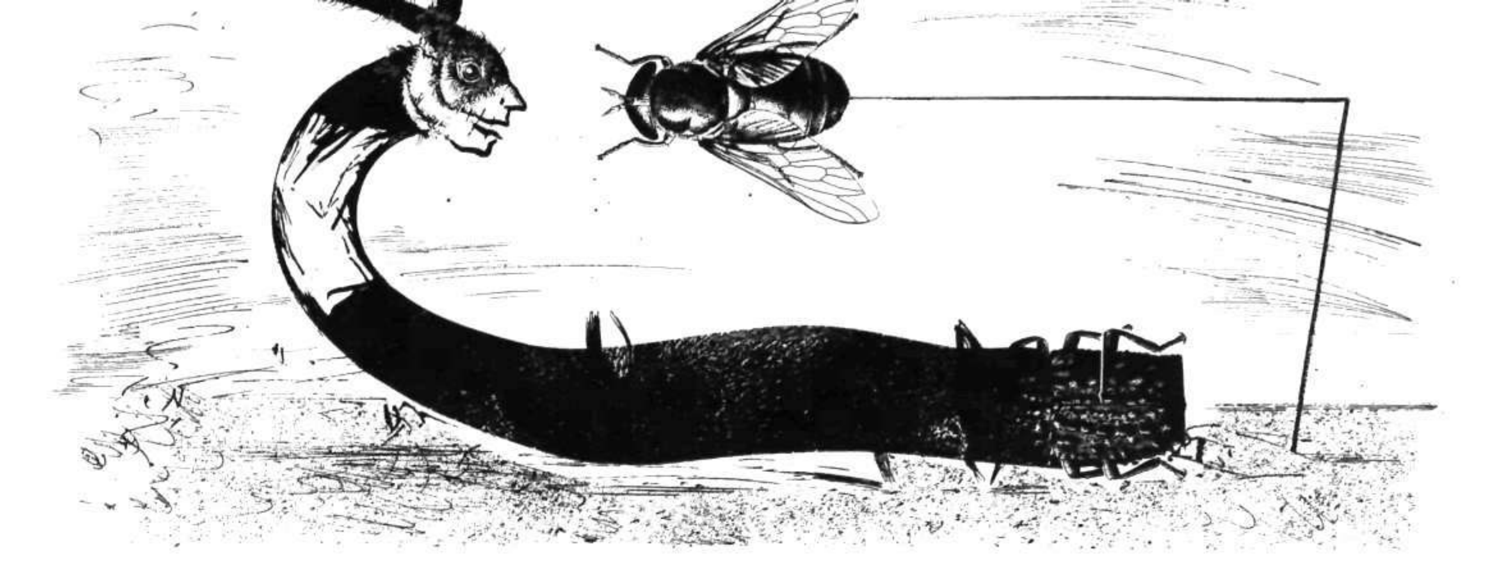
V.V.: Donc, ça ne vous empêche pas de théoriser?

J.J.M.: Ce que j'essaie de théoriser, c'est en quoi la non-explication a des conséquences dans les différentes disciplines, notamment dans la psychanalyse. Ne pas pouvoir savoir (parce que ce n'est pas possible), ne pas pouvoir inscrire cela dans un lieu humain, dans un savoir humain qui tienne, cela donc a des conséquences sur la vie contemporaine, sur l'inconscient, sur le désir...

La mort subjective, la mort reconnue a des effets de limites du désir. La limite du désir c'est la mort. La mort est là comme pulsion de mort. Avec la shoah, la pulsion de mort se réalise réellement dans la réalité, il y aurait là une mort comme idéale: la mort comme objet partiel, distribuable. Et là, oui, je tombe dans le piège de donner une explication.

Tout le piège du *Mal* serait de dire que tous les gens qui sont morts l'auraient voulu, dans une direction masochiste et/ou sadique. La notion de *Mal* tombe dans le sadomasochisme: c'est-à-dire dans les pulsions individuelles, alors que c'est dans le social. Là, il y a quelque chose que je ne comprends pas, mais ce n'est pas pour autant que je vais abandonner la partie: je positivise cette absence de savoir, elle est là. On la fait promener dans la réflexion psychanalytique et on découvre certaines implications. Par exemple, le changement du statut de la mort, comme conséquence actuelle, et du coup on découvre en quoi le meurtre qui a été commis dans ce siècle a confisqué les mots, a confisqué des parties de l'humain. On ne peut qu'essayer de se réapproprier les zones de l'humain qui on été tuées à Auschwitz. À nous de les faire revivre pour ne pas oublier. Mais de là à expliquer le pourquoi, il y a quelque chose qui pour l'instant ne marche pas. On peut dire le comment. Les historiens nous donnent maintenant beaucoup de réponses. Le psychanalyste, l'écrivain, le penseur, l'artiste doivent arriver à mettre suffisamment de formules claires pour que les discours collectifs puissent commencer à se remettre en question. Il est vrai que la tendance au religieux est grande pour prendre cela sur ses épaules. On dit que ce n'est pas un crime contre les juifs, mais que ce serait un crime contre *l'humanité* car ainsi, bien sûr, finalement, on va humaniser le crime, on va l'effacer. Cela fonctionne avec le *Mal* et le *Bien*.

V.V.: Éros et Thanatos ne miment-ils pas la lutte entre le *Bien* et le *Mal* ?



J.J.M.: Dans «Malaise dans la civilisation», Freud parle d'extermination, dans les dernières lignes de son ouvrage: «les hommes peuvent s'exterminer mutuellement jusqu'au dernier». Il le dit dans la mesure où selon lui il faut qu'Éros tienne contre la pulsion de mort: que «l'Éros éternel tente de combattre son adversaire non moins immortel»... Oui c'est ce en quoi Éros et Thanatos représentent le combat du signifiant contre le physiologique, contre le silence dans la parole, soit contre le retour à la massification, au néant de la parole: là où ça ne parle pas — la matière. L'humain a cette possibilité de se mettre en marche, entre Éros et Thanatos. Au fond, la lutte de la pulsion de mort contre la parole fait que le signifiant peut surgir parce qu'il y a la pulsion de mort. Mais la pulsion de mort ce n'est pas une pulsion au meurtre, mais une pulsion à l'inscription symbolique.

V.V.: Vous semblez chercher plutôt le côté «positivisé» du non-dit de la shoah?

J.J.M.: L'amputation de l'humanité ampute aussi la parole. Cette amputation de la parole est une confiscation de l'humain de quelque chose que l'on ne peut pas savoir; il n'y a pas les mots pour le dire, il n'y a pas les opérateurs qui transmettent, il faut arriver à positiviser une telle amputation. Il y a là quelque chose que l'on ne peut pas dire facilement, il faut l'écrire...

V.V.: Si l'abjection n'est pas inscrite dans le symbolique, quel est l'obstacle qu'elle cherche à abattre, la vie tout court?

J.J.M.: L'abjection c'est la rencontre de la limite sacrée. La limite du sacré... Le sacré même c'est en quelque sorte la gestion de l'abjection. L'abjection serait précisément l'absence de ce qui fait séparation, c'est la non-séparation. Le sacré est ce qui vient dire: là c'est comme ça, et pas autrement. Ça s'appelle le monumentalisme: il y a le désert, on veut construire une ville, on met une pierre et puis la ville sera là et elle ne sera pas ailleurs. Là c'est l'abjection, là c'est le sacré. C'est complètement aléatoire mais une fois lancé, c'est lancé. Ça pourrait être l'envers mais ça n'est pas l'envers, c'est comme ça et c'est là où les choses commencent à s'organiser, à se séparer en abstraction et en concrétude.

Ce que le siècle a fait avec la shoah et le nazisme, c'est qu'il a apporté l'idéologie de la propreté et du nettoyage de l'humain pour le rendre *biologique* uniquement et non symbolique et non parole, pour le débarrasser de tout ce qui est la reconnaissance de la limite entre lui l'humain et la masse.

Ils allaient par là même tuer toute l'humanité. Pour cela les nazis ont utilisé le nettoyage par idéal biologique. Tel biologique convient et tel autre ne convient pas. Le nazisme, lui, a utilisé la notion de bien et de mal.

V.V.: Comment faire contre la nazification de la planète?

J.J.M.: Je crois que le sacré n'est jamais là une fois pour toute, il faut entretenir le sacré, il faut le protéger. Il faut protéger la pudeur. Le pouvoir de la pudeur est fragile.

Le pouvoir de l'abjection est immense: il n'y a pas besoin de la protéger!

V.V.: Si l'inconscient, comme vous l'écrivez, reste le seul dépositaire de la trace, comment passe, comment s'effectue la transmission des parents aux enfants?

J.J.M.: La transmission inconsciente de l'éthique réside dans le fait qu'un enfant à qui on parle tranquillement, ou au contraire à qui on mâche sa parole, à qui on ne fait pas attention, il entend très vite et très bien, il sait que l'adulte a été défaillant sur le plan symbolique, sur le plan éthique.

La transmission inconsciente de l'éthique est l'effet du fait que la parole existe et qu'elle est porteuse de vie, de vérité. L'inconscient reste le dépositaire de la trace, parce que la Grande Histoire (la collective) de l'Humanité n'y est pas inscrite. Donc l'inconscient est le seul dépositaire de la trace de ce qui s'est passé. Encore faut-il reconnaître sans cesse que la folie a eu lieu au-dehors de la tête et non dedans. Ceux à qui cela est arrivé peuvent nous en parler malgré tant de difficultés: les déportés survivants des camps d'extermination. Ils sont peu nombreux, ce sont les membres des sonder Kommandos que le film *Shoah* de Claude Lanzman met en scène, met en acte, met en œuvre dans la parole visage pour visage.

C'est exactement ce qui se passait dans les camps au sens où quand quelqu'un disait voir la fumée du four crématoire, il lui était rétorqué, les témoignages nous le disent, qu'il était fou, que ça n'était pas possible qu'on élimine les gens comme cela.

Impossible de s'identifier à cela, avec cela, et pourtant l'inconscient a dû l'enregistrer. Lequel, et c'est là la question du sujet face au collectif, et c'est une question de temps, de temps subjectif, celui proprement dit de la transmission inconsciente de l'éthique aujourd'hui. Maintenant cela commence à se dire. À se laisser entendre dans notre monde actuel: et pourtant encore aujourd'hui cela n'arrive pas à être su, je dirais à être *sachable* dans le présent, de façon consciente. Mais l'inconscient, lui, probablement, insistera et insiste déjà beaucoup pour nous faire savoir que cela existe. L'inconscient freudien j'entends, individuel et dynamique, concret, celui du discours de l'Autre. C'est bien pourquoi nous devons prendre les choses concernant la shoah du côté des conséquences et non pas de la cause, car alors l'inconscient, lui, n'est plus actuel. L'inconscient est comptable même de ce qui n'est pas comptable...

V.V.: Donc, ce «savoir non su» passe entre les parents et les enfants?

J.J.M.: Non seulement des enfants et parents, mais à l'intérieur d'une génération et même plus loin à l'intérieur d'un même psychisme, je dirais même d'un même sujet, de lui à lui, et cela n'est pas sans créer une forme de jalousie du moi face au sujet, lieu d'inscription d'un comptable non comptable.

Transmission intra-psychique veut dire que cela ne se laisse pas trop aller à une jouissance obscène, non soumise à la parole.

Le nazisme a nettoyé le sacré de l'humain en effaçant le nettoyage lui-même. Et la nazification actuelle, au quotidien, est celle de vouloir comprendre, de donner un pourquoi: c'est cela tomber dans le piège du *Mal*. ■

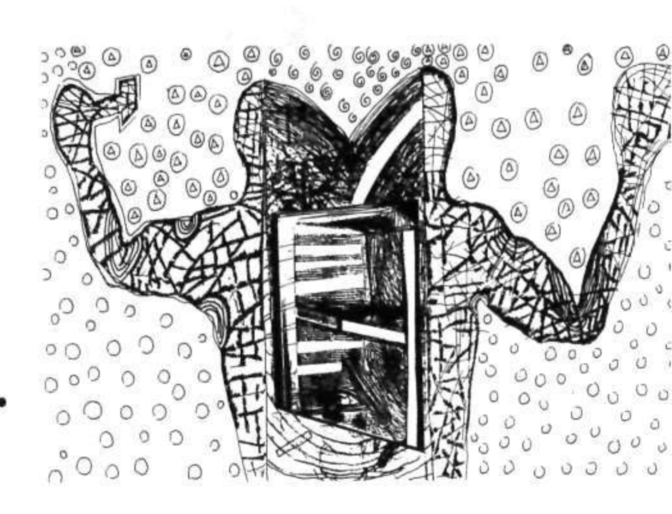
Jean-Jacques Moscovitz est né en 1939. Formé à l'Institut psychanalytique de Paris, membre de l'ex-École freudienne de Paris, il exerce son activité de psychanalyste depuis 1968. Il a participé à plusieurs ouvrages collectifs, notamment: «La psychanalyse est-elle une histoire juive?», «L'interdiction de la représentation», «La psychanalyse sous la terreur».

Giancarlo Calciolari détient un diplôme en psychologie de l'Université de Padoue et il vit à Paris depuis 1985; ses intérêts portent sur la littérature, la philosophie et la psychanalyse, avec, parfois des incursions dans le domaine des sciences.

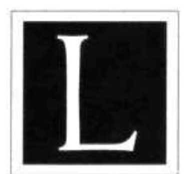


Silence,

on tourne la page...



PAUL VIRILIO



L'ANCIENNE YOUGOSLAVIE s'enfonce dans l'ombre, le silence de l'histoire à refaire. Déjà le crépuscule s'étend sur ce pays comme sur l'Irlande ou le Liban hier... Quelques images de ruines à Vukovar ou ailleurs, la fuite des pauvres gens et l'absurde arrogance des hordes de soldats ivres. Rien de plus ennuyeux que la violence et sa répétition intime. Toujours le même horizon où s'élève la colonne de fumée des incendies... Toujours ce même guerrier casqué au premier plan, qui observe à la jumelle le résultat de ses tirs. Rien de plus sinistre que cette séquence de voyeurisme pathologique.

Depuis bientôt un demi-siècle, la violence guerrière n'a pourtant abouti à rien d'autre qu'au chaos, au désordre des mœurs et des mentalités: depuis la lointaine Corée des années 1950, l'Indochine devenue vietnamienne, l'Afghanistan ou le Liban et enfin «la guerre du Golfe», rien n'aura été résolu, politiquement parlant, par ces conflits... Tout au plus, on assiste à un rapprochement progressif de l'Europe où, après l'affaire irlandaise, la guerre civile atteint enfin, en Yougoslavie, le cœur même du continent occidental...

Dans les années 1940, Winston Churchill défendait contre les Américains l'idée de débarquer en Yougoslavie plutôt qu'en Normandie afin de couper en deux l'Allemagne et d'éviter ainsi la pénétration communiste vers l'ouest... Depuis longtemps, en somme, cette région est assimilée à un ventre mou par ceux qui ont des desseins sur l'Europe, sur son avenir. Pourquoi faut-il qu'aujourd'hui encore les Yougoslaves eux-mêmes confortent ce point de vue? Prendre appui pour s'entretuer sur l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, et tenter ainsi d'entrer dans le XXI[e] siècle, quelle absurdité!

Finalement, le relatif silence des médias s'explique en partie par la peur que cette guerre civile rapprochée n'effondre le précaire équilibre d'une Europe en train de se faire. Désormais, le «révisionnisme» a de l'avenir: oublier les camps, l'hitlérisme, se débarrasser au plus vite du souvenir de la guerre du Golfe, refuser de regarder en face les risques d'affrontements intercommunautaires en France comme en Allemagne, autant de signes, de symptômes cliniques de la peste; du retour d'une pseudo-féodalité où les différents «chefs de guerre» retrouveraient leur rôle de démolisseurs de la démocratie. En effet, on a depuis bien longtemps oublié qu'à côté de la GUERRE PUBLIQUE des États, des nations, il existait aussi la possibilité d'une GUERRE PRIVÉE: celle de ces «entrepreneurs de guerre» (de ces *condottieri* italiens) qui ressemblent à s'y méprendre à certains leaders charismatiques d'aujourd'hui à l'œuvre en Yougoslavie, aux côtés des troupes fédérales comme aux côtés des forces croates... Le retour de ces prédateurs, de ces troupes d'irréguliers engagés de part et d'autres de la ligne de front ne peut qu'interdire une solution positive à ce conflit, d'une part en rendant impossibles les cessez-le-feu utiles aux forces d'interposition de l'ONU, d'autre part en hypothéquant gravement la politique d'après-guerre — sans parler de l'effet de l'apparition de ces «hordes» sur les groupes du néo-nazisme et de l'extrême-droite.

Aujourd'hui, ce qui menace l'Europe, le monde, c'est une régression pathologique de l'État: non seulement de l'État nation, mais de l'État de droit. Certes, il est toujours permis de tourner la page de l'histoire, en Yougoslavie comme en Russie, tout le problème est de savoir dans quel sens: vers une communauté élargie ou vers les sectes, les tribus de jadis?

En fait, ce qui menace désormais l'Europe, ce n'est plus la «balkanisation», ni même la «libanisation», c'est la sicilianisation, le règne des parrains, des seigneurs de tous ordres dont nous parlait hier Leonardo Sciascia. ■

(Ce texte est paru dans la revue *Chimères*, n° 16, été 1992, Paris. Nous remercions *Chimères* de nous en avoir permis la reproduction.)

Paul Virilio a enseigné l'architecture et l'urbanisme à la Sorbonne et à l'École d'architecture avant de se consacrer à la réflexion sociologique et politicologue. Il est auteur de Logistique de la perfection, *de* Machine de vision *et du récent* L'écran du désert.

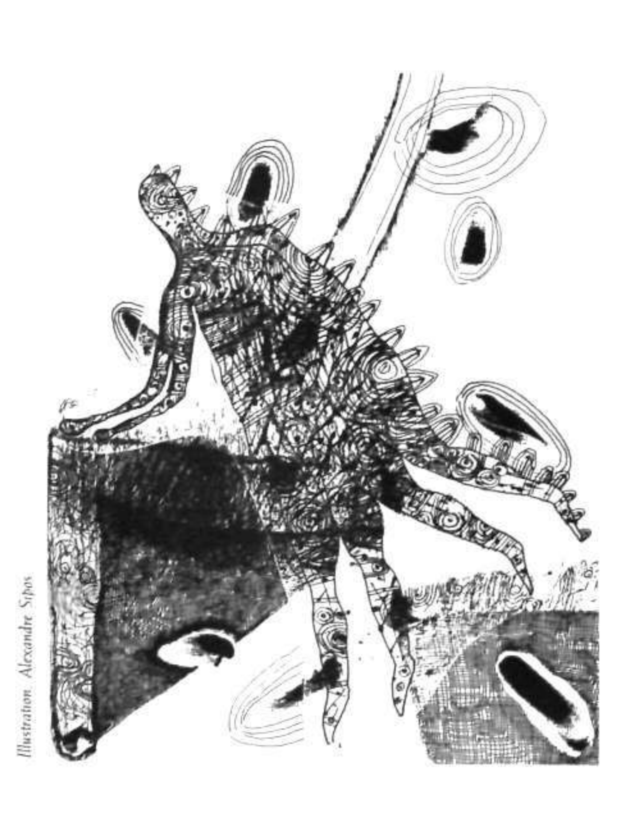


Illustration Alexandre Sipos

LA NUIT
et les enfants de la nuit

*Fragments postsocratiques II**

DARIO DE FACENDIS

«Nuit enfanta l'odieuse Mort, et la noire Kère, et Trépas. Elle enfanta Sommeil et, avec lui, toute la race des songes — et elle les enfanta seule, sans dormir avec personne, Nuit la ténébreuse.»

Hesiode, *Théogonie*

Nuit et ses enfants, fruit d'une conception stérile, qui ne procède pas de l'Union, d'Eros, mais se consomme dans la Solitude Noire d'un repli du Cosmos qui vomit le Malheur. Enfantement qui dissémine dans le Monde les germes du Chaos contre lequel le monde a dû lutter pous s'ordonner, pour pouvoir être le lieu où la vie est possible.

Principe non éthique, Mal erratique qui relève de Nécessité, à laquelle ne peuvent même pas s'opposer les Dieux de l'Olympe. Nuit et ses enfants sont ce qui reste de l'Abîme premier, du Chaos originel, de la Préhistoire du Monde, avant le Monde.

Principe non éthique, Mal erratique qui doit être rejeté, nié, parce que, tant qu'il est opératif, il jette la confusion dans le partage du Bien et du Mal, de l'Obscurité et de la Lumière, en produisant la Tragédie. La Tragédie grecque est la dernière illustration de ce danger constant qui pèse sur le Monde quand le Mal ne relève ni d'une catégorie éthique ni d'un pur concept, mais d'une Nécessité contre laquelle s'épuise et se meurtrit l'homme dans sa recherche de la Liberté.

C'est contre ce Mal que s'insurgent Platon et avec lui toute la tradition philosophique qu'il inaugure. Reconduire le Mal à l'Éthique, c'est la seule façon de lui enlever sa puissance chaotique, même si, pour le dédommager, il faudra lui attribuer une puissance diabolique. Mieux vaut-il un Diable coupable, qui respecte l'Éthique en s'opposant au Bien, qu'un Mal innocent pour qu'il n'existe ni Ordre ni Bien, et qui frappe de façon tout à fait aveugle, avec la myopie d'une Nécessité sauvage.

* * *

Aujourd'hui, alors que nous avançons vers un monde qui a épuisé l'Éthique, qui a vidé la tradition philosophique, le Mal nous revient sous sa forme première: principe erratique, non éthique, fruit de Nécessité. Et avec lui se réveillent ses enfants, terribles orphelins d'un monde d'où le Soleil a disparu, laissant entrevoir, dans le crépuscule, les premières avancées de la Grande Noirceur.

Ce n'est ni une Apocalypse ni une fin du monde, mais une chute sans fin hors de l'humain, hors du réel. Dans ce monde qui se prépare aujourd'hui, les enfants de la Nuit surgissent déjà pour venir à notre rencontre. Ils ont perdu leur innocence primitive, puisque entre leur premier surgissement dans la nuit du Temps et leur retour dans l'abolition du Temps, ils ont connu l'Éthique et sa faillite. Malgré cela ils ne sont pas coupables; ils sont le fruit de Nuit la ténébreuse, engendrement monstrueux et stérile du sommeil de la Raison, de son abdication, de sa défaite.

Du sein glacé de la Nuit à venir, ils viennent à nous, enfants.

Enfants, ombres.

Parcourant l'étendue du rêve, naissent, enfants sans demeure, prêts à surgir.

Dans la noirceur du monde viennent à la lumière, enfants de la Nuit, aux yeux étincelants de silence...

Ils passent dans la Nuit vers d'autres nuits, traces d'ombre dans le silence lunaire.

Aveugles chemins ils parcourent, las de ne point trouver que des réponses sourdes à leurs questions cruelles, cruels dans leur candeur brisée, brisés par la candeur du ciel.

Enfants de la Nuit, avec de noires ailes, se déployant dans la blancheur du ciel vidé.

Point de regard dans leurs yeux, point de vision dans leur regard, dans leur vision seul le noir de Nuit qui les berce, enfants de la Nuit, enfants d'ailleurs.

Rieurs, dansants, avec des mains joyeuses, pieds libres de toute pesanteur, ils viennent, semant la Nuit au cœur du soleil.

Ils surgissent un à un du cœur de la Nuit, pour réclamer leur dû de lumière.

Ils frappent de leur tête les murs de la Nuit et leurs coups ne résonnent pas. C'est silencieusement qu'ils se déchirent.

Au creux le plus profond de Nuit inouïe, se creuse l'attente d'une parole égarée, déchirée par des dents brisées de faim.

Aux coins féroces de leur Nuit vorace, ils lèvent les yeux vides vers la pâleur du feu qui y brûle.

Enfants sans fin renaissent au plus noir de leur Nuit de désespoir: ils plient les genoux et leur cœur, face au silence de vertige de leur prière. Ainsi ils s'apprêtent à la tuerie de rêve.

Armés de leur silence, atroce écho du jour en lambeaux, naissent de la nuit, enfants sans pardon.

Ils s'approchent, enfants de la Nuit, et déjà ils sont là, et déjà ailleurs ils sont, maintenant, pour ceux qui frissonnent au son de leurs pas rêveurs.

Riant s'éloignent laissant derrière leurs pas larmes, enfants de la Nuit à la recherche de leur mère pure ombre de soleil.

Étendus au plus froid des replis de la Nuit, ils rêvent à nous et à notre cœur chaud.

Attachés aux chaînes de la Nuit, enfants libres de s'y mouvoir en tout son parcours, jusqu'au jour et au-delà.

Sommeil glisse dans la demeure obscurcie. Dehors, aux caresses des enfants de la Nuit, jappent les chiens.

Enfants égarés, ils cherchent dans la Nuit une nuit, dans le silence un silence, dans les yeux des ténèbres une ténèbre.

Dans la Nuit plus profonde que Océan, ils viennent à la surface, enfants, pour respirer la limite du ciel.

Nuit vierge, d'enfantements aveugles disséminant le monde.

Ah comme Crainte Noire crie dans le silence que la Noire Nuit étend.

Le dieu de la Nuit qui venge la lucidité du jour, Hypnos, se tient au seuil de Rêve, avec aux lèvres un sourire brisé en myriades de gouttes. ■

* *Les Fragments postsocratiques I ont été publiés dans* Vice Versa *11-13-14 de février-avril 1986.*

Dario De Facendis prépare un doctorat à l'Université du Québec à Montréal. Il fait partie du comité de rédaction de Vice Versa.

Illustration Alexandre Sipos

Voilà pourquoi l'Europe est muette

Slavoj Žižek


C'EST UNE BLAGUE SOVIÉTIQUE: Rabinovitch est un juif qui souhaite émigrer; le bureaucrate du service de l'émigration lui demande pourquoi, et Rabinovitch répond: «Il y a deux raisons: la première c'est que j'ai peur que les communistes perdent le pouvoir en Union soviétique, et que les nouveaux dirigeants imputent aux juifs les crimes communistes...» «Mais, interrompt le bureaucrate, c'est un non-sens, le pouvoir des communistes est éternel.» «Eh bien, répond calmement Rabinovitch, c'est là ma seconde raison.»

Lorsque, en 1988, j'ai publié (chez Point «Hors-Lignes») *Le plus sublime des hystériques*, je pouvais encore compter sur l'efficacité de cette blague, car à l'époque, selon mes informations, la principale raison qu'invoquaient les juifs qui désiraient quitter l'ex-Union soviétique était la première raison de Rabinovitch. À la suite de la désagrégation du communisme et de l'émergence de forces nationalistes ouvertement antisémites, ils avaient alors réellement peur de devenir des boucs émissaires.

Aujourd'hui, nous pourrions inverser le sens de la blague. Rabinovitch répondrait à la question du bureaucrate: «J'ai deux raisons: la première est que je sais que le communisme en Russie durera toujours, rien ne change véritablement ici, et cette perspective m'est insupportable...» «Mais, interromprait le bureaucrate, c'est un non-sens, le communisme se désagrège partout autour de nous! Les coupables des crimes communistes seront sévèrement châtiés!» «Voilà ma deuxième raison!» répondrait Rabinovitch.

L'étrange destin de cette blague atteste du surgissement d'une nouvelle subjectivité politique. La transformation de l'Europe de l'Est post-communiste en un fouillis d'États agressifs, populo-corporatistes, semble être en effet le produit d'une sorte de «jouissance politique» sous forme de nationalisme agressif et raciste.

Illustration Alexandre Sipos

Mais tout cela aujourd'hui est sans doute de l'ordre du *lieu commun*. Ce que l'on devrait plutôt mettre en cause, c'est le regard innocent que l'Europe occidentale libérale et démocratique porte sur l'Europe de l'Est. Elle est souvent perçue comme *un spectacle exotique* qu'il conviendrait soit de maîtriser, soit de mettre en quarantaine. Le cas de l'ex-Yougoslavie est à cet égard exemplaire. Le fantasme qui régit notre perception est celui des «Balkans». C'est celui de *l'Autre de l'Ouest*, lieu de conflits ethniques sauvages, depuis longtemps dépassés en Europe de l'Ouest, où le lien symbolique est simultanément suspendu — plus d'une dizaine de cessez-le-feu immédiatement violés — et renforcé par ces *vieilles notions guerrières de l'honneur et de la fierté*. Dans tout ce fouillis, l'Occident ne peut s'identifier qu'avec une instance centrale dont le but proclamé est le maintien d'un minimum d'ordre afin d'empêcher l'explosion totale. Qui peut jouer ce rôle: l'ex-premier ministre Ante Markovic, l'armée fédérale?

Mais le regard de l'Europe est-il vraiment neutre et innocent? Vous connaissez cette histoire d'une expédition anthropologique qui est à la recherche d'une tribu sauvage de la jungle de Nouvelle-Zélande. Cette tribu pratique, paraît-il, une terrible danse de guerre et porte des masques de mort grotesques. Quand les gens de l'expédition retrouvent cette tribu, ils la supplient de danser pour eux. Effectivement, la danse correspond tout à fait à la description. Quelque temps après, il s'est avéré que cette danse sauvage n'existait pas en soi. Dans leur discussion avec les anthropologues, les aborigènes avaient deviné leur souhait. Ils avaient inventé cette danse de toute pièce pour satisfaire leur demande... Il s'agit ici d'un cas exemplaire de communication réussie au sens lacanien: les explorateurs avaient reçu des aborigènes leur propre message en retour, dans sa forme vraie, insensée.

Si l'on veut comprendre quelque chose à la crise Yougoslave, il faut dissiper une erreur: *il n'y a rien d'autochtone dans ces «conflits ethniques»* car le regard de l'Ouest en est partie prenante dès l'origine. Les observateurs de la CEE ont agi et réagi exactement comme l'expédition en Nouvelle-Zélande. Ils n'ont pas réalisé que le spectacle «des vieilles haines faisant irruption dans leur cruauté primordiale» était une danse mise en scène par les Serbes et l'armée fédérale afin de se présenter comme *îlot d'ordre et de raison contre les folies sécessionnistes*. La preuve en est donnée par un fait passé inaperçu: après le dernier bombardement de la vieille ville de Dubrovnik (que l'armée ne pouvait nier, les observateurs occidentaux en ayant été témoins), ils se sont excusés — à qui? Pas aux citoyens de Dubrovnik, mais à la CEE.

Pourquoi l'Occident accepte-t-il la thèse de *l'irruption de vieilles passions ethniques*? Récemment, Peter Handke a exprimé des doutes sur l'indépendance de la Slovénie; selon lui la notion de Slovénie comme État indépendant a été imposée aux Slovènes de l'extérieur, et ne fait pas partie de la logique interne de son développement national. Mais la mère de Handke était slovène et pour l'artiste, la Slovénie fonctionne comme une référence mythique, une sorte de paradis maternel, un pays où les mots réfèrent directement aux objets, où les gens sont encore organiquement enracinés au paysage. Ce qui le trouble et dérange l'équilibre de son univers artistique, c'est que la Slovénie réelle ne coïncide pas avec son mythe privé.

Qu'un artiste réagisse de la sorte est compréhensible; Handke a d'ailleurs intitulé son dernier livre sur la Slovénie *L'adieu du rêveur au Pays des merveilles*. Il est plus inquiétant que cette logique s'installe dans la politique, alors même que le mot «Balkans» y est depuis longtemps *un des objets privilégiés de l'investissement fantasmatique*. Gilles Deleuze a dit quelque part: «Si vous êtes pris dans le rêve de l'autre, vous êtes foutu.» *Voilà pourquoi l'Europe est muette quant à la réalité Yougoslave: dans l'ex-Yougoslavie, on n'est pas foutu à cause de nos rêves et mythes qui nous empêchent de parler la langue éclairée de l'Europe,*

mais bien parce qu'on paie en chair le prix d'être l'étoffe du rêve des autres.

Pour les gens de la gauche «démocratique», Yougoslavie signifiait le mirage de la *«troisième voie» autogestionnaire*; pour les gens de culture raffinés, le pays exotique d'une diversité folklorique rafraîchissante (les films de Kusturica); pour Milan Kundera, le lieu où l'idylle de *Mitteleuropa* rencontre la barbarie orientale; pour la realpolitik occidentale, la dissolution de la Yougoslavie a fonctionné longtemps comme une métaphore de ce qui pourrait se passer en URSS; pour la France et l'Angleterre, elle ressuscite le fantôme du «Quatrième Reich» allemand perturbant la balance délicate de la politique européenne; en arrière-fond, il y a bien sûr le trauma primordial de Sarajevo, des Balkans, ce baril de poudre qui menace d'enflammer l'Europe entière... Loin d'être l'Autre de l'Europe, l'ex-Yougoslavie est plutôt l'Europe dans son Autre, l'écran sur lequel l'Europe projette et vit son envers refoulé.

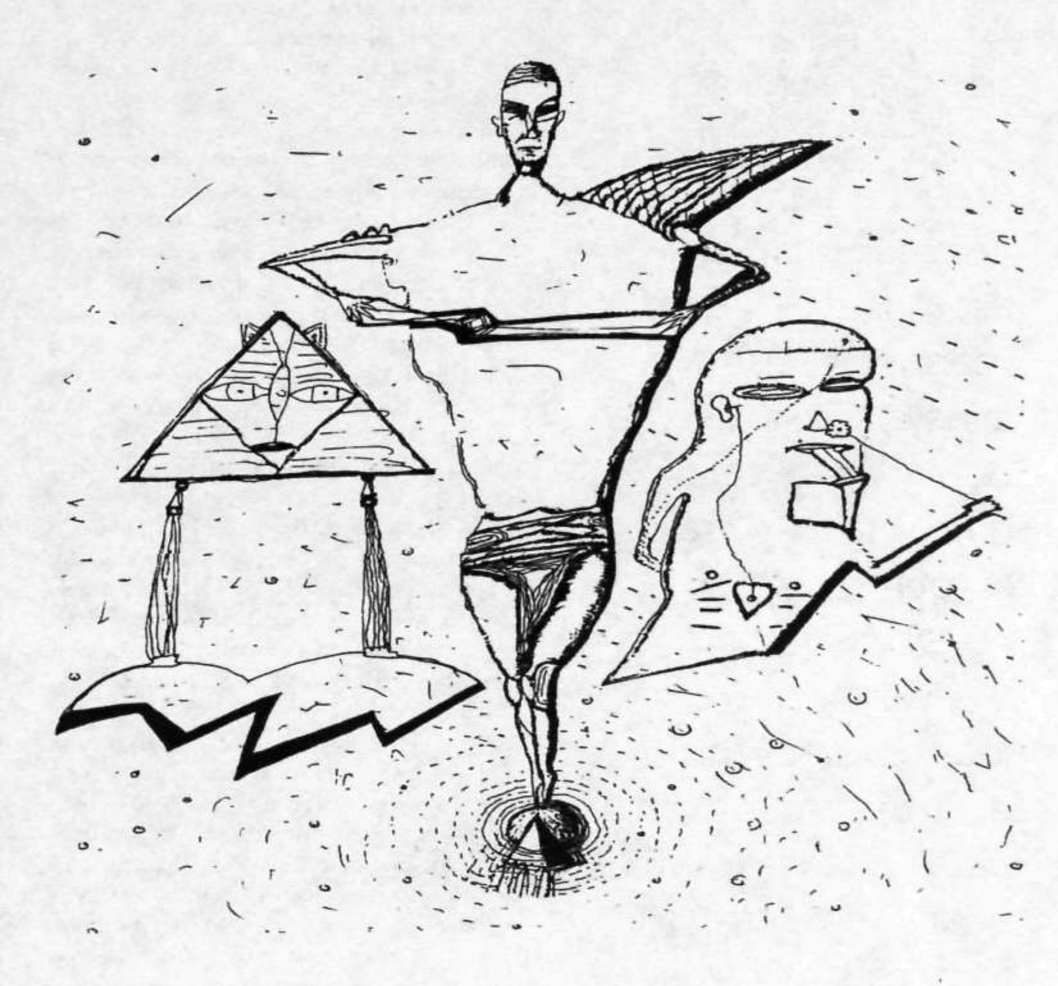
Comment ne pas se souvenir, à propos de ce regard de l'Europe sur les Balkans, du vieux mot de Hegel selon lequel le mal véritable ne réside pas dans l'objet perçu comme mal, mais plutôt dans le regard innocent qui perçoit partout le mal? L'obstacle principal à la paix en Yougoslavie ne réside pas dans les «passions ethniques archaïques» mais bien dans le regard innocent de l'Europe qui s'aveugle devant le fait décisif que la guerre est perpétrée par la force même qui prétend garantir la paix et l'unité contre les «sécessionnistes»: l'armée fédérale, le régime crypto-communiste en Serbie. La guerre est menée au nom de la fiction de la «Yougoslavie» — *fiction maintenue en vie par le regard neutre de l'Europe* qui porte ainsi plus que sa part de responsabilité dans les milliers de morts. Les essais désespérés d'imposer aux composantes de l'ex-Yougoslavie une nouvelle forme de communauté politique (confédération, fédération asymétrique...) incitent et légitiment directement la violence.

La seule chose à faire est donc d'assumer pleinement le fait que la Yougoslavie n'existe plus. Dès qu'on le reconnaîtra, la perspective entière changera. Les deux acteurs décisifs apparaîtront tels qu'ils sont: le pouvoir serbe comme un régime crypto-communiste qui essaie de sauver sa peau et qui invoque le spectre de l'ennemi national, les «Croates génocides», pour instaurer une homogénéisation politique, ne faisant en cela que suivre la logique totalitaire classique; et l'«armée populaire yougoslave» apparaîtra comme une armée sans État qui, pour assurer sa propre survie, s'accroche à cette stratégie et s'engage dans une guerre contre la majorité de la population ex-yougoslave. ■

(Ce texte a été publié dans la revue *Chimères*, n° 16, été 1992, Paris. Nous remercions *Chimères* de nous en avoir permis la reproduction.)

Slavoj Žižek est chercheur à l'Institut de sociologie de Ljubljana, en Slovénie.

L'esile frontiera tra la stupidità, il male e l'intelligenza



GIUSEPPE PONTIGGIA

«L'Italia d'oggi è chiacchiere e stupidità»: difficile replicare alle dure parole di Giuseppe Pontiggia. Anche il mondo culturale italiano sembra davvero profondamente ancorato ad una realtà sociale e politica che si va sempre più configurando come apoteosi della degradazione. Il linguaggio e la retorica, la satira e l'ironia in rapporto al «problema del male» in una serie di opinioni raccolte da Giancarlo Calciolari. ▶

Illustration Alexandre Sipos

Ton mal.
Sourd. Je regarde
mes mains. Mille
ans. Pas une douleur
en moins. Où sont
ces temps qui nous
transfiguraient? Je
te devine encore,
une courbe, une
flétrissure. Qu'en
est-il? De ce geste
repris, ces mains je
les avais déjà. Le mal,
dis-tu, dis-le encore,
que ta voix glisse,
se perde, me
retienne, l'instant
d'une syncope, d'un
iota disais-tu, toi,
d'un désir qui m'est
passé quand nous
avions le temps.
Silence dans l'azur...
Tu le réclamais.
À moi qui ne savais
épeller ton nom.

Hélène Le Beau


'Italia culturale sta andando per una strada che mi mette in uno stato di disagio. Naturalmente non tutta la società letteraria, anche se io ho qualche imbarrazzo a utilizzare un termine come «società letteraria», che mi sembra anche un termine comico. Quello che noto di scoraggiante è l'invadenza della pubblicità, della spettacolarità e della chiacchiera nell'ambito della letteratura e della cultura; e quando dico letteratura e cultura intendo quella di cui si parla: quella che si vede in televisione, quella che si legge sui giornali. Sono linguaggi quasi sempre sovraeccitati, drogati, euforici, sopra le righe. Ecco, questa irresponsabilità del linguaggio, che è caratterizzato da una inflazione verbale a cui naturalmente corrisponde un impoverimento progressivo del valore delle parole, è come l'inflazione economica, che non è altro che l'impoverimento del potere di acquisto della moneta a cui si reagisce incrementando gli zeri e lasciando le cose evidentemente inalterate, come avveniva nell'inflazione tedesca degli anni Venti, quando stampavano gli zeri sulle banconote.

Come si pone fine a questi tipi di inflazione così febbrili? Stabilendo che alla moneta corrisponda un valore reale. In Italia è diffuso il gusto per un linguaggio sovraeccitato, iperbolico, parzialmente inattendibile che deriva, da un lato, dalla suggestione del modello pubblicitario spettacolare e dall'altro da una perdita di responsabilità critica. La critica è molte volte serva della pubblicità, la preannuncia, in un certo senso la condivide e se ne fa carico. Il linguaggio dei politici è altrettanto inattendibile. Dobbiamo chiedere insomma dov'é nata l'Italia. E l'Italia è nata da un verbalismo che eredita una tradizione retorica altissima. In fondo l'Italia è la creatrice della retorica. La retorica nasce nella Magna Grecia. I primi maestri di retorica sono siciliani. Il più grande, Gorgia, era di Lentini. Se la retorica è stata fondamentale per lo sviluppo della civiltà occidentale, però al tempo stesso viene vissuta e utilizzata in Italia nel suo senso peggiore, nella sua caratteristica più pericolosa. In fondo il fine della retorica era la persuasione dell'interlocutore: la persuasione prescindeva dall'accertamento della verità, la cosa importante era persuadere l'altro, al di là del suo convincimento interiore, della parte in cui stava il torto o la ragione. I Romani sono ugualmente i creatori del diritto, ma sono anche coloro che credevano che il formalismo giuridico fosse più importante dell'accertamento della responsabilità dell'imputato: una volta che le regole del processo sono state rispettate, se anche il giudice era convinto del torto dell'imputato, lo assolveva perché non era dimostrabile. È la superiorità del formalismo. E parlo della gloria della civiltà romana, quella d'aver creato il diritto. Ma i Romani si servivano del loro legalismo giuridico anche per imbrogliare gli dèi. Marcello, per esempio, per non vedere i presagi negativi degli dèi aveva chiuso le finestre della sua portantina con delle cortine e in questo modo poteva rinfacciare agli dèi di non avere avuto presagi negativi prima della battaglia. Allora con un inganno imbrogliava la divinità. Quindi i creatori del diritto sono anche quelli che si servono del diritto per occultare la verità. Nell'Italia dominata dalla retorica, si mira attraverso un verbalismo privo di un qualsiasi contenuto, nella maggior parte dei casi, a rabbonire, ad accudire l'ascoltatore, l'elettore, il cittadino. Non si fanno che chiacchiere dietro le quali non c'è veramente la volontà di cambiare le cose, di costruire una società. Questa è l'Italia d'oggi: chiacchiere e stupidità. Flaubert nel suo *Dictionnaire des idées reçues* è stato un maestro perché ha esemplificato quello che secondo me è uno dei principi ignorati dell'ironia: forse il modo più efficace per essere ironici non è dire il contrario di quello che si pensa, che è la forma elementare dell'ironia ma, nelle sue modalità più complesse e interessanti, di dire quello che direbbe l'oggetto dell'ironia se potesse parlare: non dire il contrario di quello che lui direbbe, ma dire esattamente quello che direbbe senza alterare nulla.

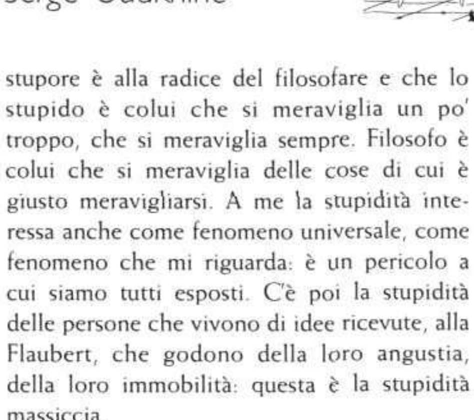
Io faccio un lavoro che presenta alcune analogie con questo principio: addirittura dico quello che direbbe l'interessato se potesse parlare, non assumo un linguaggio diverso, non faccio altro che riprodurre il linguaggio che di per sé è caricaturale senza volerlo. Certe volte mi limito a dire esattamente le cose come stanno, come negli «Antidetti» contenuti nel mio libro *Sabbie immobili*.

Uno dei problemi che ha la satira oggi in Italia è di trasformare in caricature uomini politici che già sono caricature. Quindi è difficile fare un lavoro di deformazione perché questi uomini sono spesso già caricature viventi. Allora in certi casi, la forma più sottile di ironia non è quella di dire il contrario ma di lasciarli parlare. L'intervento è semplicemente nella scelta, nel taglio, non nella modificazione del linguaggio, perché il loro linguaggio è carico di comicità involontaria.

Si dice che il male è una forma di stupidità, di cecità secondo l'idea socratica che la conoscenza del bene induce a fare il bene: atteggiamento che è stato definito l'intellettualismo etico di Socrate.

Io non credo però che il male sia una forma di stupidità, perché il male non è solo un problema intellettuale, il male è anche una spinta della nostra natura. L'aggressività, la crudeltà, che poi non sono altro che l'indifferenza alla sofferenza altrui, o addirittura il piacere della sofferenza altrui, non sono legate solamente alla nostra valutazione intellettuale. Quando parlo di stupidità non escludo certamente gli intellettuali, che considero anzi tra i più toccati dal fenomeno. Naturalmente parlo dei più, non parlo dei migliori. Tra l'altro la stupidità è un problema che riguarda un po' tutti, nel senso che io stesso mi sono riconosciuto stupido più di una volta nelle valutazioni, nei comportamenti. Il comportamento della stupidità è una minaccia incombente su tutti gli uomini, poiché è incarnato in un numero impressionante di individui, nel senso che tanti vivono nella stupidità proprio perché non cercano di uscirne. Aristotele diceva che lo





C'est l'autre qui a un corps, le mal est témoignage de corps à corps.

Serge Ouaknine



stupore è alla radice del filosofare e che lo stupido è colui che si meraviglia un po' troppo, che si meraviglia sempre. Filosofo è colui che si meraviglia delle cose di cui è giusto meravigliarsi. A me la stupidità interessa anche come fenomeno universale, come fenomeno che mi riguarda: è un pericolo a cui siamo tutti esposti. C'è poi la stupidità delle persone che vivono di idee ricevute, alla Flaubert, che godono della loro angustia, della loro immobilità: questa è la stupidità massiccia.

Il male invece lo vedo come un problema capitale dal punto di vista religioso. La presenza del male è stata l'elemento che mi ha allontanato dalla religione, anche se il problema religioso è sempre presente come problema principale della vita in generale e della mia vita in particolare. Però quello che mi ha allontanato dalla fede in senso positivo è proprio la presenza inesplicabile del male, di quello che io considero il male nella vita degli uomini. Lo trovo inconciliabile con l'idea della paternità di Dio, con l'immagine religiosa di Dio nella quale ero cresciuto. Comunque, il problema cruciale della fede religiosa è proprio la presenza inesplicabile del male, che porta alcuni a credere e altri a non credere. Vedere il male in chiave intellettualistica: no. Mi sembra collegabile con la stupidità. Ma un legame assoluto sarebbe troppo riduttivo perché in effetti il male lo si constata anche in uomini di grande intelligenza e sensibilità, che da un lato hanno comportamenti malvagi, dall'altro atteggiamenti stupidi e futili, che secondo me non sono in vera contraddizione. Io non credo che esistano le contraddizioni: c'è una coerenza più profonda che ci sfugge. In ogni caso, in questa coerenza sotterranea, che si sottrae di solito all'osservazione, il male, la stupidità e l'intelligenza possono coesistere. Quindi l'intelligenza non può garantirci la via d'uscita dalla stupidità né dal male, tanto è vero che trovo a volte molto stupidi gli scienziati, i politici, i letterati e anche i filosofi. La stupidità nasce semmai da una inadeguatezza etica, da un'insufficienza etica di fronte a un problema: da una mancanza di energia spirituale che poi si risolve in un fraintendimento della realtà, delle circostanze in cui si agisce. La stupidità nasce da questa sfasatura tra quello che si fa e quello che è il contesto. È difficile da definire. Nasce da uno squilibrio tra, da un lato il dire e l'operare, dall'altro il mondo in cui si opera. Certamente sappiamo che alcuni comportamenti potrebbero essere considerati stupidi sulla base di pregiudizi del mondo circostante e rivelare invece un'intelligenza più profonda. Ma la stupidità è un'altra cosa: è uno squilibrio vero, sostanziale, non apparente, non transitorio, non momentaneo. La stupidità è granitica e anche misteriosa, inesplorabile. L'intelligenza ha limiti, la stupidità è infinita. L'intelligenza è anche volontà di non oltrepassare certi limiti, invece la stupidità è incommensurabile, una menzogna senza fondo.

Per superare la stupidità non basta assolutamente la preparazione intellettuale, l'istruzione. La stupidità la vedo come un pericolo più attuale, più presente. L'inadeguatezza, il fraintendimento, l'errore, anche l'errore di valutazione, l'insufficienza di fronte a un problema, è un pericolo che riguarda tutti. Il fatto di sentirmene minacciato io stesso è una spinta che mi aiuta a scrivere. ■

Giuseppe Pontiggia è nato a Como nel 1934. Prossimo dell'avanguardia degli anni 60 («Il Verri», il Gruppo 63), latinista accanito, saggista (Svevo, Leopardi), chroniqueur del «Corriere della Sera», consigliere editoriale di Adelphi, ha pubblicato cinque romanzi. Il quinto, «La grande sera», ha vinto il premio Strega 1989.

Illustration: Alexandre Sipos

Vice Versa à l'étranger

En France

Région parisienne

Compagnie
58, rue des Écoles, 75005 Paris

Le Divan
37, rue Bonaparte, 75006 Paris

Librairie Tschann
125, boul. du Montparnasse,
75006 Paris

Flammarion
4, Centre G. Pompidou, Beaubourg,
75004 Paris

La Hune
170, boul. Saint-Germain,
75006 Paris

La tour de Babel
10, rue du Roi de Sicile, 75004 Paris

L'Épigramme
26, rue Saint-Antoine, 75004 Paris

Le Tiers-Mythe
21, rue Gujas, 75005 Paris

Librairie Mélanie
391, rue des Pyrénées, 75020 Paris

Librairie Paris X
Université-Bât C
200, avenue de la République,
9200 Nanterre

Presse 82
Face Espace Montparnasse
Place du 18 juin 1940, 75014 Paris

The Abbey Book Shop
29, rue de la Parcheminerie,
75005 Paris

Librairie 1789
Colette Loyer
9, rue Jacques-Cœur, 75004 Paris





UN INFINI

de plus dans mes bagages

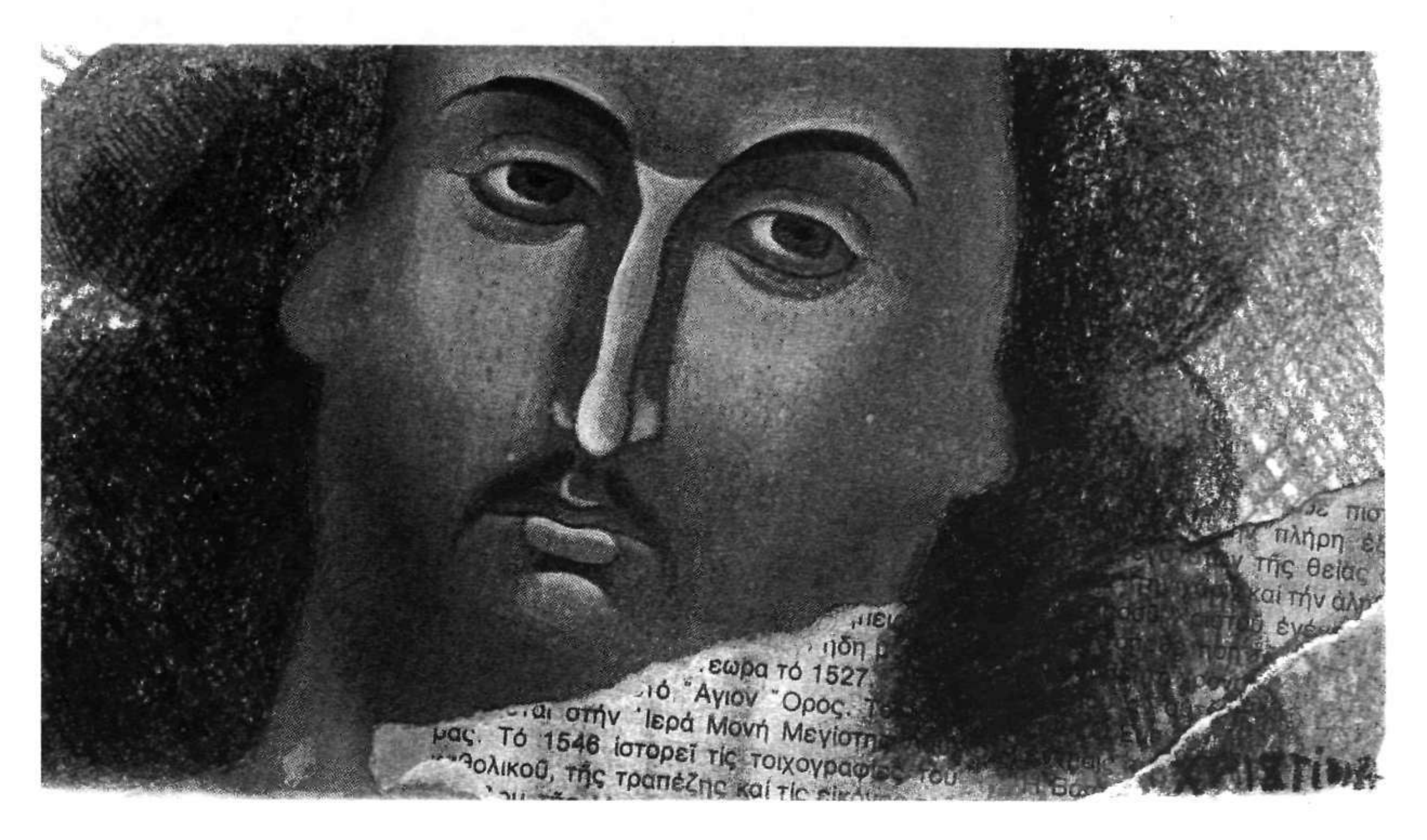
Athos et retour

GILLES CYR

UN INFINI DE PLUS DANS MES BAGAGES: j'arrive du mont Athos. À Thessaloniki, on se présente tout d'abord au ministère de la Grèce du Nord. On a un peu hésité, parce que les pères ne mangent pas de viande, et ne tolèrent pas les femmes. Plusieurs vous disent: «Allez-y!» Puis, quand vous dites: «J'y vais», il y en a un qui précise: «Mais vous devez savoir que les moines sont parfois xénophobes.» Au ministère, il faut être ou bien croyant, ou bien scientifique, ou bien artiste. Je n'étais rien de tout cela, mais comme c'est l'hiver ils n'ont pas fait de difficultés. On part donc avec un premier papier. Le car Thessaloniki-Ouranoupoli met deux heures quarante-cinq minutes, dimanche matin le 27 janvier. Ouranoupoli, petit port bâti par des Grecs chassés de Turquie lors des événements de 1922, étant la porte d'entrée du mont Athos. Évidemment, parmi les fainéants qui traînent sur la place quand vous arrivez, il y en a un qui est pour vous. Vous faites mine d'aller voir la statue de plus près, il vous suit et dit sans trop attendre: «Room?» Dans votre poche le guide annonce deux hôtels, mais ce n'est pas juillet: sans doute fermés. Vous répondez — après une éternité: Posso? (Combien?) Deux mille (deux mille drachmes, ou treize dollars et trente-trois cents). «Puis-je voir?» La chambre est une belle glacière, le papier peint pend au mur, qui a été posé directement sur les parpaings. «Je la prends.» On ressort tout de suite, à la recherche d'un café chaud. Le coût du trajet aujourd'hui, mille six cents drachmes. Quatre femmes, qui partaient en randonnée, sont montées à Thessaloniki et descendues quand le paysage a commencé à se faire montueux. Chacune avec canne, petit sac à dos et chaussures montantes. La cinquantaine peut-être, quoique l'une paraissait plus âgée, mais c'était en même temps la plus alerte, certainement. Superbes, ses bottines noires. À Thessaloniki, ce matin, à 7 h 30, dans les grands chaudrons des restaurants aperçus depuis l'autobus, les tripes de bœuf fumaient déjà. À 10 h 25, au petit village de Stagira, un panneau indiquait: «Statue d'Aristote» (né par ici). L'aide du chauffeur a examiné mes chaussures, à la dérobée, plusieurs fois durant le trajet. Il est 13 h 30. Soupe aux lentilles, formidable. Promenade dans l'après-midi. Les ruelles d'Ouranoupoli sont en terre. Un seul café, un seul restaurant ouvert. Et à ce restaurant, ce soir, je serai le seul client. Je peux voir ce que deviennent, l'hiver, les terrasses d'où, en d'autres saisons, se contemple la mer: tables et chaises ont disparu, remplacées par du bois de feu et des bancs de



Illustration Christine Delezenne



scie. C'est que la région, à l'inverse de ce qui peut se passer ailleurs en Grèce, ne manque pas d'eau, ni, par conséquent, de bois. Un type fend des bûches, à l'entrée de l'hôtel principal. À côté, il y a une tour, bâtie au quatrième siècle, qui serait habitée par un Écossais du vingtième. Ce qui fait quand même seize siècles de séparation, en plus des cloisons. Gageons qu'Écossais et solitude se rejoignent, à un autre niveau? Les cheminées des maisons fument, elles aussi: odeur de bois brûlé. Il ne fait pas chaud. On se couche donc tôt. On s'endort, et au café, les garçons sont sombres. Lundi matin le 27. Le bateau à 9 h 45, cinq cent vingt drachmes. On longe la côte. Le bateau n'a pas le droit de croiser un autre bateau exhibant des femmes et se trouvant à moins de cinq cents mètres du nôtre. La mer n'est pas vineuse. Nous faisons de brefs arrêts aux quais des monastères situés sur notre route: Zographou (moines bulgares), Dochiariou (la plus belle église d'Athos serait là), Xenofondos (petit monastère, l'église n'est pas entourée de bâtiments), Panteleimonos (grand, russe), Xiropotamou. On débarque à Dafni, le port d'Athos proprement dit. Cinq ou six maisons. D'énormes jeeps flambant neuves, fabriquées par Mercedes-Benz. Les Allemands qui essaient de réparer pour la guerre, je suppose. Le bus, lui, qui remonte au dix-neuvième siècle au moins, vous emmène sur la montagne, là-bas, à Karyès, en quarante minutes, pour deux cent quatre-vingts drachmes. Les moines ayant d'autres chats intemporels à fouetter, c'est un employé qui prend votre premier papier et deux mille drachmes (à Thessaloniki ils avaient dit cinq mille), et vous remet le deuxième papier. Où suis-je? Ne posez pas de questions, le saint homme est aimable comme une porte de grange — qu'il vous referme d'ailleurs à la figure. Vous vouliez seulement savoir si Koutloumoussiou est loin. Il ne l'est pas: c'est à cinq minutes, par le sentier. Un portail. Vous vous avancez, puisque c'est ouvert. Vous attendez. Une ombre apparaît sur un des balcons qui courent sur les murs et disparaît par une porte. Bientôt on vous fait entrer. On vous apporte un ouzo, ou du vin, ou de l'eau. Et des loukoums, toujours. Sans un mot: les usages voulant que le visiteur avale d'abord quelque chose. On signe le registre. Le chambre: trois lits, ou six, ou davantage. Un petit poêle du genre truie, du bois de chauffage, une lampe à l'huile. Il y a une bibliothèque, je suis édifié. Je partage la chambre avec un jeune Grec de Thessaloniki, de religion évangéliste. «La religion catholique, c'est une conception étroite (il illustre avec ses mains, ça me permet à peu près de déchiffrer sa langue). La religion orthodoxe aussi. La religion évangéliste, elle, est ouverte. Je viens d'aller discuter de ça avec un moine. Ils ne veulent rien entendre.» Nous sortons explorer les lieux. Mon Grec m'explique que les fissures, importantes (de trois à six pouces), qu'on voit dans certains murs, sont le fait de l'eau. L'érosion emporte la terre, et voilà. Dans le mur, un petit bas-relief: un personnage debout, en face d'un autre qui est assis. «La position assise indique qu'il est mort.» Au-dessus de nous, dans la montagne, il n'y a pas d'arbres à un endroit. «Incendie. Les avions allemands viennent éteindre.» Vers 15 heures, un jeune moine fait le tour de l'église rouge, portant une longue planche épaisse sur laquelle il cogne avec un maillet de bois, selon un rythme qui n'a rien à voir avec la musique disco. Je me dis que c'est pour tirer les pères de leurs sommeils divers et leur rappeler que le service religieux va commencer. Plus tard je lirai, affiché dans une chambre: «Les services religieux ont lieu trois heures avant le coucher du soleil et trois ou quatre heures avant le lever du soleil.» J'aime assez cette posologie. Ce qui ne m'empêche pas de penser: le repas, c'est à quelle heure? La réponse, dans la bouche du moine, ressemble à une souffrance: il vit dans l'éternité. Mais, en même temps, il est obligé d'être correct avec les escogriffes. Alors il dit: «Après que les pères auront mangé.» Plus tard, les pères sortent de l'église, deux par deux, très lentement, et s'attardent un long moment dans la cour, par petits groupes. Un moine, qui est loin d'être le plus vieux, paraît être le saint du jour: les autres, les jeunes surtout, vont vers lui, lui prennent la main droite, qui pendait, la remontent, et l'embrassent. C'est insupportable. Ensuite le commando se traîne au réfectoire. Beaucoup plus tard, c'est vous. Immense, la salle à manger. De longues tables, les bancs de chaque côté. Nous sommes trois ou quatre. Le silence des fourchettes est impressionnant. J'exagère: le silence des fourchettes est un silence parmi d'autres. Premier repas du soir à Athos, donc: un plat de riz au poisson, froid, et du vin rouge. Mon jeune Grec se plaint que ça manque de fromage et d'huile. Bien. Maintenant il va falloir que je réfléchisse un peu à la logistique. J'ai le droit de rester à Athos quatre jours, arrivée et départ compris, et trois nuits. Je ne peux dormir qu'une seule nuit par monastère. Les monastères sont séparés par une certaine distance. Il faut que je m'arrange pour que, jeudi matin, je sois dans un monastère situé à une distance telle de Karyès que je puisse revenir au chef-lieu et reprendre mon bus à

Un moine, qui est loin d'être le plus vieux, paraît être le saint du jour: les autres, les jeunes surtout, vont vers lui, lui prennent la main droite, qui pendait, la remontent, et l'embrassent. C'est insupportable.



10 h 45. Mardi matin le 28. Déjeuner à 9 h 30. Un pâté, bien chaud, fait de pommes de terre, asperges, fromage. Et du vin rouge. 9 h 45. Départ pour moni Filotheou. Il tombe des brins de neige. Nous sommes peut-être à cinq cents mètres? Je remplace mon béret léger par mon vieux chapeau russe. Alternent sentiers étroits et bouts de routes forestières récemment détrempées. Montées, plats, descentes. La mer, au loin. 12 h 30. Filotheou. Loukoums. La boisson est un mélange d'ouzo et de vin rouge. «Spécialité d'ici.» Et un café! Le monastère paraît plus prospère. J'ai une chambre à sept lits. Pour le chauffage, c'est le comble du raffinement: outre la truie, les bûches, le petit bois d'allumage, on a prévu, dans une boîte de conserve, une pâtée de bran de scie et de pétrole pour lancer le feu. Je déniche quelques bouquins en français. Dont un sur les pères du désert. «Acédie: accablement, dégoût sans cause précise qui assaille fréquemment le moine dans la solitude.» La musique de bois qui recommence. Un chat surgit et s'endort immédiatement sur mon lit. «Un ancien père du désert a dit: "De même que la terre ne saurait tomber plus bas, ainsi celui qui est humble ne peut faillir".» Comment! On bouscule la théorie de la relativité, en plus? Mais c'est bon, c'est bon. Je file dehors. Une porte claque, ils sont trois, qui traversent la cour. Tiens, il est bien dodu, celui-ci! L'embonpoint, et pas seulement spirituel, n'a donc pas encore tout à fait disparu chez les moines? Je sens que moi aussi je vais avoir faim. 16 h 45. Plat froid de choux-fleurs et pommes de terre, olives, feta, vin blanc, pomme. Mercredi le 29. Départ de Filotheou à jeun à 8 h 45, arrêt à moni Karakolou à 9 h 15, pour quêter de l'embonpoint. Plat froid de lentilles, olives, orange, eau. Dans la cour, un jeune moine, assis près de l'entrée, trie des graines dans un tamis. Nous bavardons. Il me fait entrer dans une petite pièce, bien chauffée, là, tout à côté, pour me montrer un livre de poèmes mystiques publié aux États-Unis. Je remarque qu'à chaque page le mot «mystique» revient plusieurs fois, effectivement. Mon moine est allemand, il vient de Berlin. Il écrivait des poèmes, qu'il a brûlés depuis. «Tu comprends, ce n'étaient là que des témoignages de ma vie antérieure.» Naturellement, ça vous en fout un coup, quand vous apprenez que vous, vous en êtes toujours à votre vie antérieure. Départ de Karakolou à 10 h. Il y a du soleil aujourd'hui. Midi. Moni Iviron, monastère au bord de la mer, sur la côte est de la presqu'île. Grand, et «riche» (objets religieux anciens). À l'arrivée: un tsaï tou vounou (un thé des montagnes, une tisane, quoi), des loukoums, puis un grand café. Beaucoup de bois: les gros troncs près du rivage, le petit bois dans les caves. Les choux dorment dans les jardins. 16 h 40. Souper: potage blanc (comme les murs, ici), c'est du sésame dans un lait, à quoi nous ajoutons de la confiture, olives, pain blanc, orange, eau. C'est bien, mais pour l'éveil des sens il faudra repasser. Sur le sentier aujourd'hui j'ai vu un homme travaillant au débusquage du bois avec ses quatre mulets. Une des bêtes avait encore sa charge: de petits troncs attachés de chaque côté. Le chien m'a pris pour un voleur, j'ai eu vite fait de japper. Jeudi le 30. 7 h 20. Départ d'Iviron. Je monte à Koutloumoussiou, où je suis à 8 h 50, et où je déjeune. Les moines ne mangent pas de viande, mais ils ont un sacré bon poisson, aujourd'hui. Froid, bien sûr. Avec un plat, idem, de petites pâtes dans un autre lait, du feta, du vin rouge, et une énorme orange de Crète. À 10 h je suis de retour à Karyès. Le café est petit. Pauvre! Fentes dans le plancher, tables branlantes, pénombre, saleté. Deux ou trois boutiques approximatives, pour les souvenirs et les cartes postales, tenues par deux moines âgés. 10 h 45. Le bus pour Dafni. Ça grimpe pendant huit minutes. Puis nous commençons à descendre, ça tortille bien. Je revois mes rutilantes jeeps allemandes, de modèle Unimog. Ces voitures ont leurs propres plaques minéralogiques: A0-14 (A0 pour Agion Oros, Montagne Sainte). De gros camions chargés de bois attendent, comme nous, le bateau. 12 h 18. Il est là, nous partons. Les brefs arrêts aux petits quais sur la route du retour. 14 h 10. Ouranoupoli. Tout juste le temps de monter dans le car, qui démarre aussitôt. Quelque chose traverse la rue, là, devant. De longues jambes fines dans des bas noirs, un blouson dernière mode aux couleurs éclatantes. Mais c'est... une fille! J'avais complètement oublié. Nous roulons. Athos, au printemps, ce doit être magnifique. On dit que l'été les mouches sont terribles. Rond ou carré, le chapeau des moines? Pas facile de trancher. Maintenant je suis à nouveau assis à une table de mon café d'Athènes, celui qui a des miroirs. Et là, je réfléchis. ■

Gilles Cyr est né en Gaspésie en 1940. Il vit à Montréal où il travaille dans l'édition. Il a publié Sol inapparent, Diminution d'une pièce *et* Andromède attendra.

Ritmi del Québec

di SUSANNA HIRSCH

Non è un caso che proprio in questi giorni si torni a parlare di poesia del Québec, quasi a voler ricordare che l'identità del paese si è ricercata ed affermata con sempre maggior risolutezza anche e in buona parte attraverso la parola poetica. Risale al 1953 la fondazione ad opera di Gaston Miron della casa editrice «L'Exagone», che insieme a «Le Noroît» è tuttora una delle più prestigiose ad occuparsi di poesia. Fra il 1955 e il 1960, poi, la produzione poetica del Québec è stata maggiore di quella narrativa. Poche, tuttavia, sono le raccolte pubblicate in italia (in parte dall'editore Bulzoni) e i pochi brani riportati nelle antologie. Benvenga dunque la recente iniziativa della rivista «Ritmica». Il suo numero 8, che verrà presentato domani a Roma presso la Delegazione del Québec, dedica trenta pagine alle liriche di dieci poeti contemporanei scelti dai curatori Daniele Pieroni e Pierre Ouellet senza un particolare criterio «per testimoniare l'ultima stagione di un'attività vibrante e per nulla sottomessa a complessi o comparazioni». I testi pubblicati sono tutti in lingua francese e riteniamo siano volutamente non tradotti. La rivista «Ritmica», semestrale di poesia e teoria della versificazione con il patrocinio dell'Università di Roma «La Sapienza», è diretta da Alessandra Briganti ed Elio Pagliarani e pubblicata ora dalla A. S. Edizioni. A giudicare anche dalle scelte dei precedenti numeri, sembra si sostenga la linea dell'impossibilità della traduzione poetica. Pur nel rispetto di tale posizione, noi, tuttavia, preferiamo sperare che sia sempre possibile tentare di non rompere il legame indissolubile tra senso e suono da cui, come annota Jacqueline Risset nel suo «Enfer», un determinato testo poetico trae tutta la propria forza espressiva. Ecco perché, per gentile concessione dell'autore, proponiamo al lettore italiano due testi scelti fra quelli pubblicati nell'ultimo numero della rivista «Ritmica». Oltre a tre opere illustrate da artisti, l'autore, Gilles Cyr, nato a Saint-Fidèle in Gaspesia nel 1940, ha pubblicato in Québec le seguenti tre raccolte presso la casa editrice «L'Exagone»: «Sol inapparent» (1978), «Diminution d'une pièce» (1983) e «Andromède attendra» (1991). Il suo atteggiamento rispetto alla poesia ci pare sia dettato da una profonda ricerca di interiorità e chiarezza che, traducendosi in un linguaggio estremamente essenziale e rigoroso e in un ritmo particolarmente incisivo, rende più intense le sue meditazioni, spesso legate alla filosofia e all'astrofisica.



di GILLES CYR

Ta main
après les yeux

que tu abîmes
plus indéchiffrable

que ce qu'elle touche
et rapidement

ce qu'elle touche
c'est l'écorce.

La tua mano
oltre gli occhi

che inabissi
più indecifrabile

di ciò che tocca
e rapidamente

ciò che tocca
è la scorza.

Comment aller
sinon ainsi

dans le froid
de l'été

quand l'écorce
de plusieurs

bouleaux lustrés
conduit.

E come andare
se non come ora

che nel freddo
dell'estate

la corteccia
di molte

betulle chiare
guida.



Due tavole di Paolo Sergi

Un signe du passage de Gilles Cyr à Rome: un quotidien romain a publié la traduction d'un de ses poèmes.

Si vos goûts sont aussi raffinés
en musique qu'en littérature...

les nouveautés de l'étiquette

AMBIANCES MAGNÉTIQUES



Les Granules
au royaume du Silencieux



Michel Faubert
Maudite Mémoire



Ambiances Magnétiques en concert
une théorie des ensembles



Jerry Snell
Life in the Suicide riots



Robert M. Lepage
adieu Léonardo!



Bruire
les fleurs de Léo

disponibles chez tous les bons disquaires
pour recevoir notre catalogue

DAME
(distribution ambiances magnétiques etcetera)
CP 263 Succ E, Montréal, Canada, H2T 3A7
téléphone 514-842-7479
télécopieur 514-281-1884



art gallery

Observatoire

8 mai - 5 juin
VENUS D'UN AUTRE MONDE
Abdo Jamal Hassan
Silvie Djarakhian

14 août - 18 septembre
A CONTEST OF MEANING
Aoife Mac Namara

15 juin - 10 juillet
MAN ON MAN
Exposition collective

372, rue Ste-Catherine O, suite 426, Montréal, H3B 1A2
Tél.: (514) 866-5320





Show Majuscule



Événements et rencontres de Claude Haeffely

1953-1993

Claude Haeffely, te souvient-il?
Malgré le motto des plaques d'automobiles (ou à cause de cela peut-être), la mémoire au Québec n'est jamais infaillible. Un trait de la culture américaine, vous direz. Oui, mais ici davantage compliqué. Déjà dit, déjà écrit. Claude Haeffely parlera pour nous en allumant les feux de la mémoire avec une grâce et une ironie qui séduiront les lecteurs nés après le métro de Montréal. Il nous racontera, dans ce feuilleton qui débute quarante ans après son débarquement au Québec, l'aventure de l'immigrant français en Nouvelle-France, celle du poète, de l'éditeur, du fonctionnaire...

PREMIÈRE PARTIE: 1953-1956

Il y a quarante ans, la traversée de l'Atlantique en avion, Paris-Montréal, durait environ 14 heures. Il arrivait, parfois, que l'avion se pose à Shannon, en Irlande. Mais les passagers passaient les formalités de douane et d'immigration à Gander, Terre-Neuve.

Je suis arrivé à Montréal le 19 avril 1953. Dorval, l'aéroport de Montréal, ressemblait à une cabane! Les voyageurs étaient peu nombreux à cette époque car la majorité des immigrants arrivaient par bateau. Les touristes venaient des États-Unis.

C'est au consulat canadien de Paris que j'avais rempli tous les formulaires nécessaires pour être «reçu immigrant». *J'avais bien répondu à toutes les questions. J'étais en* bonne santé, je n'étais pas communiste. De plus, ayant déjà un contrat de travail pour une compagnie française de produits pharmaceutiques, je devenais le candidat idéal. Merci.

Vu l'exiguïté de l'aéroport, je n'eus pas à chercher longtemps mon nouveau patron, le docteur Welcker. Français et, comme moi, d'origine alsacienne, nous sympathisâmes immédiatement.

Le docteur me conduisit directement chez Monsieur et Madame Ganier au 141, rue de l'Épée à Outremont. J'avais là une chambre agréable qui m'attendait et je prenais mes repas avec la famille. Le lendemain, après m'avoir invité chez lui, pour le déjeuner de midi, le docteur me fit visiter les lieux de mon *travail, au 6235, rue Papineau. Je devais* partager mon bureau avec Mademoiselle Corbeil. J'allais gagner 300 dollars par mois. C'était énorme!

La première chose que je m'offris: un tourne-disque Fleetwood et quelques microsillons que je me procurai chez Archambault, déjà installé au coin de Sainte-Catherine et Berri. En 1953, Montréal est encore un village. Les tramways encombrent les rues, avancent à la queue-leu-leu. C'est lent, très lent du nord au sud, de l'ouest à l'est. La rue Sainte-Catherine reste la principale artère commerciale. Le Sun Life, l'unique gratte-ciel. La rue Saint-Laurent sépare bien «deux solitudes»: les Canadiens anglais dans l'ouest et les Canadiens-français dans l'est. Pour déguster du vrai bon café, il faut aller au Pam-

Photo ANQ/Fonds Armour Landry

Pam, rue Stanley, ou encore au Rose-Marie, rue Metcalfe.

Le samedi après-midi, je vais me balader rue Sainte-Catherine, un étrange mélange de bicoques et de bâtiments de qualité. Je trouve chez Henri Tranquille *Les îles de la nuit*, poèmes de Grandbois, illustrés par Alfred Pellan. Un beau livre. Il m'arrive aussi de m'arrêter chez Leméac (le père), libraire installé avenue Laurier, à côté de chez moi. Sa tête de corsaire breton me plaît. Nous bavardons de tout et de rien, avec plaisir. Le dimanche s'écoule lentement. Je ne connais personne. J'écoute Vivaldi, Telemann, Gershwin, Mozart... je marche, la Montagne... la croix et la bannière... des semaines... de plus en plus monotones... et malheureusement mon travail m'intéresse de moins en moins.

Samedi le 25 juillet, un coup de téléphone me réveille. C'est une amie de ma sœur, Lise Lavallée, qui m'invite à rencontrer l'équipe qui anime L'Hexagone, une nouvelle maison d'éditions qui lance son premier ouvrage: *Deux sangs*, des poèmes d'Olivier Marchand et Gaston Miron.

Je me retrouve donc chez Roger Varin qui demeure à Cartierville, boulevard Gouin, au bord de la rivière des Prairies, en présence des six fondateurs de L'Hexagone: Olivier Marchand, Gaston Miron, Gilles Carle, Jean-Claude Rinfret, Louis Portugais et sa blonde, Hélène Pilotte. Journée magnifique. Ce premier contact est d'autant plus chaleureux que j'avais, moi-même, dès 1948, imprimé et publié à Paris quelques plaquettes de poèmes d'un groupe d'amis réunis autour de Jean Malespine: la collection de la Pointe du Vent.

Et, bien entendu, pour faire mon «petit effet» sur les cousins, je leur raconte comment j'ai réussi à vendre, en deux jours, quelque deux cent cinquante exemplaires d'une collection réputée invendable puisque tous les auteurs étaient encore de jeunes poètes inconnus.

En juillet 1950, la deuxième Foire aux poètes qui va se dérouler place des Vosges, à Paris, est organisée par Garry Davis, directeur du journal *Citoyen du monde*. Je loue une charrette des quatre saisons dans laquelle nous plaçons toutes les plaquettes de la Pointe du Vent. Avec Jacques Courtade et Jean Malespine, nous réalisons rapidement une série de poèmes-affiches sur du papier d'emballage. Courtade dessine et peint autour des mots, des phrases, que Malespine et moi traçons sur du papier avec des crayons gras. Tous ces poèmes-affiches seront bientôt accrochés dans les arbres et les gens les emporteront. Entretemps, Pierre Alinéï a fabriqué, avec une vieille roue de bicyclette, soudée sur une tige, une espèce de Roue de Fortune! «Une chance sur dix, Mesdames et Messieurs, de gagner une plaquette tirée à quarante exemplaires. Six œuvres au choix du joueur gagnant. Aucune loterie n'offre une telle chance!»

Et ça marche. Et la Roue tourne. Et les gens sont heureux. Et toute la joyeuse équipe des Éditions Rouge Maille se retrouve chez moi, 46, boulevard Henri IV, à la Bastille, pour fêter et danser, boire un petit coup et préparer des nouvelles publications. (Sans doute plus musclées mais toujours «à la gloire de la main» comme l'aurait souhaité Gaston Bachelard.)

Pour me faire oublier ces anciens projets sans lendemain, Olivier et Mathilde, sa femme, m'entraînent dans le Nord. Sur le pouce. Nous campons dans les bois. Les mouches noires, l'herbe à puce, je ne connaissais pas. Hélas! Tout cela ne me réconcilie pas avec le camping. L'automne 53 s'annonce magnifique, lumineux. Je quitte ma chambre pour venir partager, avec mes nouveaux amis, un appartement au 7012, rue Querbes, près de la rue Jean Talon.

En octobre, je rencontre Roland Giguère dont les activités correspondent à celles que j'avais en France. Très vite, nous décidons de nous associer pour lancer la collection Tête Armée.

En 1949, Giguère a fondé les Éditions Erta. Son premier recueil, *Faire naître*, illustré par Albert Dumouchel, a été composé à la main, imprimé sur presse à épreuves et tiré à 100 exemplaires. Personne n'a encore pratiqué ce genre d'édition artisanale.

Roland m'offre sa dernière plaquette, sous couverture noire: *Images apprivoisées*, des poèmes qu'il a illustrés avec des clichés typographiques trouvés et reproduits tels quels. Denise Marsan, sa femme, travaille à Radio-Canada. Giguère est typographe chez Arnold Printing, boulevard Saint-Laurent.

Je quitte les laboratoires Welcker et Cie et, n'ayant plus que l'assurance-chômage pour me débrouiller, je trouve une chambre au 3561, rue Lorne. Une rue charmante et calme, tout près de chez Roland et Denise qui demeurent au 276, rue Sherbrooke ouest.

Dès la mi-décembre 53, la première plaquette de la Tête Armée paraît: *Totems*, des poèmes de Gilles Hénault, illustrés par Albert Dumouchel, qui enseigne à l'École des Arts graphiques avec Arthur Gladu, qui nous passe en douce les compositions nécessaires à l'impression de cet ouvrage. Nous bénéficions aussi du «bon-à-tirer» du patron, Arnold Lorentz, qui nous autorise à imprimer le samedi, quand son imprimerie est fermée.

En février 54, c'est déjà la deuxième plaquette qui paraît: *Les armes blanches*, poèmes de Roland Giguère, avec six dessins de l'auteur. Le tirage de ces publications ne dépasse pas 350 exemplaires dont une centaine sur Japon Laurentic. La couverture des *Armes blanches* est une photo-sérigraphie par Albert Dumonchel. (C'est, je crois, la première fois qu'une photo est imprimée en sérigraphie.)

La diffusion et la vente de ces ouvrages n'est pas facile. Nous procédons d'abord par souscription. Même à deux dollars cinquante l'exemplaire, certains libraires ne prennent pas de risque — même celui d'accepter en consignation, comme le patron de la librairie Variété qui va jusqu'à refuser de feuilleter *Les armes blanches*! Non, c'est non! Nom de Dieu. C'est aussi l'époque où nous nous faisons expulser, poliment, du Yacht Club, parce que nous parlons français! C'est le temps de la grande noirceur. Maurice Duplessis règne à Québec avec l'appui d'un clergé réactionnaire.

Au printemps 54, nous rêvons tous de nous évader. Je décide d'aller prendre un bol d'air à Paris d'abord, en Bretagne ensuite, chez ma grand-mère dont la maison s'appelle, en breton, Ker Beg Aël, la Pointe de Vent, en français. Fin avril, Roland et Denise m'accompagnent jusqu'à Québec pour me voir embarquer sur *L'Homérie* qui arrivera au Havre le 30 avril.

Je retrouve ma mère au Mary Hôtel, 32, rue Sainte-Anne. Le 1er mai, toutes les rues sentent le muguet. Le 17 mai, c'est la défaite de Diên Biên Phu. Un de mes cousins est tué, là-bas. Nous passons l'été à Benodet, près de Quimper. C'est là que j'ai passé les plus riches heures de mon enfance. Le 4 septembre, je rentre au Canada et m'embarque au Havre sur un petit bateau allemand, *L'Arosa Star*, qui mettra 10 jours à rejoindre Québec! En effet, à peine sorti du port, la tempête se déchaîne. La remontée du Saint-Laurent redonne espoir à la majorité silencieuse atteinte du mal de mer.

Une fois de plus, l'automne s'annonce enchanteur. Malheureusement, chez les Éditions Erta, on est en vacances. Roland et Denise sont à Paris avec Léon et Rita Bellefleur. En attendant, j'irai donc à Toronto, chez ma sœur Colette dont le mari enseigne le français à l'université. Mais, travailler en français, à Toronto en 54, ce n'est pas facile.

Une amie de mon beau-frère, Miss Helen Saint-John, me propose de faire une série de causeries à ses étudiants. Je leur raconte alors un voyage en Turquie méridionale que j'ai fait, avec quelques professeurs, en août-septembre 1951. Reportage qui devait d'ailleurs paraître quelque temps plus tard dans le journal *Réforme*. Un voyage qui m'avait, si j'ose dire, changé... profondément impressionné. Qui avait bouleversé mes habitudes, pulvérisé un bon nombre de préjugés. Un voyage comme je n'en ai plus jamais fait. Mon récit plaît puisque, le 12 novembre, à ces mêmes étudiants en français, j'évoque très librement mes souvenirs parisiens de 1944 à 1953.

Encore des rencontres et des événements, et la vie rêvée, et la vie vécue, et toutes ces images qui se succèdent, se déroulent... comme au cinéma. Ma rencontre avec Jean Malespine, en philosophie, au lycée Charlemagne. Malespine quittant son père pour aller vivre chez sa mère Anna Cathelin. Les Jeudis de Jean Cathelin: du vrai théâtre! Hervé Bazin s'engueulant avec Isidor Isou. Massa, Youri, Max Clarac-Sérou, Bryenet Arp... Les projets, les lancements de livres, les expositions dans les galeries, les 5 à 7 à l'hôtel Lorientais, rue des Carmes, avec Claude Luter et ses musiciens. Les surprises-parties chez Berdin, tout jeune batteur qui jouait avec Boris Vian, Claude Bolling, les frères Foll... Nos ballades dans Paris la nuit, les soirées chez Nallard, véritable carrefour d'artistes et de gens venus de tous les horizons! Beaucoup d'étrangers.

Enfin, juste avant mon départ pour Montréal, mon apprentissage-photo avec un ami de collège, Raymond de Seynes, lui-même photographe. Nous projetions d'écrire une petite histoire illustrée du marché aux

puces. Nous passons aussi des journées du côté des rues de la Lune, Beauregard, Cléry, Saint-Denis, et du côté des Halles. Nous traînons le long de la Seine, mais loin des beaux quartiers, vers l'île des Ravageurs où se trouve le cimetière des Chiens.

Sans doute habitués à écouter d'autres discours plus sérieux, plus savants, mes étudiants me demandent cependant que je leur parle de poésie. Le 26 novembre, précisément, je me lance donc dans le genre littéraire avec un titre plutôt prétentieux: «Défense et illustration de la poésie moderne»! J'insiste sur les relations qui se développent entre les poètes et les peintres. Apollinaire, Picasso, Cendrars, Modigliani, Klee, Tzara, Kandinski, Breton, Masson, Dali, Éluard, Ernst, Arp et tous les autres! L'amour fou, cette rencontre capitale du mouvement surréaliste avec la vie.

Mais comme tous ces beaux discours ne nourrissaient point leur auteur, je me suis soudain lancé dans le commerce des arbres de Noël. Avec Daniel Jako, un Ukrainien, nous montions en camion jusqu'à North Bay pour acheter, à bon compte, un maximum d'arbres que nous entassions sur le camion. La route est longue et, comme il n'y avait pas de chauffage à bord, nous nous métamorphosions en glaçons. Et puis, juste avant Noël, Jako disparaît avec le pognon. Sans trop ruminer sur mon malheur, je suis alors engagé comme valet de chambre chez le chef d'orchestre de Toronto, Paul Sherman, au 158, Glen Road, à Rosedale. Un quartier chic. «Madame» s'informe de mes nom, prénom; quand elle apprend que je m'appelle Claude... la voilà ravie: «Claude, me dit-elle en extase, comme Claude Debussy!» Bouleversé, j'approuve, déjà, d'entrer dans une si belle et bonne maison. Paul est très bien. Sympathique avec moi. Belle tête d'artiste. Il prendra toujours ma défense. Madame, par contre, va très vite multiplier les escarmouches. Elle passe son doigt dans les casseroles, vérifie si je les ai bien lavées, sinon... sinon un «Claude!» dur et sec rebondit sur le carrelage de la cuisine, monte à toute vitesse dans ma chambrette où j'allais justement m'endormir, bienheureux d'avoir échappé à cette harpie. Mais c'est autour de Julio, un superbe berger allemand, que la lutte va s'engager, féroce, jusqu'à la fin.

Face à toutes ces petites humiliations ridicules, j'ai adopté l'attitude du parfait larbin. Elle s'énerve, me gronde, me fusille du regard... je m'excuse, je suis navré, je rampe. C'est grotesque, théâtral. Je me venge sournoisement: le soir, je rentre le chien, sans qu'il ait fait sa «grosse commission», pour qu'elle découvre le lendemain matin une grosse merde sur le tapis du salon. Ah! Je prends alors un air sincèrement navré, une mine désespérée. Elle gronde Julio. Je souris intérieurement et remercie ce magnifique animal en lui promettant une ration supplémentaire. Un soir je rentre, la nuit tombe, il neige doucement, c'est magnifique, je suis ému. Madame m'attend, livide. Elle m'accuse immédiatement d'avoir donné à Julio une partition originale de Wagner! Le chien n'en a fait qu'une bouchée et de plus, ce document irremplaçable n'appartenait pas au maître.... Je n'y suis vraiment pour rien dans cette histoire, mais Madame est absolument persuadée de ma culpabilité. Coupable! Elle me fout à la porte. Gagnant un dollar par jour... nourri et logé, quand même, je fais ma valise pour Montréal. En toute simplicité. (Paul me promet, pour plus tard, un bon déjeuner chez Lapérouse à Paris...)

Toronto-Montréal, sur le pouce, par une tempête de neige formidable. J'arrive à Montréal à 4h du matin. Le temps de prendre un café avec «mon chauffeur» épuisé, avant de louer une chambre rue Lorne. Les Giguère et les Bellefleur sont absents, mais je trouve, avec grand plaisir, Olivier et Mathilde, Gaston Miron, les Tremblay, André Maillet qui m'invite à participer à sa revue *Amérique française*.

DEUX SANGS
RECUEIL DE POÉSIES DE GASTON MIRON
ET OLIVIER MARCHAND
LES ÉDITIONS DE L'HEXAGONE

Je travaille un certain temps sur un chantier, jusqu'à ce que j'attrape une méchante sinusite. Ensuite, mon doux Jésus, les événements se précipitent.

Roger Morvan, un français de passage, m'engage pour vendre le dictionnaire Robert, encore présenté en fascicules. Le mec disparaît, me laissant plutôt mal pris vis-à-vis des souscripteurs qui m'ont fait confiance. J'abandonne le Robert pour des casseroles! Un autre français, Monsieur Sénard, m'embarque dans une nouvelle aventure: la batterie de cuisine en acier inoxydable! Une merveille.

Le boulot est simple: chaque matin, Véronique Beaudry et moi cherchons à réunir deux ou trois jeunes couples pour leur démontrer, la nuit venue, que le Stainless Steel c'est la promesse d'un avenir pur et simple.

La soirée s'ouvre sur une démonstration qui fait froid dans le dos. Sénard s'empare de deux casseroles, la première en aluminium la seconde en acier inox. Il fait bouillir de l'eau. Aussitôt, se forme dans la casserole en alu un nuage blanc: cancérigène. Horreur et putréfaction! Dans la casserole en acier inox, rien... pas le moindre nuage à l'horizon. Bon. Très très bon.

Ensuite, tous les trois, nous nous affairons à préparer une espèce de menu complet, avec légumes et bidoche... Monsieur Sénard parle un peu, beaucoup, passionnément jusqu'à ce que les prix, relativement coûteux du matériel en question, dégonflent nos clients. C'est la retraite, la déprime. Nous remballons toute la batterie. Nous laissons tomber très vite cette activité sans but lucratif.

Début juillet, un bateau grec, le *Seven Seas*, m'attend dans le port de Montréal. C'est Gaston Miron qui désire m'accompagner, saluer mon départ; une peine d'amour le contraint, bien malgré lui, à me faire faux bond. Je trouve, en effet, sur le bureau qu'il occupe aux Éditions Beauchemin, rue Saint-Gabriel, dans le Vieux Montréal, un billet écrit au crayon rouge, son cri du cœur. «Hénorme.»

La traversée dure cinq jours. J'arrive à Paris le 13 juillet 55. Après quelques semaines de réflexion, je m'inscris à l'École nationale d'horticulture de Versailles. J'ai décidé de rompre avec la ville, avec les bureaux et l'édition car je n'ai aucun espoir de fonder ma propre maison, compte tenu de mes moyens financiers. De plus, j'ai aussi le désir de rompre avec un style de vie qui ne m'intéresse plus.

Durant ce dernier hiver, je fréquente Louis Portugais, en séjour à Paris. De Montréal, Roland Giguère me fait parvenir *Le sommeil et la neige* qu'il achève d'imprimer en 1956. Mes textes sont illustrés par Gérald Tremblay. Le tirage est limité à 225 exemplaires. *La tête armée* continue la publication, en 1956, de *Sur fil métamorphose* de Claude Gauvreau, de *Au catalogue de solitudes* de Françoise Bujold et finalement de *L'aube assassinée* de Alain Horic, en 1957.

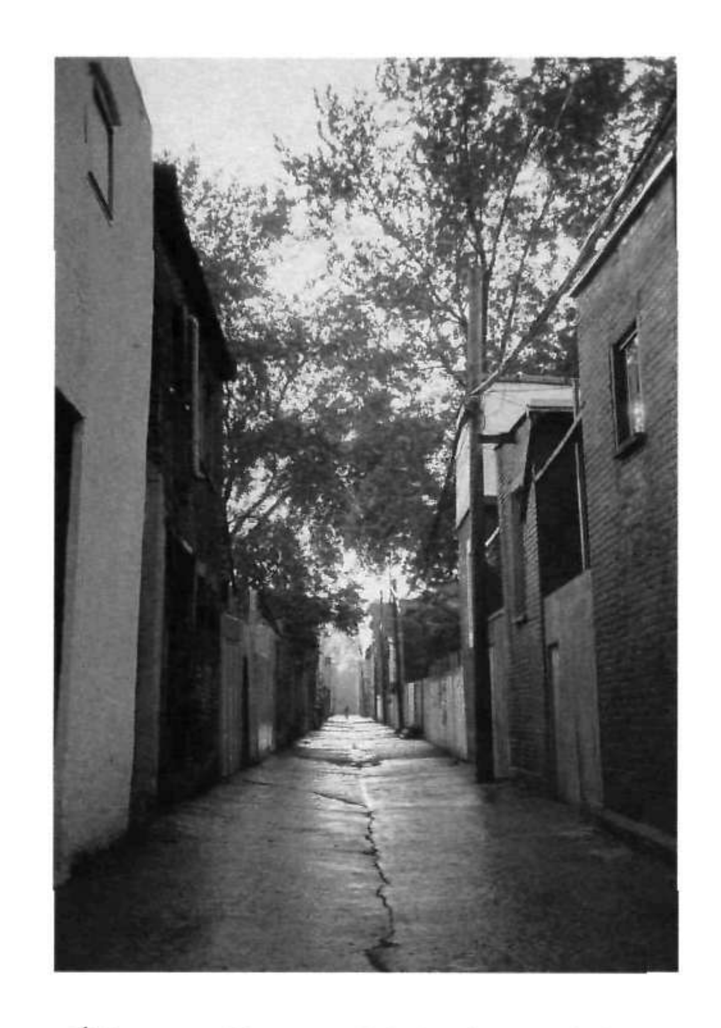
Grâce à une correspondance active, je maintiens avec mes amis de Montréal des liens qui se révèlent précieux, voire indispensables, quand je publierai, en 1958, le premier numéro de *Périscope*.

En attendant, je me prépare à une nouvelle vie. À Pâques 56, je trouve une propriété dans le sud-ouest, à 15 kilomètres de Sainte-Foy la Grande, à 40 kilomètres de Bordeaux, à la limite de la Gironde et la Dordogne, dans le coteau, au lieu dit «Bertrut». Le 14 juillet, je prends possession d'une maison abandonnée et d'une douzaine d'hectares en friche. C'est l'été. Un bel été chaud et sec perturbé par quelques violents orages. Je travaille douze heures par jour. Les terres sont défoncées, les souches de vigne arrachées. J'apprends à conduire un tracteur. En octobre, toutes les terres sont semées en orge. Enfin, j'apprends à respirer. ■



Cobro revertido

Fragmento



JOSÉ LEANDRO URBINA

Le roman Cobro revertido *(Appel à frais virés) publié aux* Éditions Planeta Bibliotheca del Sur *l'année dernière, finaliste du prix* Planeta Argentina 1992, *est un roman de l'exil dont l'action se déroule à Montréal. Malgré le fait qu'il n'ait jamais vécu en cette ville, José Leandro Urbina a été un visiteur assidu qui a toujours considéré Montréal comme la ville la plus stimulante au Canada, la seule capable d'allumer son imagination. En effet, Montréal séduit, avec son mélange d'éléments dramatiques et politiques, avec sa richesse culturelle, son cosmopolitisme singulier, une combinaison que Urbina considère comme partie de sa propre esthétique. Ville historique de confluences et de conflits. Ville-port, vivante et dynamique sans toutefois la charge psychopatique et menaçante d'autres villes d'Amérique du Nord. Ville fermée et en même temps ouverte, Montréal possède assez de mystère et de substrait mythique pour nous pousser à la posséder et à créer, dans son espace, des espaces de fiction.*

Una cuadra más arriba, por la calle St Catherine, pasa un camión con negros de Guadalupe que este día se celebran a sí mismos, celebran sus tradiciones turísticas, remedan la fama de Trinidad con sus bandas, con guitarras eléctricas, congas, batería, trompetas y saxos y sexos de mulatas que bailan y cantan como ángeles amoureuse al unísono y se mueven en su enérgica coreografía sensual y desfilan con sus trajes coloridos de mariposas con alas de alambre y gasas y coronas plateadas y reyes y reinas y una combinación indecisa de clase media tratando de lucir la elegancia estrepitosa y fantástica de la mascarada y los calipseros auténticos, los patos malos, femme est là bien habillée/ pour les playboys pas las critiqués. Los Bad Johns, pícaros y ganapanes de pura fama que cantan que somos malos, de say de Jam Band too rude, que cantan que somos duros, de say we are too rough ¡El carnaval!, exclama la gente y se asoma calle arriba. ¡El carnaval caribeño! Marcia hace chistes: Vamos, vamos, a bailar, a que se te restrieguen los negros en el culo. Se ríe de los caribeños que según ella hablan todo el día de lo grande que tienen la pichula. El le dice que es una francesa racista y comienza con sus argumentos de sociólogo. «No, señorita. Es un problema de frustración económica y social que viene a revertirse en el cuerpo.» Ella dice que habla con conocimiento de causa. Ella se jacta de que tuvo un novio haitiano que se la medía todo el tiempo y que tenía eyaculación precoz. «Te das cuenta la suerte que tengo.» En dos semanas de intensa relación había tenido un orgasmo y medio. No duró más, pero se siguieron viendo y él le presentó a su señora y a otra novia que tenía. A él le irrita que hable así, con esa desfachatez burlona. Piensa, qué dirá de mí a sus amigos quebecuás. Que tiene un novio chileno, un latino que hace más de tres años dice escribir una tesis de sociología que todos consideran genial pero que nadie ha visto porque si el tipo no está en el bar conversando con sus amigos de política, reanalizando eternamente la coyuntura mundial y chupando vino rumano, está metido con ella en cama haciendo experimentos de perversión sexual no violenta y convenciéndola que él es el Gandhi de la fornicación en busca de la epifanía que justifique su confusa existencia y que levante más las nalgas, así, para poder apretar los muslos a sus costados. Y si hablar y tirar son sus actividades favoritas. Cómo iba a llegar entonces al trabajo en la mañana. ¡Qué ocurrencia! Ella hacía lo imposible por sacarlo de la cama y cuando lo lograba el tipo se quedaba dormido en el metro. Resultado, que lo echaron de su trabajo de profesor en una escuela y él decía que estaba contento porque odiaba su trabajo y esperaba que si Quebec se convertía en un país independiente hubieran mejores oportunidades para los inmigrantes creativos y no convencionales y que hubiera becas para financiar la especulación cultural

Photo Gilbert Duclos

sin exigir resultados de ningún tipo, que para eso estamos en la sociedad de la opulencia.

A su madre, fíjense, le escribía cartas contando lo bien que le iba y que pronto le darían su título y tal vez un puesto en el gobierno para encargarse de problemas de adaptación de refugiados. Los otros tipos se reirían a sus espaldas, harían comentarios arrogantes sobre las culturas inferiores y cómo los franceses son una suma de lo mejor de lo latino con lo mejor de lo anglosajón. Y le preguntarían a Marcia, amoureuse, por qué andaba metida con esos tipos. Y ella diría que son más entretenidos y que a ella le encanta ser adorada. Como si fuera una de esas princesas blancas de Brooklyn, adoradas en Hollywood por tribus enteras de salvajes calentones. Y *ella* diría parada en un montículo mientras los salvajes contemplan sus tobillos en éxtasis. «Niños, si quieren *ma petite chatte*, voten por monsieur Levesque y tendremos un país independiente donde comenzaremos a hablar de amor y viviremos de proyectos hidroeléctricos y reactivaremos la legión extranjera con uniformes de Pierre Cardin para ir a pelear contra los nativos que se opongan a nuestro destino de nación soberana.»

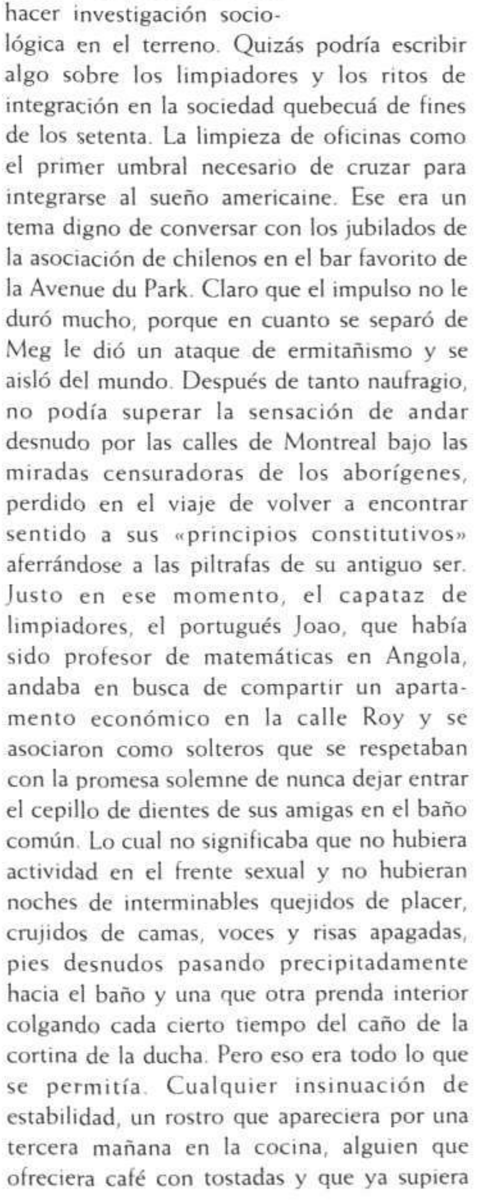
De todas maneras, reconociendo todos los abismos, él la quiere. Han ido poseyéndose mutuamente de una manera inusitada. A pesar de todo, a pesar de las presiones de Madame Vauquelin, su madre, con ella se siente libre y seguro. Qué más quiere. Ella le habla al oído mientras hacen el amor, se pega a su cuerpo como una hermana siamesa unida por los genitales, fervorosamente, dice cosas que a veces lo asustan, pide que la preñe con su voz nasal y profunda. El no va tan lejos. Marcia tiene sentido del humor, no hace alardes de fidelidad, ni se hace la mártir, ni se guarda la basura. A veces pelean a la italiana.

Meg era siempre tan correcta. Lo acompañaba a fiestas en la universidad y algunos de sus compañeros se volvían locos con ella. Trataban de intoxicarlo con trago mientras la sacaban a bailar y la manoseaban y le hacían proposiciones. Ella no decía nada. Sonreía y se sonrosaba. Ambrosio y Voltaire venían a preguntarle quién era esa mina tan rica y él les decía que era su esposa y no le creían y la sacaban a bailar y le hablaban y trataban de besarla. Cuando volvían a la casa, ella quería hacer el amor. Estaba tan excitada. Después Ambrosio se apareció algunas veces por la casa para estudiar y ella conversaba por momentos con él en un tonito íntimo, tratando de ocultar sus señas de interés. Te gusta el negrito, eh?, bromeaba él y ella se ponía muy seria y declaraba no tener ese tipo de fantasías. Hasta que a la primera oportunidad que tuvo lo llamó por teléfono y le pidió que se acostaran. Así se la encontró una noche que volvía de la escuela y ella, con un par de tragos en el pecho, insistió agresivamente que le contara si la había traicionado alguna vez, si alguna vez se había acostado con alguna de esas putas francesas compañeras suyas. Nunca la había visto así. Los días siguientes andaba como sonámbula. Cuatro meses más tarde, durante la fiesta de su cumpleaños, se produjo el incidente con Marcia y Francine, y esa noche ella le reconoció secretamente la existencia de Tadeus y le pidió que se separaran.

A Marcia la conoció hace un año y medio cuando se reincorporó a la facultad, cuando Meg comenzaba a trabajar en el hospital y era su turno para terminar la tesis interrumpida por las labores de «ingeniero en limpieza de oficinas» que debió asumir mientras ella se recibía.

Ese era el título que le daban sus colegas limpiadores, porque él, algunas veces, se aparecía por el edificio de chaqueta y corbata, y con los libros bajo el brazo. Intentaba estudiar durante las pausas del café y los portugueses y los centroamericanos lo jodían con sus bromas infantiles. En el fondo les ofendía que él quisiera, sin quererlo, ponerse por encima de ellos. Así que al final decidió que su candidatura a la maîtrise podía irse a la mierdise por un rato, pues él no estaba dispuesto a vivir entre dos mundos con lo peor de cada uno. Además, considerando algunas razones de orden científico, esa era una buena oportunidad de hacer investigación sociológica en el terreno. Quizás podría escribir algo sobre los limpiadores y los ritos de integración en la sociedad quebecuá de fines de los setenta. La limpieza de oficinas como el primer umbral necesario de cruzar para integrarse al sueño americaine. Ese era un tema digno de conversar con los jubilados de la asociación de chilenos en el bar favorito de la Avenue du Park. Claro que el impulso no le duró mucho, porque en cuanto se separó de Meg le dió un ataque de ermitañismo y se aisló del mundo. Después de tanto naufragio, no podía superar la sensación de andar desnudo por las calles de Montreal bajo las miradas censuradoras de los aborígenes, perdido en el viaje de volver a encontrar sentido a sus «principios constitutivos» aferrándose a las piltrafas de su antiguo ser. Justo en ese momento, el capataz de limpiadores, el portugués Joao, que había sido profesor de matemáticas en Angola, andaba en busca de compartir un apartamento económico en la calle Roy y se asociaron como solteros que se respetaban con la promesa solemne de nunca dejar entrar el cepillo de dientes de sus amigas en el baño común. Lo cual no significaba que no hubiera actividad en el frente sexual y no hubieran noches de interminables quejidos de placer, crujidos de camas, voces y risas apagadas, pies desnudos pasando precipitadamente hacia el baño y una que otra prenda interior colgando cada cierto tiempo del caño de la cortina de la ducha. Pero eso era todo lo que se permitía. Cualquier insinuación de estabilidad, un rostro que apareciera por una tercera mañana en la cocina, alguien que ofreciera café con tostadas y que ya supiera donde estaba el azúcar, hacía sonar las alarmas y entonces se conferenciaba y se releían los estatutos de la sociedad. Se trataba de mantener un espacio neutro de convivencia, que fluyera como las plataformas rodantes y la música del carnaval. Sin embargo, los dos sabían que ese era sólo un recurso para postergar lo inevitable.





Muchas veces se quedaban hasta muy tarde en la noche conversando de historia y política y terminaban discutiento cuestiones de destino personal, aunque siempre se detenían antes de tocar el tema de las pololitas. Por suerte, cuando llegó el momento, las cosas se resolvieron con toda naturalidad. Marcia empezó a llegar más seguido, porque estaba cansada de vivir como call-girl y quería tener un hombre y no estar sola, pero un hombre especial con el que pudiera sentirse segura e independiente y también Anita Oliveira aspiraba a una relación más seria que pudiera culminar quizás en matrimonio, y las dos se cruzaban en la puerta del baño y a veces traían comida y hasta limpiaban la cocina. Como este proceso se había provocado casi simultáneamente, decidieron no traerlo a la mesa, para no discutir situaciones hipotéticas. Pero cuando el primer paquete de Tampax se reveló en el botiquín junto a las máquinas de afeitar, tuvieron que renegociar los acuerdos.

El trataba de quedarse la mayor parte del tiempo en el departamento que Marcia compartía con la Francine. Al principio, a ella no le gustaba mucho este arreglo porque su amiga la interrogaba ansiosa y quería detalles sobre sus largas sesiones de maullidos y cabezazos contra la pared que ella tenía que soportar en la penumbra de la pieza del fondo, imaginando cosas perversas con el pulgar metido en la boca. El la persuadió porque Anita vivía con sus padres y el único lugar donde era posible hacer cuchi-cuchi era en su apartamento y él se ponía un poco nervioso, soñaba que los portugueses se enteraban que a su hija le habían roto el himen y llegaban a medianoche derribando la puerta y los degollaban a cuchillo a los cuatro, sin discriminación de raza, sexo o religión, y cómo iba a querer mi amorcito, ma petite, que le separen a usted la cabeza del cuerpo, le decía y le pasaba un dedo lento por el cuello, y ella tenía un escalofrío intenso y se le abrazaba y lo besaba y lo invitaba a que se quedara en su pieza mejor. ■

José Leandro Urbina nació en Santiago de Chile en 1949. Después del golpe militar de 1973 se exilió en Argentina y luego del golpe militar de 1976 en ese país, vino a Canadá y se instaló en Ottawa. La experiencia del golpe de Pinochet es la base de su libro de cuentos Las Malas Juntas *que fue publicado en inglés con el título de* Lost Causes *por Cormorant Press.*

Rome revisited

DES IDÉES NOUVELLES POUR L'ITALIE

de la fin du marxisme à la fin du craxisme

Une rencontre avec Edwin Morley-Fletcher

CHRISTIAN ROY

En 1989, l'année où s'effondra le communisme en Europe, j'eus l'occasion de suivre d'Italie en Hongrie la trace des tenants de conceptions économiques hétérodoxes mariant socialisme et libre entreprise — d'idées nouvelles qui semblaient avoir une chance de percer dans une Europe libérée des idéologies périmées. J'avais tenté de les résumer dans un article du dossier de Vice Versa intitulé «À l'Ouest rien de nouveau?».

TROIS ANS PLUS TARD, en décembre dernier, j'ai refait le même trajet et revu les mêmes personnages: à Budapest, l'économiste Tibor Liska, champion socialiste du marché, dont la version capitaliste triomphante l'empêche encore plus efficacement que l'ancienne censure de diffuser par des livres ses vues dissidentes, et selon qui une bande de brigands en a remplacé une autre à la tête du même État honni; et à Rome, Edwin Morley-Fletcher, entré depuis à la présidence de la Lega delle Cooperative e Mutue, où il est responsable des politiques économiques et financières, ayant en tête des réformes ambitieuses, dont il a pu faire accepter le principe par son parti ex-communiste, transformé comme il le souhaitait depuis longtemps en Parti démocratique de gauche sous Achille Occhetto. J'ai donc retrouvé Edwin, au contraire de Liska, en meilleure position que jamais pour faire avancer ses idées.

En effet, à travers manchettes et éditoriaux apocalyptiques, l'Italie prenait acte de la fin d'un système — le «craxisme» (sic) — frappé coup sur coup la même semaine par une affaire mettant en cause le premier ministre socialiste Bettino Craxi, après les élections législatives du 13 décembre, qui étaient déjà un camouflet à son parti comme à la DC. Il visait les partis traditionnels de gouvernement au pouvoir depuis la guerre, au profit de ceux qui en contestaient la structure et le fonctionnement, en particulier les Ligues du Nord, prêtes à laisser glisser sur la pente de l'abîme le Mezzogiorno aux abois, comparé à l'enfer dans le titre du dernier livre de Giorgio Bocca, bien en évidence à toutes les vitrines de libraires. Au plus fort de cette crise politique qui s'ajoutait à une crise économique non moins cataclysmique, il parut intéressant à *Vice Versa* de recueillir le point de vue de quelqu'un qui se trouvait au cœur de la mêlée de l'action concrète, et qui en même temps la survolait par des visées d'une vaste portée et des idées originales formées au fil d'un parcours singulier, anticipant depuis longtemps la façon dont se posent aujourd'hui les problèmes socio-politiques en Italie et en Europe. Pour Edwin Morley-Fletcher, l'une et l'autre se sont toujours pensées ensemble comme cadre de leur résolution, depuis sa jeunesse comme militant du fédéralisme européen, formé à la fois par les chefs de file de ses deux tendances rivales: le pragmatisme d'Altiero Spinelli et la rigueur philosophique d'Alexandre Marc, héritée du mouvement personnaliste *L'Ordre Nouveau* qu'il fonda en 1930.

Cependant, Morley-Fletcher voyait dans certaines positions trop schématiques d'A. Marc «un élément d'abstraction historique, limité, qui ne répondait pas aux questions du temps. C'est pour ça que je me suis un peu refroidi, pris dans l'engagement, et j'ai rencontré à mes côtés dans les luttes, les combats de chaque jour, les communistes, dont j'étais au début très méfiant. Enfin c'étaient de braves gens, et en 1968 je fus invité à me joindre à eux par un intellectuel de très grande envergure, Franco Rodano, qui avait été conseiller de Togliatti, et bien connu comme catholique, chef du groupe *Sinistra cristiana*, ayant adhéré au PCI en 1945, en obtenant de faire modifier ses statuts pour que l'adhésion philosophique au marxisme ne soit plus exigée des membres, mais seule l'adhésion à la ligne politique du parti. Alors j'y ai finalement adhéré moi-même fin 70 en me basant sur cet article 2. Je n'ai jamais été marxiste; mais je continue d'étudier Marx, penseur sur lequel il faut encore réfléchir pour mieux comprendre certaines erreurs qui ont eu une influence énorme sur l'évolution du mouvement ouvrier en Europe.

«Pour ma part, j'ai toujours pensé que le grand problème était de savoir comment utiliser le marché à gauche. À un grand colloque en 1975, j'ai même présenté à Franco Rodano certaines thèses de *L'Ordre Nouveau* — car en 1974, j'avais accepté de travailler comme assistant et chef du bureau de presse du nouveau président de la Lega delle Cooperative, et le contact avec les questions pratiques: la propriété coopérative, le contexte économique, etc. m'avait ramené à l'esprit des questions que j'avais oubliées et qui me paraissaient plus concrètes qu'auparavant, comme l'idée du minimum social garanti et celle du service civil, chères à l'O.N. Et en 1977, j'ai présenté un texte à la Lega delle Cooperative où je proposais une voie pour l'introduction d'un



Photo Caroline Hayeur

minimum social garanti et d'un service civil sous certaines formes comme réponse aux questions pratiques qu'on avait à l'époque. Pour ça, j'ai trouvé des adeptes qui sont restés tout à fait pour, alors qu'avec d'autres ce fut une rupture radicale et irréversible, notamment la famille de Franco Rodano. J'ai alors traversé une longue période où j'étais en opposition, en difficulté à l'intérieur de la Ligue, mais où je continuais à travailler certaines questions. Cela dura de 1978 à 1987, quand je fus appelé à être l'assistant du nouveau président Lanfranco Turchi. J'ai alors pu avoir une influence importante, ainsi sur la réforme de la législation des coopératives, notamment de façon à les ouvrir aux investissements.

«De même, je me suis trouvé tout à fait en cohérence de points de vue et de tendance avec Occhetto, lorsqu'il a été nommé vice-secrétaire du PCI, et ensuite dans son action de dissolution du PCI et le lancement du nouveau PdS, où je suis entré au Comité national, dans la commission nationale de garantie, assurant la vie démocratique du parti. J'ai toujours su qu'il fallait faire une très longue traversée. J'avais misé sur l'espoir que le PCI devienne pro-européen, et là j'ai réellement gagné, en dépit du scepticisme de Spinelli, car le PdS est devenu le parti italien le plus engagé dans la construction européenne. Progressivement, des choses qui étaient des hérésies, ne pouvant se dire qu'à l'intérieur, pas encore publiquement, ont acquis un droit de cité au PCI, a fortiori au nouveau parti. Ainsi le PdS a dans son statut l'indication d'une garantie de base de revenu, comme élément pour lequel lutter; c'est moi qui ai fait insérer ça, c'était ma proposition, qui a été acceptée lors du congrès de fondation. Je me retrouve maintenant le représentant d'une position de l'ensemble du parti. Le secrétaire s'est d'ailleurs engagé publiquement à plusieurs reprises en parlant d'un revenu de base garanti. Donc certaines choses sont en train de bouger. On verra le temps que ça prendra pour s'enraciner.»

— Pourquoi le PCI?

«La raison pour laquelle j'ai toujours voulu agir de ce côté-là, c'est que je pensais qu'il y avait un engagement éthique propre que les communistes représentaient au-delà des théories, au-delà de l'idée de «communisme» comme solution économique, comme façon de concevoir la société et l'avenir. En ce sens, je suis bien l'élève de Franco Rodano. Comme catholique, celui-ci a toujours pensé qu'il y a une erreur philosophique fondamentale dans le communisme. Il a choisi d'agir là-dedans en visant un parti laïque. Ça a constitué son effort en vue d'arriver à une laïcité de la politique. En ce sens je partage entièrement ce type d'approche. Je trouve que le PdS est beaucoup plus laïque que le PCI. Aussi est-il important justement de reprendre ce grand engagement éthique d'espoir, la vision que le communisme a su donner pour faire bouger des masses de millions d'hommes dans ce pays et ailleurs. Cette chose-là qui avait un énorme potentiel ne devait pas être perdue, malgré l'erreur théorique de certaines positions, qui ont eu des conséquences dramatiques. Mais il fallait reprendre la partie la meilleure du point de vue éthique, offrir à ceci un pont vers quelque chose d'autre. Ou plus exactement analyser et expliquer ce qu'étaient ses conditions. Moi, j'ai toujours eu la conviction que certaines intuitions du groupe de *L'Ordre Nouveau*, par exemple, étaient des solutions stimulantes qu'on aurait certainement dû essayer d'analyser tranquillement, sans œillères conditionnantes sur le plan idéologique. On aurait pu voir que c'était là la réponse à certaines questions de base. Alors mon effort est donc de travailler dans le sens de parvenir à poser les bonnes questions, et de voir qui l'a déjà fait, comme je l'ai dit à Florence.[1]»

— Et la situation actuelle de l'Italie?

«Il y a là une crise qui présente deux aspects profonds. D'un côté, c'est la crise de légitimité d'un système où les partis ont fini par tout envahir. Il faudrait laisser un peu de place pour les institutions non conditionnées par les partis, pour donner aux citoyens le choix d'une alternance entre forces politiques. Ici, nous avons depuis 50 ans toujours eu un parti stable au pouvoir. Il faut donc parvenir à libérer de la mainmise des partis les questions économiques et sociales. Très grosse question que, dois-je dire, Franco Rodano avait traitée il y a déjà plusieurs années. Donc, changement dans les institutions. D'autre part, sur ceci s'est imbriquée une crise économique grave qui vient d'une tentative commencée il y a très longtemps d'obtenir un consensus politique pour ces partis qui gouvernaient, au moyen d'une gestion de ce qu'était le «Welfare State» italien, de la capacité de dépense publique de l'État, liée d'un côté au gaspillage d'une corruption croissante, et de l'autre côté à la nécessité de créer un accord, même avec des forces de l'opposition. Ainsi, on élargissait toujours les conditions d'éligibilité aux subsides de l'État, et on finissait par acheter le consensus. Ceci menait à une gestion de l'économie hors de toute norme de bon sens, et au fait qu'on a pu développer une dette publique croissante en la faisant payer par une souscription de titres d'État, de «bonds» publics, selon une dynamique qui a indubitablement explosé.

«Moi j'ai présenté un projet à la Lega suggérant comment on pourrait faire pour s'en sortir, en s'attaquant, en même temps qu'à la dette publique, au problème de la redistribution de la propriété publique, de façon à créer les prémisses pour une démocratie économique beaucoup plus large (notamment par ce qu'on appelle «nationalisation à l'envers», offrant aux citoyens une rente sur la propriété publique dont seule la gestion serait confiée à des entrepreneurs privés). Ceci implique aussi des éléments de «fédéralisme fiscal» (dévolution des pouvoirs de taxation aux instances locales). Certains journaux ont repris la chose dans le même sens.

«Mais ceci touche plus profondément au fédéralisme parce que la solution que moi j'indique est une solution qui va dans le sens d'une forme d'héritage social. Il s'agirait de transformer l'idée de minimum social garanti — pour qu'au lieu d'être un flux, il soit un stock. Puisque dans l'état actuel de l'économie italienne il est impensable d'avoir ici un revenu garanti, j'ai pensé à en introduire un sous forme d'un montant, un stock de ressources disponibles pour chaque jeune à l'âge de 18 ans, payé par un mécanisme fiscal particulier. Mon attention ces dernières années s'est portée sur la critique du système fiscal, afin d'y trouver des alternatives. Dans ce sens il y deux grands personnages qui s'ajoutent à mes trois maîtres à penser Spinelli, Marc et Rodano, et qui, tous deux prix Nobel, ont sur le plan économique une très grande influence. L'un est James Meade, très grand expert fiscal, pour sa théorie de l'«expenditure tax» (opposée à l'impôt sur le revenu, et censée encourager l'épargne, l'investissement plus que la consommation), et l'autre est Maurice Allais, qui d'ailleurs est en contact avec Alexandre Marc, contribuant certains éléments de réflexion fédéraliste[2], et dont certaines positions sur la taxe sur le capital sont fondamentales. En ce sens, mon action continue à tourner autour de certaines questions en trouvant les moyens de les rendre actuelles, pour agir dans l'actualité avec une très grande souplesse, en adhérant aux problèmes tels qu'ils se posent.»

Quitte à en bousculer les présupposés: par exemple l'anonymat de l'argent, l'aveugle force d'entraînement de la masse monétaire, que la télématique devrait selon Edwin Morley-Fletcher permettre de renverser, en personnalisant l'argent pour en faire un instrument d'autonomie individuelle par l'universalisation de la carte de crédit. C'est ainsi pour lui un premier pas vers cette révolution que constitue la carte de crédit Unicard de la Lega, qu'il vient de lancer, et qui fait partie du réseau de Visa.

De même, l'activisme coopératif d'E. Morley-Fletcher a pour finalité de transformer, comme il a pu l'écrire, «un movimento di natura sociale ed economica in soggetto anche politico, in grado di fungere da punto di riferimento ideale e organizzativo, e, ove possibile, anche di supporto, per ogni esperienza nascente, per ogni iniziativa di autorganizzazione cooperativa in risposta a bisogni o a progetti di gruppi di cittadini e di lavoratori.»[3] Seul l'avenir dira si ce projet de société, sous-tendant les profonds engagements et les originales recherches d'Edwin Morley-Fletcher, pourra offrir à une Italie en crise et une Europe désorientée la planche de salut dont elles auraient bien besoin. ■

Notes

1. Lors du 4e colloque annuel du Réseau des historiens du personnalisme et du fédéralisme intégral lancé par A. Marc en 1989 à Genève, voir mon article «Genève-Rome-Budapest: Idées pour l'Europe nouvelle», dans le no 29 de Vice Versa, mai-juin 1990, de même à propos du service civil et du revenu garanti de citoyenneté de l'Ordre Nouveau à Tibor Liska et James Meade, cf. E. Morley-Fletcher, «Per una storia dell'idea di "minimo sociale garantito"», in Quaderni della Rivista Trimestrale, n. 64-66, ottobre 1980-marzo 1981.

2. Voir la brochure de Maurice Allais, Les bouleversements à l'Est, publiée à Nice par les Presses d'Europe du Centre international de Formation européenne, fondé par A. Marc.

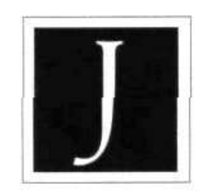
3. E. Morley-Fletcher, «Dalla comunità alla comunicazione — verso la società telematica: nuove prospettive e potenzialità del movimento cooperativo», in Rivista della Cooperazione, nuova serie, n. 14, gennaio-marzo 1983.

Christan Roy, germaniste de formation, prépare une thèse de doctorat en histoire à l'université McGill de Montréal sur les origines du personnalisme français.

Journal italien

WLADIMIR KRYSINSKI

Le 1er décembre 1992



Je rejoins l'Europe par Francfort. Combien de fois déjà? Je me perdrais dans des calculs. J'épargne donc à ma mémoire cet effort supplémentaire. Ce rappel pourrait me rendre sentimental, inutilement sentimental face à ce continent où s'entre-déchirent à nouveau tellement de passions, où les souvenirs de la deuxième guerre mondiale ne sont pas encore tout à fait éteints. L'Europe où je suis né a déjà tellement souffert, a eu sa part séculaire de violence. Et pourtant, tout semble revenir au point de départ s'il est vrai que la violence est non seulement l'aboutissement de la haine accumulée envers l'autre, mais aussi le commencement d'un processus de reterritorialisation comme l'appellent Deleuze et Guattari. La cristallisation d'une haine engendre un mal dont les conséquences ultimes sont imprévisibles. Tel est avant tout le cas de la Serbie déchaînée qui est entrée en guerre contre les Croates, contre les Bosniaques, contre les Albanais, et demain peut-être contre les Macédoniens. Est-ce une nouvelle violence planétaire qui prépare l'exercice de son pouvoir maléfique? Les Balkans, polygone du déchaînement futur du mal? Sujet macabre de méditation. Alors que l'avion s'apprête à atterrir sur l'énorme aéroport de Francfort, je médite encore sur le mal qui s'est abattu sur l'Europe par le truchement des nationalismes grouillants. Et puis, je dois affronter le mal italien. Celui-ci a ses caractéristiques propres.

J'attends le vol de la Lufthansa pour Catane. Il y a beaucoup d'animation dans cet aéroport où tout est parfaitement organisé, tout est symboliquement et pragmatiquement cosmopolite. Les haut- parleurs parlent toutes les langues du monde. Chacun est parfaitement servi sans distinction de race. Mais l'aéroport est un faux symbole de la solidarité humaine. Des décollages et des atterrissages ponctuent par leur monotonie répétitive le mouvement des séparations et des retours qui se jouent dans un théâtre planétaire dont les agents, même s'ils encombrent les aéroports, doivent cacher leur vrai jeu. Transit infini, l'aéroport est un lieu d'accueil commercial des préambules aux jeux cachés qui de toute façon feront leur chemin ailleurs.

Juste à côté de moi sur la longue banquette quelques personnes sont assises. Elles parlent une langue que je comprends assez bien. Il n'y a pas si longtemps cette langue s'appelait le «serbo-croate». Aujourd'hui ce n'est plus que le serbe. La langue sœur du croate dont elle ne veut plus entendre parler. Et vice versa. Je suppose que les Croates

Photo Caroline Hayeur

revendiquent l'unicité de leur langue alors que les différences entre le serbe et le croate sont minimes. Je me rappelle ce poème du croate Tin Ujevic (croate ou serbo-croate?) que mon ami Danilo Kis m'apprenait à Strasbourg. «Nocas se moje celo zari...» («La nuit mon front est en feu...»). Il m'expliquait la différence entre la pronociation serbe, moins douce que la prononciation croate. Ainsi le mot «celo»(front) se prononce en croate avec une nette palatalisation alors qu'en serbe le «tchie» se transforme en «tche». Ce souvenir me rappelle une autre Yougoslavie, celle où j'avais beaucoup d'amis et où le communisme, du moins pendant un certain temps, semblait avoir un visage humain.

Dans une heure les gens assis à côté de moi embarqueront dans l'avion pour Belgrade. Ils sont tendus. Leurs phrases sont saccadées, nerveuses. Les messages qu'ils se communiquent semblent chiffrés. Les regards qu'ils jettent sur les gens qui sont assis comme moi et sur ceux qui circulent sont pleins de suspicion. Je pense: le mal qui s'est installé dans l'ex-Yougoslavie a quelque chose d'immensément absurde. La dictature de la haine et de l'idéologie n'y connaît pas de bornes. Fût-elle poussée jusqu'aux extrêmes limites, la caricature de la balkanisation n'aurait pas eu ces traits morbides et catastrophiques. À quel prix faut-il donc tolérer les gémonies, les catacombes, les viols perpétrés sur les femmes musulmanes, l'infini des tragédies que chaque famille, chaque individu y subissent? Les politiciens ronronnent.

Et les cadavres? Qu'en-est-il des cadavres que les journalistes photographient et dont les chefs d'état s'accommodent si facilement. Les cadavres sont oubliés, enfouis dans les discours de l'impuissance. La «médiatisation» des cadavres se fond dans l'indifférenciation des événements et des images, c'est une des valeurs d'échange sur lesquelles se fonde la neutralisation du mal.

Les zones de l'horrible se sont déplacées. Les foyers insaisissables de la haîne ne cessent de s'étendre. Jadis c'était le Vietnam, le tiers monde, l'Amérique latine, le Brésil, l'Afrique, toutes les violences et les misères dont le voyeurisme médiatique de l'Occident se nourrissait. Depuis la chute de l'empire communiste on revient à l'Europe, on glisse vers le Caucase, vers l'Asie ex-soviétique et vers des lieux où la gent humaine crache et recrache ses haines interminables.

2 décembre

C'est pour Pirandello que je suis venu ici. Je fais partie de l'Internationale pirandellienne qui chaque année en décembre se donne rendez-vous à Agrigente. Dans un énorme amphithéâtre j'écoute des communications et des conférences sur Pirandello. Moi-même aussi, je dois livrer un discours sur Pirandello et les passions. Agrigente est à quelques kilomètres d'ici. On la voit parfaitement. Ce mélange de l'ancien et du nouveau qui se dessine à l'horizon.Tout près se trouve le lieu de naissance de Pirandello que les participants du congrès pirandellien visitent régulièrement. Le village s'appelle Kaos. Il fait beau. Le paysage jalonné de collines. Des temples grecs offrent aux yeux la grâce infinie de l'ocre et de la couleur brique foncée. Topographie aride de la Sicile. Tout est donc différent ici. Pirandello: «Altra vita, altro sangue, altra natura, altri costumi, altri bisogni, altra sensibilità, altri sentimenti. E tutto qui». Sur cette altérité absolue de la Sicile la mafia a construit son empire du mal si naturellement comparé à une pieuvre. Telle une pieuvre la mafia est insatiable de violence, telle une pieuvre elle ne lâche jamais sa proie.

Soudain je me rends compte du fait que j'oublie involontairement la tragédie bosniaque. Je regarde la télévision. Le mal italien y semble aseptisé par la voix calme et factuelle des speakers ou des speakerines. L'Italie populaire envahit la télévision. La famille, le village, la pasta, le football, la publicité. Mais les reportages du parlement révèlent régulièrement que telle ou telle enquête met en cause quelqu'un de connu et d'important. La justice se met en marche. La dénonciation du mal en Italie, c'est presque une tautologie. Le mal c'est la tautologie italienne. Il y en a tellement que la propreté des mains est une métaphore héroïque de simplicité. «Mani pulite» comment traduire «proprement» cette expression? «Mains propres» ou «mains essuyés», «mains nettoyées»? Il restera suffisamment de truands, de mafiosi qui ne se laveront jamais. Que les enquêtes et les dénonciations continuent pour sauver l'Italie de son mal.

4 décembre

À la télévision, bien après minuit, Giovanni Spadolini se prête à un entretien familier. Le président du sénat parle de sa vie, de ses lectures, de ses rencontres avec les papes et les présidents. Cet entretien, très long et somme toute fort intéressant pourrait donner l'impression que la vie italienne est normale. Dehors la chasse à la mafia est ouverte. Après tant de meurtres, tant de violences elle semble cette fois-ci vraiment atteinte. Quelque chose bouge en Italie. La corruption commence à y avoir très mauvaise presse, il n'y a pas si longtemps elle faisait partie du folklore italien.

5 décembre

L'autobus que j'ai pris à Agrigente m'a laissé devant la gare de Catane. Je me dirige vers l'hôtel, Piazza dei Martiri, tout près de la gare. Un homme surgit devant moi. Il m'interpelle. Il parle un anglais agrammatical. La mobilité de ses yeux a quelque chose de rusé. Il voudrait que je lui serve d'interprète. Il ne parle pas l'italien. Il est donc venu à la gare pour trouver un étranger qui parlerait et l'anglais et l'italien. Il est Maltais. Il voudrait vendre une centaine de mètres d'un tissu élégant qui repose dans sa voiture stationnée devant la gare. Il sait qu'en Italie il y a beaucoup de tailleurs. Il me demande de l'aider et de participer à la transaction. Effectivement un homme apparaît. C'est un tailleur. Il s'intéresse au tissu. Le marchandage commence. Mais mon concours se termine assez vite. Le tailleur qui a pris le tissu dans sa main et qui le gratte soupçonne que la qualité n'est pas aussi bonne que le contrebandier de Malte le laisse entendre.Je quitte le Maltais bien qu'il tienne à ce que je reste avec lui jusqu'au moment où un autre tailleur apparaîtrait à l'horizon.

À l'hôtel, le propriétaire me regarde d'un oeil scrutateur. Il m'introduit dans une grande chambre dont le haut plafond est recouvert de fresques. C'est la plus belle chambre de la pensione, dit le propriétaire. Je suis d'accord. Lorsque je lui paye d'avance les deux nuits que je dois passer ici, il devient loquace. Mais il ne manque pas de se plaindre des Polonais qui descendent souvent dans son hôtel et qui boivent trop et mangent trop dans les chambres qu'ils occupent.

Catane. Une ville au pied du volcan. L'Etna se repose ces derniers temps et c'est mieux comme ça. Catane est une ville suffisamment belle et intéressante pour y passer deux jours. Elle réunit une certaine grandeur historique avec une certaine modernité. Toutefois cette union est problématique, extérieure. En fait, la ville se conforme au tiers-mondisme urbain propre à la Sicile. Je traverse Catane en long et en large dans les quartiers du centre et de la gare et je suis choqué par la saleté qui jonche les rues, par les bâtiments qui tombent en ruines. Mais les signes de son ancienne splendeur persistent. En passant par la via Vittorio Emmanuele II et par la via Etnea j'ai vu la Catane grecque, les vestiges d'un théâtre et puis, en marchant par une des rues les plus anciennes de Catane, la via dei Crociferi, j'ai atteint l'église San Nicolò, structure énorme, impressionnante, inachevée, abandonnée, au bord de l'écroulement.

Il est tard, les rues deviennent désertes. La nuit qui est descendue sur Catane chasse les gens chez eux. Du côté de la mer souffle un vent froid qui soulève la poussière sur la Piazza dei Martiri. Je sonne à la porte de la pension. Je dois me présenter au «citofono» avant que la porte s'ouvre pour me livrer passage.

10 décembre

Bari. Vincenzo qui m'accompagne en voiture à l'aéroport me demande de lui expliquer pourquoi un grand intellectuel italien dont il cite le nom est franc maçon.

15 décembre

Rome. Il est de plus en plus difficile et dangereux, surtout à certaines heures, de s'y déplacer à pied. Je pense à la poésie de Rafael Alberti, écrite en exil: *Roma, peligro para caminantes*. Le dernier tercet dit poétiquement ce que chaque piéton qui s'aventure dans les rues de Rome devrait savoir: «Si vivir quieres, vuélvete paloma, si perecer, ven, caminante a Roma, alma garage, alma garage inmenso». Mais Alberti qui a écrit ce sonnet au début des années soixante ne parle ni de la pollution de l'air ni de la circulation.Monter dans un autobus à Rome aux heures de pointe, c'est pénétrer dans l'antichambre de l'enfer. J'admire les Romains qui s'y enfoncent avec stoïcisme.

16 décembre

Teatro Argentina. La haute société

romaine, surtout la haute société, me semble-t-il, se presse à la porte pour voir *Misura per Misura* de Shakespeare dans la mise en scène de Luca Ronconi. Le discours sur le pouvoir est convaincant. Manigances toujours actuelles et toujours à dénoncer. Je note un passage en italien: «Così l'Autorità, la grande dea, ci fa pagare i nostri errori e ci pesa in contanti, una per una le parole del cielo...». Cette vision de l'Autorité vaut-t-elle encore? Oui, dans la mesure où l'Autorité punit. Non, l'Autorité n'est plus une divinité, malgré tous les symbolismes et la sacralisation du pouvoir.

21 décembre

De nombreux Italiens parmi mes connaissances se plaignent de ce que leur vie est devenue insupportable. Plusieurs veulent quitter l'Italie. Le Canada est reconnu comme un pays de choix, un pays de chances. On me pose des questions sur la crise canadienne. On me demande jusqu'à quel point le Canada pourrait être à la hauteur de leurs attentes. Je m'aperçois qu'il m'est difficile d'en parler. Le mal canadien se compare-t-il avec le mal italien? Je crois qu'il faudrait dire la vérité à tous les enthousiastes du mythe canadien. Le Canada aurait-il aussi sa balkanisation? Une balkanisation en douceur? La balkanisation du Canada a-t-elle de facto commencé?

22 décembre

Dans une librairie je tombe sur le livre de Gustave Herling-Grudzinski *Diario scritto di notte*. Ce livre a donc été traduit aussi en italien. En partie, naturellement. Il est très long et toujours «in progress». En polonais ce *Journal* compte déjà quelques tomes. Herling- Grudzinski vit à Naples depuis très longtemps. Admirateur de Benedetto Croce, le jeune Grudzinski s'y est établi et a épousé une des filles du philosophe napolitain. *Journal écrit la nuit* compte sans aucun doute parmi les livres importants de notre époque. Grudzinski a connu les camps de concentration soviétiques. Il a écrit sur cette partie de sa vie un de ses livres les plus forts, *Le monde à part*.

Grudzinski transcende la diaspora polonaise par le fait que le principe éthique érigé en principe universel guide son écriture et sa compréhension du monde. Il a analysé dans le moindre détail les mécanismes du totalitarisme. Et du pouvoir. Et de l'Etat. Sa culture et ses connaissances politiques, historiques et littéraires sont époustouflantes. Grudzinski a cultivé l'«écriture du jour» en s'inspirant de quelques grands modèles dont Swift, Defoe (*Journal of the Plague Year*), Huxley et Gombrowicz, mais son modèle le plus proche serait Leonardo Sciascia. Observateur éthique, narrateur objectif, concis et ironique, voltairien de tempérament et de conviction, scrutateur implacable de la mafia, Sciascia a aussi pratiqué le journal non-intime (*Nero su nero*) que Grudzinski perfectionne. Son journal nocturne est d'une lecture captivante. L'auteur qui a tellement lu, tellement vécu et compris, jette un regard détaché sur les hommes et les événements de ce siècle à partir d'un code éthique absolu: aucun mal n'est pour lui suffisamment puissant pour qu'un individu éclairé s'y soumette. Dans son diagnostic Grudzinski souligne que la »trahison des clercs» a contribué et contribue à la propagation du mal qui par toutes ses formes encombre le siècle. Le 11 novembre 1979 en rappelant l'importance du livre de Julien Benda qui date de 1927, Grudzinski s'attaque au problème des «compagnons de route» («poputchiki» en russe) dans la société soviétique. On les appelle en italien «compagni di strada», mais Grudzinski leur donne un nom plus ironique et cruel : «utili idioti». Le phénomène s'étend aussi à la société occidentale. La «trahison des clercs» guette toujours le XXe siècle. Le motif central du



Journal , c'est le flottement du code éthique. L'incertidude du bien. Et même l'«anormalité» du bien. Le 20 février 1974 en comparant la nouvelle de Roger Caillois *Ponce Pilate* avec *Maître et Marguerite* de Boulgakov, Grudzinski rapproche le Ponce Pilate encyclopédiste français du Ponce Pilate russe. Et il conclut à la vérité artistique de Boulgakov, supérieure au discours des lumières de Caillois. Par la même occasion Grudzinski se réfère à Simone Weil qui dans ses brouillons de *Venise sauvée* affirme justement que seul l'art peut nous donner cette conscience de l'«anormalité du bien». Il faut être conscient du fait, dit Simone Weil, que le bien est «anormal» et «possible».

27 décembre

Venise. Il fait froid et humide. Près du pont de l'Académie depuis quelques jours déjà je passe à côté d'un mendiant. Il est tout petit, mal rasé, effrayé, son âge est indéfini. Sa main tremblante est figée vers l'espace extérieur que traversent les Vénitiens et les touristes. Sa récolte est plutôt modeste. J'ai le pressentiment qu'il vient de loin. En effet, c'est un Bosniaque. Je lui tends un billet, il est surpris, choqué et spontanément il me remercie en serbo-croate: «hvala». J'essaie de lui parler. Il a peur. Il ne dit rien. De toute évidence il n'ose pas parler. Il me regarde d'un un air scrutateur, il dit: «Bosnia inferno, Bosnia inferno».

28 décembre

La presse italienne est pleine de révélations sur les scandales. La mafia, la politique, Craxi, Strehler. Innombrales sont ceux qui ont mouillé dans la corruption. Dans *Panorama* l'«opinione» de Marco Pannella est éloquemment intitulée: «Politici corrotti, nazione infetta». L'Italie devient de plus en plus labyrithique. Problème de justice, de sens commun, de rationalité et d'irrationalité du mal. Cette société grotesque, tragi-comique, agent visible-invisible de la reproduction du mal a besoin d'une nouvelle «Scienza Nuova». Quel nouveau Giambattista Vico aux mains propres pourra-t-il l'écrire? L'Italie, macrocosme et microcosme du mal. Mal généralisé, cynique, stupide. Le ressassement du mal. Le bavardage sur le mal. Pays verbeux, mais démocratiquement conditionné. En même temps le pays des plus fascinants, impénétrable dans sa splendeur *casalinga*, dans son humanité quotidienne.

29 décembre

Aeroporto Marco Polo. Retour à Montréal par Francfort. Venise est restée quelque part derrière un paysage généreux et fertile. Les montagnes y communiquent avec la plaine.

J'ai appelé encore au dernier moment plusieurs amis. Je n'oublierai jamais leur courtoisie, leur générosité, leur force intellectuelle et humaine. Soudain, je me rends compte de la fréquence du mot «espoir» et «espérer» dans la langue italienne. La presse italienne est pleine elle aussi de «speranza». Je me rappelle ce que j'ai dit à mes amis italiens il y a quelques années: «Gli Italiani sono professionisti della speranza».

Quelques minutes après le décollage le soleil envahit l'avion. Dans quelques instants commencera le survol des Alpes. Les champs riches, les lacs et les fleuves italiens gardent leur géométrie transparente. Ils s'éloignent, ils s'éloignent, mais ils restent indélébiles dans ma mémoire. ■

Wladimir Krysinski est professeur de littérature comparée à l'Université de Montréal.

Photo Caroline Hayeur

GIACOMO LEOPARDI

SOCIÉTÉ ITALIENNE ET POLITIQUE

Le diagnostic visionnaire d'un poète

Vous trouverez dans les pages suivantes d'amples extraits d'un étonnant texte d'analyse politique et civile écrit par le poète italien Giacomo Leopardi entre 1824 et 1826. Pourquoi, pour la crise du politique, vous proposer cet écrivain mort en 1837? Parce que de Giacomo Leopardi nous partageons le manque total de confiance dans l'histoire ainsi que la vision du politique fondée sur la reconnaissance du vide. Il serait assez naturel de parler d'anticipation visionnaire en se référant au bouleversant diagnostic, contenu dans le Discorso, *de la phase dite postmoderne un siècle et demi à l'avance; notre phase «froide», je veux dire, celle de la mort des idéologies (et des idées peut-être), saisie vers 1825 en sautant toute la deuxième moitié du XIX*e *siècle et, par la suite, le désastre des fascismes, couronnement nationaliste du romantisme et de la crise de la bourgeoisie. Donc, Leopardi: parce qu'il est plus que contemporain, il est regard pur, hors du temps, sur l'histoire, parce que, ainsi, il saisit la catastrophe italienne qui nous semble didactiquement essentielle pour la compréhension de la «nature humaine»...*



Illustration: Jacques Cournoyer

Giacomo Leopardi est né à Recanati dans la région des Marches le 29 juin 1798. Famille noble, sévère et religieuse, palazzo *au cœur du village avec bibliothèque paternelle de vingt mille volumes. Dans ce monde, Giacomo fut un enfant solitaire et extraordinairement précoce: à dix-huit ans il avait tout lu et déjà beaucoup écrit sur des classiques grecs et latins et appris tout seul l'hébreux, le français, l'anglais et l'espagnol. Érudit, poète et philosophe, il ne sortit de son farouche isolement qu'après ses vingt ans. De 1817 à sa mort, il tiendra un journal, lo Zibaldone, véritable «entrepôt» de pensées. Il publia son recueil de poèmes, I Canti, en 1831. Les Operette morali étaient déjà parues en 1827. C'est à cette époque qu'il rencontre Antonio Ranieri, l'ami fidèle des dernières années de sa vie qui sera à ses côtés lorsqu'il mourra à Naples en 1837.*

De Giacomo Leopardi sont acuellement disponibles en français: Canti, *Gallimard, 1992,* Les Chants, *L'Âge d'homme, 1982,* Discours sur la haine du pays, *Fata Morgana, 1991,* Dix petites pièces philosophiques, *Le Temps qu'il fait, 1991,* Du Zibaldone, *Le Temps qu'il fait, 1987,* Lettre à M. Jacopssen, *Alphée, 1984,* Pensées, *Allia, 1992,* Poèmes et fragments, *Dogana, 1987.*

Discours sur l'état présent des mœurs des Italiens

1824-1826

GIACOMO LEOPARDI

IL N'Y A PAS À CACHER que si l'on considère les opinions et l'état présent des peuples, la quasi universelle extinction ou l'affaiblissement des croyances sur lesquelles se puissent fonder les principes moraux, et de toutes ces opinions en l'absence desquelles il est impossible que ce qui est juste et honnête apparaisse raisonnable et l'exercice de la vertu digne d'un sage, et d'autre part l'inutilité de la vertu et l'utilité patente du vice en raison de la constitution politique des présentes républiques, la conservation de la société semble davantage être l'œuvre du hasard que de toute autre raison, et il apparaît proprement merveilleux qu'elle puisse avoir lieu entre des individus qui continuellement se haïssent, se tendent des pièges et cherchent de toutes les façons à se nuire les uns aux autres. Le lien et le frein des lois et de la force publique, qui semblent être aujourd'hui tout ce qui reste à la société, sont depuis longtemps reconnus comme une chose très insuffisante pour retenir du mal et encore plus pour stimuler au bien. Tous savent avec Horace que les lois sans les mœurs ne suffisent pas, et d'autre part que les mœurs sont en dépendance de, et déterminées et fondées principalement et garanties par les opinions. Dans cette universelle dissolution des principes sociaux, dans ce chaos véritablement épouvantable au cœur du philosophe, et qui lui inspire un grand doute sur le futur destin des sociétés civilisées ainsi qu'une grande incertitude sur la façon dont elles pourraient durer et subsister dans l'avenir, les autres nations civilisées, c'est-à-dire principalement la France, l'Angleterre et l'Allemagne, ont un principe conservateur de la morale et donc de la société qui, bien qu'il paraisse minime, et presque vil comparé aux grands principes de morale et d'illusion qui se sont perdus, est pourtant d'un très grand effet. Ce principe est la société elle-même. Lesdites nations, en plus de la société au sens général, c'est-à-dire l'assemblée des hommes afin de pourvoir réciproquement à leurs propres besoins et de se défendre contre les maux et périls communs, ont ce genre plus particulier de société qui est conventionnellement désigné de ce même nom réduit à une signification plus étroite, et qui consiste en un commerce plus intime des individus entre eux, et surtout de ceux qui, dispensés par leur condition de pourvoir par le labeur mécanique de leurs propres mains à leur subsistance et à celle des autres et fournis en ce qui est nécessaire à la vie par le moyen des peines d'autrui, manquant de besoins primaire, tombent naturellement dans un besoin secondaire, celui de trouver quelque autre occupation qui remplisse leur vie et leur allège le poids de l'existence, toujours lourd et intolérable quand celle-ci est désœuvrée. [...]

De nos jours, parmi les nations qui ont l'usage de cette société intime définie plus haut, l'ambition produit un autre sentiment tout moderne, et par sa nature, aussi bien de

fait que d'origine, postérieur aux grandes illusions de l'antiquité. Ce sentiment est celui qui s'appelle l'honneur. Lui aussi est une illusion, parce qu'il consiste dans l'estime qu'ont les individus pour l'opinion des autres envers eux, opinion qui en toute rigueur n'a aucune importance; mais il est une illusion si peu haute et vive et lumineuse qu'il cache facilement sa vanité même aux yeux exercés à la reconnaissance du vrai, et qu'il peut se plaindre de l'état présent et de la destruction de presque toutes les autres illusions, à laquelle il ne répugne que médiocrement, vu sa nature pour ainsi dire froide et faible. Cette illusion est cependant très puissante dans les nations et dans les classes qui ont l'usage de cette société intime, et dont elle peut seulement naître. En France en particulier, nombreux ont été les philosophes d'opinion au dernier degré, connaisseurs intimes du vrai dans toute son extension, et ils ont senti la vanité et le néant des choses des hommes, et plusieurs ont aussi montré dans leurs écrits du mépris envers l'opinion publique, ainsi que combattu l'estime peut-être excessive que l'on s'en fait dans leur nation, ayant prouvé son caractère déraisonnable et le dommage non négligeable qui en procède en diverses choses. Mais dans les faits et dans la vie, il est tout à fait certain que nul d'entre eux, pas plus que d'autres Français, depuis les origines de la société française jusqu'au présent, n'a jamais pu obtenir de lui-même, non seulement de ne pas vraiment se soucier de l'opinion publique, mais pas même de ne pas la tenir, quant à l'effet et quant au fond de son âme, dans l'estime de ses pensées et de ses fins, et de ne pas tourner vers elle le plus clair de ses actions et de ses omissions. [...]

Les Italiens sont, depuis le temps de la Révolution, quant à la morale aussi philosophes, c'est-à-dire raisonnables et géomètres, que les Français et que toute autre nation, et qui plus est le peuple — il convient de l'observer — l'est peut-être plus que celui de toute autre nation. Je veux dire que quant à la connaissance de la vérité nue concernant les principes moraux, quant aux croyances qui en ressortissent, quant à l'abandon des croyances anciennes, la nation italienne, prise toute ensemble et en comparant les classes entre elles et avec les classes correspondantes des autres nations, est à peu près au niveau de toute autre nation plus civilisée et plus instruite d'Europe ou d'Amérique. Par conséquent, de ce côté elle est privée de tout fondement de morale et de tout vrai lien et principe conservateur de la société. Mais de plus, à la différence des dites nations, elle est encore privée de ce genre de société étroite défini plus haut. Plusieurs raisons concourent à l'en priver, que je ne veux pas rechercher aujourd'hui. Le climat qui l'incline à passer une grande partie du temps au grand air, et donc à des promenades et choses semblables, la vivacité du caractère italien qui lui fait préférer les plaisirs des spectacles et les autres délices des sens à ceux plus proprement spirituels, et qui la pousse à l'absolu divertissement détaché de toute peine de l'âme, ainsi qu'à la négligence et à la paresse: ces choses ne sont que les moindres et les plus faciles à vaincre des raisons qui produisent l'effet évoqué plus haut. Il est certain que les promenades, les spectacles et les églises n'ont rien à faire avec cette société dont nous parlions et qu'ont les autres nations. À présent les promenades, les spectacles et les églises sont les principales occasions de société qu'ont les Italiens, et en eux consiste, si l'on peut dire, toute leur société (pour parler sans égard pour celle qui ressortit aux besoins de première nécessité), parce que les Italiens n'aiment pas la vie domestique, ni ne goûtent la conversation, ou en tous cas n'en ont pas. Mais ils se promènent, assistent aux spectacles et aux divertissements, à la messe et à la prédication, aux fêtes sacrées et profanes. Voilà toute la vie et toutes les occupations de toutes les classes non laborieuses en Italie.


Illustration Alexandre Sipos

Une conséquence nécessaire de ceci est que les Italiens ne craignent pas ni ne se soucient aucunement d'être ou de paraître différents les uns des autres, et chacun du public, en aucune chose et aucun sens. Je laisse de côté le fait que la nation n'ayant pas de centre, il n'y a pas vraiment de public italien; je laisse de côté le manque de théâtre national, et celui de la littérature vraiment nationale et moderne, laquelle chez les autres nations, surtout ces derniers temps, est un grand instrument et une source de conformité des opinions, des goûts, des mœurs, des manières, des caractères individuels, non seulement à l'intérieur des limites de la nation même, mais aussi entre plusieurs nations. Ces manques secondaires sont des conséquences nécessaires du premier, c'est-à-dire de l'absence d'un centre, et de maintes autres raisons. Mais laissant celles-ci commes ceux-là, et nous restreignant à la seule absence de société, celle-ci fait naturellement en sorte qu'il n'y ait pas en Italie une manière, un ton italien déterminé. Aussi n'y a-t-il absolument aucun bon ton, ou alors il est chose si vague, large et indéfinie qu'il laisse presque entièrement au libre choix de chacun sa façon de procéder en toute affaire. Non seulement chaque ville italienne, mais aussi chaque Italien se donne à soi-même le ton et les manières. [...]

Pour cette raison les gens du monde italiens, privés comme ils le sont de société, sentent plus ou moins chacun, mais tous d'une manière générale plus que les étrangers, la vanité réelle des choses humaines et de la vie, et en sont plus pleinement, plus efficacement et plus pratiquement persuadés, bien qu'ils ne la connaissent rationnellement en général que beaucoup moins. Et voici que les Italiens sont donc dans la pratique, et en partie aussi par l'intellect, beaucoup plus philosophes que tout philosophe étranger, puisque ceux-ci sont d'autant plus domestiqués, et pour ainsi dire vivent et s'identifient avec cette opinion et cette connaissance de la vanité de toute chose, et sont disposés à cette connaissance, qui chez eux est plutôt opinion ou sentiment, bien plus que les autres nations.

Or de ceci naît dans les mœurs le plus grand dommage que l'on puisse imaginer. Car le désespoir, ainsi ni plus ni moins que le mépris et l'intime sentiment de la vanité de la vie, sont les plus grands ennemis du bien agir, et les auteurs du mal et de l'immoralité. Il naît de ces dispositions l'indifférence profonde, enracinée et suprêmement efficace envers soi-même et envers les autres, qui est la plus grande peste des mœurs, des caractères et de la morale. Cela ne se peut nier; la disposition la plus raisonnable et la plus naturelle que puisse contracter un homme désabusé et bien instruit de la réalité des choses et des hommes, sans pour autant être désespéré ni enclin aux résolutions féroces, mais tranquille et pacifique dans son désenchantement et dans sa connaissance, comme le sont la plupart des hommes réduits en ces deux dernières conditions; la disposition, dis-je, la plus raisonnable est celle d'un plein et continu cynisme d'âme, de pensée, de caractère, de mœurs, d'opinion, de paroles et d'actions. Connaissant bien à fond et sentant continuellement la vanité et la misère de la vie et la nature mauvaise des hommes, ne voulant ou ne sachant ou n'ayant le courage, ou même avec le courage, n'ayant pas la force d'en désespérer, et d'en venir aux extrêmes contre la nécessité et contre soi-même, et contre les autres qui seraient toujours également incorrigibles; voulant ou devant pourtant en venir et se résigner et céder à la nature des choses — persister dans une vie que l'on méprise, frayer et converser avec les hommes que l'on sait être de tristes sires et ne rien valoir — le plus sage parti est celui de rire indistinctement et habituellelment de toute chose et de chacun, en commençant par soi-même. Tel est assurément le plus *naturel* et le plus raisonnable. Or les Italiens de façon générale, et avec ces différences de proportions qu'il faut présupposer entre les divers individus et classes, s'agissant d'une nation entière, se sont unanimement attachés à ce parti. Les Italiens se rient de la vie; ils en rient beaucoup plus, et avec plus de vérité et de conviction intime, de mépris et de froideur que ne le fait toute autre nation. Ceci est bien naturel, puisque la vie pour eux vaut beaucoup moins que pour les autres, et parce qu'il est certain que les caractères les plus vifs et chauds de nature, comme l'est celui des Italiens, deviennent les plus froids et apathiques quand ils sont combattus par des circonstances au-dessus de

leurs forces. Ainsi des individus, ainsi des nations. Les classes supérieures d'Italie sont les plus cyniques de toutes leurs pareilles dans les autres nations. La populace italienne est la plus cynique des populaces. Ceux qui croient supérieure à toute en cynisme la nation française se trompent. Aucune ne vainc ni n'égale en ceci l'italienne. [...]

C'est d'une façon de voir tout-à-fait fausse que celle de considérer la civilisation moderne comme ayant libéré l'Europe de l'état antique. Cette conception erronée fausse de façon très générale le jugement et la façon véridique de penser sur l'histoire et les vicissitudes du genre humain et des nations, et c'est une erreur et une méprise très substantielle qui trouble et falsifie toute l'idée qu'un philosophe peut concevoir de l'ensemble de la dite histoire et de ses progrès ou de la marche de l'esprit humain. C'est de la barbarie de basse époque qu'il y a eu relèvement, non de l'état antique; la civilisation, les sciences, les arts, les lumières, renaissant, avançant et se propageant, ne nous ont pas libéré de l'antique, mais bien de la totale et horrible corruption de l'antique. En somme, la civilisation ne nacquit pas au XVe siècle en Europe, mais renaquit. Certes ne fut-elle pas totalement conforme à la première, *beaucoup s'en faut**, les circonstances ne le permirent pas alors, et l'en ont peut-être plus que jamais éloignée en chemin, et l'en éloignent toujours plus, mais en autant qu'elle nous rend différents des Anciens, on peut douter fort peut-être qu'elle soit bénéfique aux individus et aux nations et qu'elle soit utile au bonheur, à la vertu et à la grandeur soit des uns considérés séparément, soit des autres considérées chacune en corps et toutes ensemble. Le suprême et incontestable bienfait de la civilisation renaissante et de la résurgence des lumières est de nous avoir libérés de cet état également éloigné de la culture et de la nature propre à la basse époque, soit aux temps les plus corrompus [...].

Du reste, la civilisation répare aujourd'hui d'une certaine façon quant aux coutumes ses propres dommages, une fois qu'elle a atteint un certain degré: et cependant ne peut-il désormais se faire chose plus utile aux mœurs que de la promouvoir et la diffuser le plus possible, comme son propre remède d'une part, et de l'autre comme ce qui représente un progrès sur la corruption extrême et les barbaries de basse époque ou ce qui en ressortit et correspond à leur esprit, ainsi qu'à l'empreinte et aux vestiges laissés par elles dans les nations civilisées. Pour me résumer en parlant sans dissimulation, mais en clair, la morale est proprement détruite, et il n'est pas crédible qu'elle puisse resurgir de nos jours ni dans quelque avenir plus ou moins lointain, et l'on ne voit pas comment elle le pourrait; les mœurs peuvent se maintenir de quelque manière, et seulement la civilisation peut le faire et être l'instrument à cet effet, si elle est d'un haut niveau.

Jusqu'ici nous avons considéré chez les Italiens le manque de société. À celui-ci se doit ajouter comme autre raison des mêmes ou de semblables effets la nature du climat et du caractère national qui en dépend et en résulte. Il est si admirable et apparemment paradoxal, bien que vrai, qu'il n'y ait ni individu ni peuple si proche de la froideur, de l'indifférence, de l'insensibilité, et à un degré si élevé et profond et constant de froideur, d'insensibilité et d'indifférence, que ceux qui par nature sont les plus vifs, les plus sensibles, les plus chauds. De tels peuples ou individus une fois placés dans un état et des circonstances soit politiques ou autres, dans lesquels nulle chose ne se prête à l'imagination et à l'illusion, mais où au contraire tout contribue au désenchantement, ce désenchantement est, de par la vivacité même de leur nature et en raison directe de cette vivacité, complet, total, le plus fort, le plus profond. L'indifférence qui en résulte est parfaite, la plus enracinée, la plus constante: l'inactivité, pour ainsi dire, la plus efficace, l'insouciance la plus effective; la froideur est vraie glace, comme il arrive dans les grandes chaleurs que les vapeurs soient portées si haut par elles que, s'y contractant dans le plus dur gel, elles précipitent, réduites en grêle. Les peuples septentrionaux, moins chauds dans leurs illusions, sont aussi moins froids dans la désillusion. De plus, cette désillusion leur est moins facile. Peu de chose suffit à alimenter leur imagination, à conserver leurs illusions. [...]

[...] l'on ne s'étonnera donc pas que les Italiens, la plus vive de toutes les nations cultivées et la plus sensible et chaude par nature, soit maintenant par habitude et par caractère acquis la plus morte, la plus froide, la plus philosophe en pratique, la plus circonspecte, indifférente, insensible, la plus difficile à mouvoir pour des objets illusoires, et beaucoup moins gouvernée par l'imagination ne fût-ce qu'un moment, la plus raisonneuse dans l'action et la conduite, la plus pauvre, sinon tout à fait dépourvue d'œuvres d'imagination (en lesquelles elle surpassa de très loin un jour, voire par deux fois, toutes les nations qui maintenant nous surpassent), de toute poésie (je ne parle pas de versification), d'œuvres sentimentales, de romans et la plus insensible à l'effet de tels genres et œuvres (qu'ils soient les siens ou étrangers). Et d'autre part ne saurait-on s'étonner que les peuples septentrionaux et surtout les plus septentrionaux soient aujourd'hui les plus chauds en esprit, les plus imaginatifs en fait, les plus faciles à mouvoir et gouverner par des illusions, les plus sentimentaux de caractère et d'esprit et de mœurs, les plus poètes dans les actions de la vie, et dans les écrits et la littérature. C'est là une vérité de fait qui saute aux yeux, bien qu'elle semble singulière et monstrueuse. Et pour prendre un exemple, où sinon en Allemagne et dans le fin fond du Nord pourrait donc se maintenir et subsister à notre époque et parmi tant d'illusions dissipées la société des Frères Moraves et beaucoup d'autres semblables établissements et mœurs fondés sur les seuls principes et sur la seule force de l'opinion — et des opinions certes non conformes à l'exacte, sèche et froide philosophie géométrico-moderne? Que dirai-je du quakerisme qui dure encore, et de cent choses semblables d'Angleterre, d'Allemagne et des autres peuples du Nord. Que l'on ne m'oppose pas de semblables pratiques religieuses ou autres des Italiens, parce que celles-ci en Italie, comme je l'ai dit, sont des usages et des habitudes, non des mœurs, et tous en rient, non plus que se puissent trouver encore en Italie de vrais fanatiques d'aucun genre, tout juste parmi ceux qui de par leur état ont intérêt à la conservation de telle ou telle espèce de fanatisme ou d'illusions. [...]

À propos de ces observations, qu'il soit dit en passant que je ne doute pas de pouvoir attribuer en grande partie la nette et décisive supériorité présente des nations septentrionales sur les méridionales, que ce soit en politique, en littérature, ou en toute chose, à la supériorité de leur imagination. Ni celle-ci, ni celle-là par conséquent ne sont à considérer comme des choses fortuites. Il semble que le temps du Nord soit venu. Jusqu'ici c'est le Midi qui avait toujours brillé et compté dans le monde. Et celui-ci était véritablement fait pour briller et prévaloir en des temps comme le furent les antiques. Et vice versa: c'est le Nord qui à proprement parler est fait pour avoir le dessus en des temps de la nature des modernes. Ceci se voit en partie par les circonstances semblables des peuples civilisés dans les âges moyens. Et comme ladite nature et disposition des temps modernes n'est pas fortuite ni ne semble pouvoir être passagère, ainsi la supériorité du Nord n'est-elle pas à tenir pour fortuite ni telle que l'on puisse s'attendre à ce qu'elle passe, tout au moins dans un laps de temps prévisible. [...] ■

(*) En français dans le texte.
Traduit de l'italien par Christian Roy



FROM THE BOOK OF *Inexplicable Disappearances*



WILLIAM ANSELMI

In some European countries the weekend ends at midnight, Sunday's midnight. That is how the week starts: Monday morning everybody rushes back to work and by eight o'clock the streets are the apotheosis of a traffic jam. Obviously other countries do not experience such a unanimous will to work. It so happens, it has been said, that the whole world is a village divided into sectors, some more sophisticated than others. Some, in particular, to reduce the tidal wave have made it so that the week starts on the Sunday. This way, one can be both at work or resting on any given day, God forbidding, and the week beginning is not such a tragedy. One can smoothly kiss the fortunate companion, neatly close the door behind and with a last wave of the hand to the kids snotting by the window pane, while a song is half-trapped between .colgate teeth, slam the door of the Toyota Corolla parked on the street, wipe the window, start the car, notice the parking ticket, gulp down the rest of the song mixed with a minty effusion of saliva and swear that Monday is like any other day of the week.

Illustration: Christine Delezenne



SUNDAY WAS ALSO THE DAY when shopping markets closed down their aisles, their immaculate frontiers to shoppers of every nationality. Some people took comfort in the fact that corner stores were readily available, perhaps unable to offer the same variety, the same possibility of choice as their big brothers, but, nevertheless, always ready to sway under the careful controlled eye, the movement of a graceful, lingering hand. In most cases, corner stores cannot offer the benefit of a shopping cart, the sturdy handbuilt frame of silver plated arrows, the quadridimensional wheels with inbuilt compass, and the streamlined design perhaps more apt for the longer, straight trajectories than the few zigzagged never ending millions of inches in a ten by eighteen by eight enclosure. Sundays were also the ground work of comparative analysis digging its way into the subconscious of millions of identities, each claiming a name, a face, a presentation to be made unto the world.

Sunday was Bogdan Jaruzelski's' worst day. Except for those days when he had to work he usually did not wake up until mid-afternoon. It was not an ungrateful job; English was barely essential: "nice day", "bad weather", "spring is coming", "already winter" were the only phrases one needed to possess as one's own while sipping a coffee, exchanging monologues.

You might ask, what does a shopping market have to do with Mr. Jaruzelski? And if it were not for people like you and I who take the time to investigate, to straighten out fact from fiction his record would have been nullified in the unquantifiable recesses of history.

Grand Union, the cart les choses (I)

Monday. I walked into the supermarket through one of the doors from whence people erupt with their carts. I immediately went for the aisle where the frozen meats are. Somebody had left their cart against the counter. The cart was half-filled with goods. It was like a Christmas tree. That vision excited me. I bought the chicken and paid for it in cash. I really felt like signing a cheque, but my initials, my writing are still not sure. Though two years have passed — I always had a knack for languages (as my elementary teacher said) — I still felt unsure smoothing my way in a name. It is probably very hard for them to know that I am not a Mr. Smith or a Mr. Chin and then something. Then I came home. I still felt the fury with which I rushed into the supermarket. The girl — she must have been at least thirty — behind the cash register winked at me and said, "Have a good day". I winked back and waved my hand.

Tuesday. I went back to the supermarket and she was not there. I really felt lonesome. I wanted to buy many things, but when I went in and saw that she was not there at the express checkout I walked out feeling very depressed. I went home and watched *Archie's Place*. I could not laugh; Stephanie had gotten into some kind of trouble. I did not eat a thing. I went to bed and prayed that I would see the girl again.

Friday. Not much happened today. I prepared the new tax forms to be shipped all over this great country. I went back to the supermarket and she was there. She did not wink even though I had bought eight items. I had hoped she would have understood the meaning; but she did not wink, she did not even say "hi".

An investigator's interlude whereby some fears are dispelled and others are presented

It is by great fortune that we retraced this manuscript to its proper owner. Had it been left where it was found, a common garbage dump in the city's suburbs, we would not have been able to reconstruct the premises surrounding the occurrence of certain specific actions undertaken with the clear and unshaken intent to disrupt social order. These actions had an innocent beginning (as most commonly occurs). Transgression does not necessarily presuppose an attentive reflection as to the how of things, why a certain gesture can, by its very coming into existence, alter the course of events in the long run. No, transgression is most often an act of distraction of the agent in question; malice, that irrational and self-indulgent result of introspection did not play a part in this case. Rather, it was, as is most common, a sort of *snowball effect*: one act results in another act which, in turn, leads to a sequence which, of course, must be stopped in time before it degenerates into the complete transformation of the individual vis-à-vis society.

Reconstructions must be the case of an attentive mind, keen and compassionate enough to see the person behind the acts which mark him as the subject of an inquest. Yet, duty, in all its overpowering facets, must comply with the rigor necessary to define the subject in its proper light: as a dependent (who, before the investigation, was considered to be an independent subject) and therefore, incapable of mastering and controlling the subject of social dos.

Subject Y (as the male subject, Mr. Jaruzelski, is to be known from now on) clearly shows us in these pages taken from his diary (how quaint) that he is a lonesome frustrated man, not fully integrated in his society, in search of a mate. The apparent, if not obvious, request of the attention which subject Y manifests in his dealings with the female cashier at the Grand Union outlet is also reinforced by conversations, which we were lucky to intercept, between the subject in question and the female cashier. What follows is an example which better illustrates our point:

Y: Hello?

X: Hello, who's this?

Y: It is me.

X: Me who?

Y: Me.

X: Look if ya' don't tell me who ya' are I'm gonna hang up!

Y: Do you not recognize me?

X: No!?

Y: You gave me your telephone number yesterday. I am Bogdan...

X: Oh... it's you. Look, can ya' call me up some other time? I'm busy.

Y: Okay. Bye.

X: (click)



Grand Union, the cart les choses (II)

Wednesday. I went back to the supermarket. I did not need anything. It is cold at home; the owner turned down the heat by about five degrees. He says I consume too much oil. He does not understand that I like to come back to a warm place. A home should always be warm. I bought the newspaper and went to checkout number seven. She was there. I smiled and said hello. She smiled back and winked. She winked! I felt very happy. We are getting closer; she must like me!!!

Thursday. After work I stopped at Grand Union. I needed a box of kleenex tissues. I thought I was coming down with a cold. She said hello first. She also asked how I was doing. I told her about my cold. She told me to take care of myself. She cares. I know it!

Saturday. I went back sneezing and cold. I bought many things, most of them useless, and some dog food. She had said that she likes pets. I do too, but my landlord will not let me have a dog. Today I asked her for her telephone number. She gave it to me. She said to call her on Sunday when she would be free. I knew she was not married because she did not have a ring. When I was in one of the aisles there was a cart all by itself, full of goods. Why would someone fill up a cart and then leave it. It must have been a man. There was a magazine, Penthouse, full of nudes. Anyway, she gave me her number. I am going to call her tomorrow.

You might wonder if Bogdan — we are his friends now — is a boring person, or timid, or perhaps, a little different that the rest. Certainly, he does not show any signs of nostalgia nor does he complain. He worries about the cold, his cold, like a decent human being. Also, in February, our friend shows emotional traits: he is interested in a girl who works full time as a cashier at Grand Union. I imagine her to be, by Hollywood's standards, simply a mouse. Small, about five feet four inches with stringy blonde hair and an insignificant face: eyes lingering on brown, sometimes green, a small mouth, barely two lips and freckles. The nose is aquiline, accentuating that look that reminds one of Puritans out on a picnic with the natives or middle class intellectuals discussing Homer's Helen of Troy, making a joke about her face confusing it with a thousand ships launched into discovery and puddles of blood. But that is not our subject; intellectuals of limited span and income also shop at Grand Union like reformed criminals or lawyers who have not won a case in twelve years. No, that is not the point I would like to make. I have presented Bogdan's object of desire, an unlikely one for more refined tastes, and have not made much of her. It is obvious Bogdan has a different attitude. But then again he has yet to acquire the finer tastes of life. Something tells me he never will; he will settle, a true encounter of different cultures, to raise a family. About the same height as he, she fills up the little white starched uniform she wears at work. The curves are fully delineated, like a silk sheet clenching in a vacuum, a pneumatic hammer. The heart steps into the throat, the mouth drools so very slow inside the cave of the mouth, and words hardly follow each other, each formula vanishes inside a blurry sensation and then flashbacks of two, three o'clock in the morning where one wakes up, the sheets soaked by sweat and nocturnal emissions. To Bogdan, Shirley is a dream come true. She even volunteers her phone number with a promise "call me on Sunday". "Are you sure I can call you tomorrow... I will not disturb, will I?" The question is phrased in remarkable English, free of tension, avoiding the pitfalls of the heart pumping the throat dry. The question is left suspended like a hot air balloon. Shirley answers, "Don't worry. I'm home Sunday afternoons. Perhaps, we can go out to eat". Bogdan imagines, already, the full situation, how it will develop:

"Hello darling. How are you?"

"Hi pet. I'm fine. Why don't ya' come over?"

No, that is not quite it. At this point she is too easy for Bogdan's tastes.

"Hello darling. How are you?"

The conversation continues on this tone for about forty-three seconds. Then Bogdan asks her if she is busy. She answers with a long inspired and withdrawn tone that throbs him to the next question. "Could I come over?"

She answers "ya, of course". He is there four minutes later than he should be. She does not mind it very much. She has read that Mediterranean people are constantly late, by more than an hour. In Bogdan's case, he has never been late for work, but a matter of the heart is more delicate. Showing up on time would mean succumbing to the lower part of his body. The upper part opts for a compromise. He is there slightly late by the clock but on time, according to their destinies.

Identity is a karate chop to the neighbour's neck

... It is our opinion that this incident was the cathartic element, the psychological factor which initiated the sequence of crimeful signs which invested this city. Subject Y's amorous approach being refused must have produced a series of regressive reflections finally resulting in subject Y's crimeful activity. Integration in the community was not a factor. We have, from different material at our disposal, various reports confirming that subject Y, prior to the incident with the female cashier, was a normal meticulous man who never delved into politics but who always made affirmations about the weather. We take this to be a rather limited conversational piece, but we do not see any morbidity about it given the fact that his past experience as an immigrant from a country known to be of milder climate could have prompted subject Y to what, on the surface, seemed to be continuous remarks

about the same topic of conversation. This and the fact that subject Y had recently (prior to his coming to our country two years ago) lost a brother in a fishing incident (our sources indicate a mishap on board a fishing boat facing serious difficulty given the high waves produced by a storm) — the complete report of the incident follows as appendix A — could have made him particularly susceptible to weather conditions.

Subsequent transcripts of the phone conversations (which lasted for the full period of this investigation, that is, two years, nine months and twelve days) of subject Y with acquaintances, members of the family from his own country, misdialed numbers and crank calls (of which subject Y received a great number of) reveal no further activity of a sexual nature; nor is there any involvement with the Social Democrat group to which he belonged during his first two months at university (a complete report of such activity is hereby annexed as appendix B). We did not deem it necessary until further on in the investigation to have subject Y followed. By then all of the willful crimes had been committed, as is shown by the diary kept by subject Y (hereby included as evidence). Further information shows that subject Y has no desire to leave this city and/or to give himself up.

This report, compiled by Constable Lopez-Garcia, has been submitted to Staff Sergeant Regan with a request (form 47/A569) for funding and approval for further investigation.

P. & C.-reconstructiones, identités

I do not care about dates, time anymore. I do not care about anything. I feel as if I have been no one for the last two years. Today, I went to P. & C. to buy some canned food. I noticed a cart half-filled. I took it. I went to the cashier and made it my own. When I went home I divided it into things I needed and things I did not need. I threw the rest away.

Today I went back. I waited for a cart without an owner. Again I took it. I went home and decided to be the person who had shopped for those items. It is very interesting. By looking up each item I discovered I was a married woman. My husband likes pork chops. My two kids love chips and red licorice. One is a boy, about seven, because he plays with *He-Man*. The other, Sally, is not older than four. She likes to draw. I suffer from frequent migraine headaches. But it must be work; I am a real estate agent...

Back to P. & C. I have enjoyed taking uncared for carts. It is easier to shop this way. I like this process very much. I take the cart, pay for its contents and, instantly, I am somebody. I have also bought female clothes, wigs, undergarments, rollers, shaving lotion. At night I like to dress up and imagine I am the person who shopped for me that day. I serve meals for three, four, sometimes only one... I am very sad that day. But the next day I am always luckier.

Today I start writing with a different handwriting. This way I shall always be a new person. I am always in love, except when I am alone. It is a beautiful game. When I go to work the next morning I am very relaxed. I talk a lot about the weather. It seems to make me Mr. Jaruzelski. I think I will quit work soon. I have some money saved up. I want to do this all day. When I am at work I imagine how many real people I have not been today. So many people and so many carts. Life is very nice if you are someone, a real person.

Today I was very scared. Somebody, a woman, I think almost caught me. I cannot go back. I do not know if there is a law against it. But I do not want to be caught. After all, what could I tell them? Anyway, I quit my job...

Safeway, or the overman

Today I went to Safeway. I will never be caught. I am always on the lookout. Nobody knows me. I have destroyed all my identification. I took the money out of the bank. From now on I will sleep in motels, hotels. But I will do my own cooking like always. I think I will throw you out. As a diary I cannot keep you anymore. I do not want any reminder of who I was yesterday. Today, I am the first person and the last. It is appropriate that I am a woman today. Married to an artist. He paints. I am expecting a child... If it is a boy, he shall be Mikhail. If it is a girl, she will be Rosa. ■

William Anselmi is a writer who teaches Italian at Carleton University, Ottawa.

★ LA FAMIGLIA RAPONZOLI... ★

LA FAMIGLIA RAPONZOLI DI PONTEDERA È UNA FAMIGLIA FELICE: PECCATO CHE I MEMBRI CHE LA COSTITUISCONO SIANO STUPIDI COME DELLE VANGHE. QUINDI, CI SI CHIEDE SE SIA MEGLIO ESSERE STUPIDI E FELICI PIUTTOSTO CHE VIVI E VEGETI E PER DI PIÙ LIBERI COME IL VENTO.









IL LORO VICINO DI CASA, L'IMPERTURBABILE SIGNOR ONOFRIO, INTRATTIENE OTTIMI RAPPORTI CON LA FAMIGLIA RAPONZOLI, COSA CHE PERÒ NON GLI IMPEDISCE DI CONFIDARCI: " MAI VISTI DEI GONZI SIMILI, PAROLA DI BABBIONE!"



5. IL SIGNOR ONOFRIO, UN ALTRO BEL TOMO...



6. L'INDIRIZZO DELLA FAMIGLIA RAPONZOLI, AL NUMERO SETTE DI VIA DELLE TESTE D'UOVO.



7. IL CAMPANELLO DI CASA DELLA FAMIGLIA RAPONZOLI. QUANDO SUONA FA: "DING!"

ADESSO, SE PASSATE DA PONTEDERA, SAPETE DOVE ANDARE; RESTA DA VEDERE SE IL MILAN VINCE LO SCUDETTO OPPURE NO...





1. PIERLUIGI, QUELL'ALLOCCO DI CAPOFAMIGLIA, AFFETTA SALUMI E PROSCIUTTI TUTTO IL GIORNO PER LA SUA AFFEZIONATISSIMA CLIENTELA.

2. PAOLA, LA SECONDOGENITA, HA NOVE ANNI ED È GIÀ UNA STRONZETTA MICA MALE A SCUOLA LA CHIAMANO "BERTUCCIA DI MERDA".





3. SERGIO, IL PRIMOGENITO, HA 12 ANNI MA IL SUO QUOZIENTE INTELLETTIVO È QUELLO D'UN RAMARRO.

4. SANDRA, TRANQUILLA MOGLIE E MADRE, VERSA QUASI SEMPRE IN UNA SPECIE DI STATO CATATONICO A CAUSA DELLE DOSI ECCESSIVE DI STOCK 84 CHE SI CONCEDE.

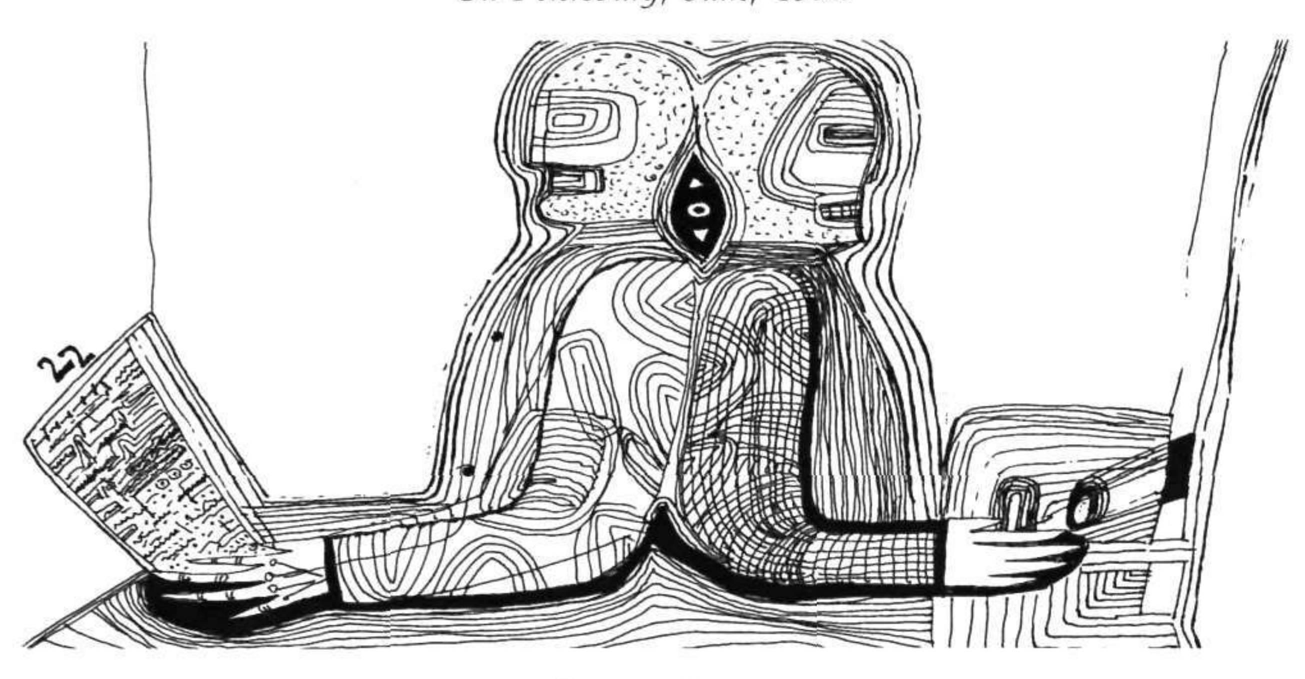


Bande dessinée: Fabrizio Gilardino



A CHAOS OF
Voices from Russia

An Interview with Mikhail Berg
St. Petersburg, June, 1992



SERAFIMA ROLL

Mikhail Berg is one of the most promising contemporary writers living in St. Petersburg. He is the author of three short "postmodern" novels, *Between the Lines, or Reading the Memorabilia or Maybe Just Vasilii Vasil'evich, The Eternal Jew* and *Ros and Myself* that were published in a one-volume edition in 1991 by the Association of New Literature in St. Petersburg. He combines writing his novels with his duties at the *Herald of New Literature* , which he co-edits with literary critic Mikhail Sheinker. In December, 1992 Berg was awarded the Booker prize for his editorial work in the journal. Due to the lack of literary criticism of reliable standards and intelligent insights, Berg often extends his creative drives to the domain of criticism and publishes essays under many different pen names. He seems to be quite comfortable sharing his life among many pseudonyms, roles and literary identities. He has even started to like the situation when he is no longer certain for exactly which of his names he is writing a piece.The interview was taken at the editorial board of the *Herald of New Literature*. Mikhail Berg was about to leave for his vacation in Estonia and was concerned whether his friends would make it to St.Petersburg from Moscow with Estonian money before he left for a "foreign land."

Vice Versa. You occupy a double, if not a triple, position on the literary scene. You are an author of several postmodern novels, a literary critic and a co-editor of the *Herald of New Literature*. How do all these different roles co-exist inside you, do they occasionally clash?

Mikhail Berg. Until recently — to be more recise, until 1988, — I played just one role, the role of an author of many novels, and this role quite satisfied me. I belonged to the so-called "second culture," the underground culture, and I had no chance of being recognized by the official Soviet literary establishment. My novels were published exclusively by the *Samizdat*, and occasionally in the West. This situation of living in "one's own circle," in a well-grounded cultural and geographical space, seemed to be quite self-gratifying. I was in a situation of having a full-fledged creative life. But at the time of *perestroika*, the second culture, the underground and nonconformist culture, started to disintegrate. And it suddenly became clear that the conditions under which it was possible to exist, create new things, and write had either already disapeared or were about to do so. I then realized that it were no longer possible to keepon in the role as an opposition to the official culture that I had been playing until then, for this culture itself was undergoing a transformation. One had to find a way to adapt to the new social circumstances and a new cultural climate.

Illustration: Alexandre Sipos

V. V. And then you decided to branch out into other roles?.

M. B. Yes, then I had the idea of starting a journal which would simultaneously continue the tradition of the *Samizdat*[1] literature, and yet would help the nonconformist writers and poets, who until then had been experiencing metaphysical, cultural and aesthetic hostility from society, to adapt to the new cultural conditions. I thought of the *Herald of New Literature* as a new cultural space where we could all co-exist and make a necessary transition. That is how my second role as an editor came into existence, and, consequently, my third, that of a critic... You see, when I just started out in 1987, I was completely on

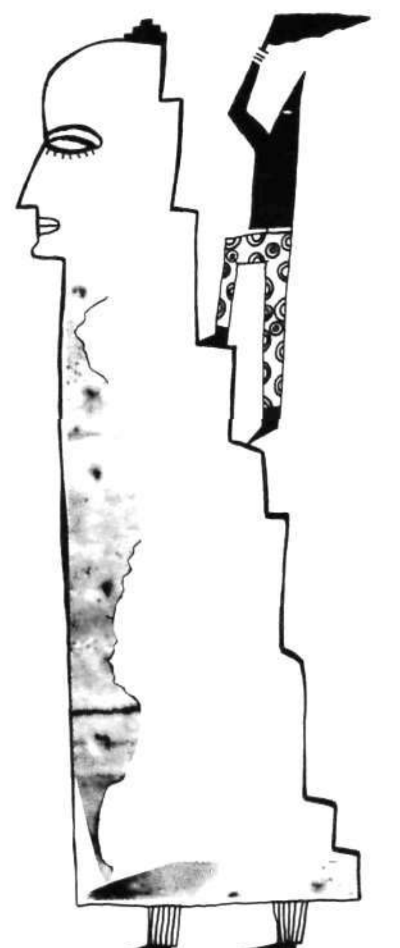
my own. No one could believe that the publication of such a journal would be possible at the time. Yet I went ahead with preparation of the first issue. It was extremely hard to find material for publication in the journal. pressed by circumstances I had to submit my own novel for the first issue, but since I didn't want to start out with my own name I decided to publish it under the pen name of Erskin. It was important for me to publish a novel, not to make sure that I was its author. This is how my multiple-name identity came into existence, which was then expanded with the name of the critic Severin who wrote for the same issue an essay on the directions in Russian literature of the ' 70s and ' 80s and whom, as you told me on the phone, you were interested in interviewing.

V V. Does the fact that you write under so many names influence your prose writing?

M. B. You see, my prose can be relatively classified as a "playful prose," or as a verbal game of multiple connotations or verbal standpoints that I feel inside myself as a writer. This is why choosing many different pen names is almost natural for me as a writer. When I write as a critic, one of my many voices becomes a dominant type of discourse, which can be quasi-scientific, quite serious with an overtone of essentialism of thought, or even occasionally ironic and light. But it is always one of various roles or masks or verbal postures which give me a chance to confirm the existence of my polyphony of voices.

V. V. Your article written under the pen name of "Ivr Severin," published in the first issue of the *Herald* , speaks about a contemporary situation in Russian literature. What kind of new discourses, genres, and attitudes to the Word do you perceive in the literary scene of today?

M. B. I have to make a special remark here. The essay you mentioned was written in the mid-'80s. When I was writing it, the development of the literary scene seemed to be happening the way it is described there. I saw three main directions in the development of literature then: Moscow conceptualism, postmodernism, and thematically non-canonical literature that is representative mainly of the poets from St. Petersburg. Moscow conceptualism is defined as writing grounded in the "word of the other." The representatives of Moscow conceptualism write exclusively from the position of the voice of the other excluding any possibility of authorial discourse or lyrical narration. The author's position is always de-familiarized and the possibility for his or her expression of any personal values is ruled out. As for the postmodernist trend, it has never existed in its"pure" form in Russia. Even if it has "classical" postmodernism as its horizon, it subscribes to the dictum that there exist absolute values or beliefs which have to be represented somehow. And finally, is the third direction, or the non-cannonical literature, which is a unique phenomenon, that is still very much unexplored, and which hardly could be compared with something that had existed before in Europe. To say that it is a religiously oriented literature would be wrong, for this very diversified corpus of writing encompasses many different authors, who have various attitudes toward the problem of citation (literary allusion), to the Word of the Other, etc. It certainly needs a more thorough analysis than has been awarded until now.



V. V. One would find it extremely difficult to classify contemporary literature and should perhaps refrain from doing so. Yet this does not prevent us from identifying the main interest of contemporary writers. The contemporary cultural scene in Russia is becoming more and more politicized. political parody, sots-art, opt-art — are all trends that eschew aesthetic elements and emphasize a direct political message.

M. B. We have to remember that Russian art has a specific history within the context of European culture. Every work of Russian literature, be it of the 19th or the 20th century, always existed at the intersection of two spheres, the purely aesthetic and the ideologically charged domains. Almost every reader in the 19th century read literature not so much as a pure work of art but also as a politically marked discourse which carried additional connotations of the ideology of the journal where it was first published. A work of art in Russia has always been a part of a broad political discussion going on in the entire country. To return to your question about the political agenda of today's postmodernism, popor sots-art. These forms were also conceived in the cultural space that encompassed both aesthetic and ideological dimensions. But due to the over-saturated ideological situation of our contemporary culture these works of art have been perceived first as politically charged and only secondly as aesthetically interesting. Again, a particularly Russian socio-cultural situation explains this phenomenon. The appearance of pop-art in the West signalled an artistic reaction against the overproduction of goods. The pop-art artist was attempting to subvert this disturbing cult of consumption. In Russia, there has never been an overproduction of goods, but there has always been an oversaturation of ideology. The birth of Moscow conceptualism marks the beginning of an artistic protest against this ideological oversaturation. Inspired by the general force of pop-art, Russian conceptual art adopted the political message of this Western artform to the specific needs of the Russian socio-cultural situation. So all new trends in Russian art, whether it is postmodernism or conceptual art, are infected by the virus of political struggle with tendentiousness. But precisely this struggle makes them politically charged and ideologically oriented and this just leads one to the conclusion that there are no pure forms of postmodernism or conceptualism in Russia. pI would like to say a few words about the problems that I am facing with my own poetics. My novels differ from what, let's say, Dmitrii prigov[2] or Viktor Erofeev[3] are doing in literature by their being grounded in Russian literary culture. They don't directly address the repercussions of the Soviet political atmosphere, but rather establish a link between the Russian mentality and culture, and the existing ideological climate. I believe that it is exactly in the depths of Russian literature that there lies the origins of our current ideological situation. That is why my novels *Between the Lines, or Reading the Memorabilia or Maybe Just Vasilii Vasil'evich; The Eternal Jew* and *Ros and Myself* have as their primary theme the problem of reception of 19th- century Russian literature by a contemporary mass-reader. My novels aim at representing the already represented; they depict the reader's perception of 19th century literature.

V. V. This seems to be the strongest impression that your novels leave on the reader. They strike the reader as commentaries on the already existing cultural paradigms. They also play with the literary genres that characterize these paradigms. Could you offer us some comments on your writing?

M. B. It is hard for me to comment on my own prose. You are right, my works could be taken as commentaries on the previous cultural tradition. They offer another reading of this literary tradition. But they also give a possibility to the reader of establishing a link between past and present cultural moments through the prism of Russian classical literature and, to an extent, Western European literature of the modernist period. But this is just a cool and detached view of my prose, and I come to these conclusions about my work when I adopt the attitude of the detached critic. But the truth is that I don't know what my prose is all about. The only thing I know is that I write from what is now considered as an obsolete idea — inspiration.

V. V. I would like to get back to our conversation about the Word. Your word is not only "polyphonic," that is, has multiple se-

mantic connotations, but it tends to a certain ironic side of the spectrum. It finds itself at home in running away from the often so oppressive theological, existential or metaphysical associations. Does this mean that your word thrives on a nihilistic drive or borders on the semantic emptiness and existential nothingness?

M. B. One of my main tasks in the last fifteen years has been to try to get rid of the rational, analytical or any other kind of instructional voices that I harbor inside myself as a distant observer. I am by nature a person who very intensely experiences all sorts of metaphysical, religious, philosophical and intellectual problems. That is why in this last period I consciously tried to purge myself of the philosophical analysis that accompanies these experiences. Even if my first novels encompassed an element of new aesthetics and playfulness, they were grounded in the philosophical and intellectual problematic. They had a lot of metaphysical substance, and the word as such in these novels addressed a suffering and tortured individual who was facing his approaching death. Only at the end of the '70s and beginning of the '80s, I finally found the kind of Word for my prose that seemed to satisfy me. And as I look at that period retroactively, I understand that my prose became different because I was able to purge from it the authorial overtones that I then incorporated into a new kind of discourse for me, literary criticism, and that is how the role of critic was born. And with that move both the author Mikhail Berg and the critics of various names became much more happy. But now the situation seems like it is changing again. Though I am writing a great deal of critical material which suppposedly "sucks" the analytical content of my blood out of me, my creative writing is expperiencing some kind of crisis. I am trying to remedy the situation by introducing into my pprose exactly that element that I so forcefully ppurged from it fifteen years ago. But appparently my crisis echoes the more general situation in contemporary literature.

V. V. In your novel *Ros and Myself*, you discuss the issue of erotization of the body. Does this problem extend to your fascination with erotization of the Word, genre or discourse?

M. B. It does to a certain extent. But I cannot say that *Ros and Myself* is my most erotic novel. I think that *The Eternal Jew* is much more erotic in a sense that eroticism is truly present there in its undisguised form. But again, eroticism there is the refracted erotic feelings of the reader/protagonist since my interest has always been in depicting his expperiences, both literary and existential. My novels in some ways are those mirrors that reflect the cultural consciousness of the common literary person and only to a certain extent his life. So when we speak about eroticism in my novels, we have to have in mind that it is not eroticism *per se*, but the cultural consciousness of eroticism that the protagonists of my books have absorbed from the vast literary heritage and with which they live now.

V. V. How do you see yourself as a writer in the field of contemporary Russian literature?

M. B. I feel that I am now going through a crisis in my literary career. And I would not be making a mistake if I said that I am not alone in this situation, that many very interesting writers are undergoing similar crises. Our predicament seems to be linked to the major changes that are now taking place in the field of literature. For the last perhaps 200 years Russian literature has existed in a cultural space charged with dogmatic and largely conservative ideologies. No wonder literature not only felt on itself the pressure of this political dogmatism, but also perceived itself as an opposition to the conservative views of the existing government. It identified itself not so much as an aesthetic category, but more as a liberal and democratic force that resisted the oppression of the imperial, monarchic or Soviet totalitarian mentality. And it defined its existence by the degree of the intellectual opposition that it presented to the ideologically monolithic ruling system. But this role of Russian literature as a liberal force that would challenge conservative politics has outplayed itself. The liberal forces won the contest and themselves became the dominant power. The long-lasting mission of Russian literature as the democratic force within the oppressive political system has ended its existence, and with the disappearance of its cause, literature as it existed before, has cancelled its right for existence. We have entered a period of literary crisis. In this situation, the contemporary writers, despite their personal literary interests, have to take in account this very significant change. The writers have to admit to themselves that the mechanism of reading as it has existed for centuries is not anymore at work. Reading literature doesn't imply any more a participation in the contest between the liberal intellectual drives that literature used to enact and the conservative or political opposition. The process has lost its "confrontational" aspect. Yet the writers as well as some readers still cannot purge themselves of this traditional understanding of the role of literature. And so those who still write and read in the "liberal stance" lose touch with reality and lack understanding about the coming of a new literary sensibility. A few writers who under the influence of Western and classical Russian literature developed an acute sensitivity to the present moment still don't have the public at large on their side. I feel this phenomenon as the crisis of my own creative method. What has been achieved in the previous novels doesn't satisfy me anymore. As a rule, I can't live by what has been accomplished. I don't live through my finished books, I have no relationshipwith them now. I needed them when I was writing them, but once they are finished I have rejected them. I live by one thing — my future book or the present one. And this book can't repeat the previous literary method; it has to exemplify a new creative approach. For me literature could be described by the metaphor of a staircase. Every new novel is another stepon this staircase. In order to step onto the next landing I have to find a new literary sensibility. My crisis is linked to my present search for this new literary sensibility which would capture the dramatic chaos of the contemporary situation in Russian life. ■

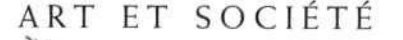
Notes

1. *An abbreviation for the alternative to the state-controlled publications in the Soviet Union before* Perestroika.

2. *Dmitrii Aleksandrovich Prigov (1940) is one of the leaders of the Moscow conceptualist school. He successfully works in several media: poetry, performative art, painting, sculpture and installations. Until recently, he was published exclusively in Western journals and anthologies but in the last years such Russian periodicals as* Junost', Daugava, Rodnik *and an anthology* Lichnoe delo *published his poetry for the first time.*

3. *Viktor Vladimirovich Erofeev (1947) is a graduate of the Moscow University. His Ph.D. dissertation* Feodor Dostoevskii and French Existentialism *came out in a book form in the United States in 1991. He is widely considered to be one of the main representatives of the so-called "cruel" or alternative prose in contemporary Russian literature. He is the author of* Russian Beauty, *1990, a novel that has been published in 25 countries, a collection of short stories, entitled* Anna's Body or the End of the Russian Avant-Garde, *1989, and a story "Life with an Idiot" which became extremely popular due to its implicit references to Lenin. It eventually served as a libretto for the opera composed by another prominent Russian figure Alfred Schnittke. The design for the opera was created by a well-known postmodern artist Il'ia Kabakov, and the opera's début took place last summer in Amsterdam.*

Serafima Roll is assistant professor at the Department of Russian & Slavic Studies of the McGill University, Montréal.



Une nature sans histoire



JOHN K. GRANDE

Plus nous approchons de la fin du 2e millénaire, plus il est évident que doivent disparaître nos traditionnelles attitudes occidentales face à l'art. Notre dépendance excessive envers la syntaxe de notre art, envers ses fondements structuraux, est en fait une faiblesse plutôt qu'une force. Nous pouvons peut-être la remplacer par une vision de l'art plus subtile mais aussi plus durable, une vision dont la prémisse serait sa silencieuse intégration dans un environnement construit ou naturel. Cette approche nécessiterait une plus grande exploration des forces agissantes de notre inconscient, de nos origines biologiques internes et de notre relation endémique avec la nature. Un art du futur peut aussi représenter une fusion modeste des notions tant orientales qu'occidentales de ce qu'est ou de ce que pourrait être l'art. Notre art et notre architecture pourraient être revitalisés si nous prenions conscience des métamorphosables caractéristiques de tous les matériaux naturels, tant organiques qu'inorganiques. Tous les matériaux réagissent selon des lois naturelles qui devraient être aussi importantes pour l'artiste que pour le scientifique. L'art peut mener notre société vers une perception régénératrice et intuitive du processus vital. Notre lien à la nature fait partie d'une énergie vitale holistique, à la fois éthérée et physique. Si nos artistes peuvent comprendre pleinement ce processus, avec sensitivité, alors pourrons-nous mettre au rancart les modèles appropriatifs, les assises structurelles de l'art d'aujourd'hui.

Au lieu d'être composé de brillants énoncés basés sur un fatalisme bénin (qui témoignent du narcissisme professionnel si fréquent dans l'art d'aujourd'hui), un art de l'avenir perçoit la nature d'une façon qui permette à l'esprit humain de réintégrer modestement la nature. La nature doit demeurer le modèle sur lequel seront construites les formes du futur. Les caractéristiques inhérentes des matériaux dont se sert l'artiste, leurs origines, leurs natures et leurs modes d'utilisation doivent être totalement compris par l'artiste qui veut trouver une voix réellement pertinente. Si l'on commençait tout au moins par concevoir le matériau dans son infinie mutabilité, obéissant à des lois naturelles, plutôt que comme un produit potentiel ou actuel, alors aurions-nous une chance. L'expression peut être libérée du champ de force hermétique de l'esthétisme purement conceptuel. Les artistes peuvent choisir comment exprimer leur expérience de vie. Leur art pourrait s'individualiser autrement, par la perception des matériaux non pas en tant qu'objets utilitaires mais plutôt en tant qu'éléments, comme eux, d'une unité de vie. De cette façon, l'expression pourrait inclure, sans exclure ou en garder l'exclusivité, un respect pour l'environnement que nous partageons avec d'autres formes de vie. Expression ne serait plus synonyme de superficielle bravade commerciale, comme lors des beaux jours du Pop Art, ou comme les vides idéations conceptuelles et leur pathétique nostalgie du matérialisme. L'art jouerait un rôle beaucoup plus envahissant et subtil. Un art signifiant pourrait-il offrir au jugement esthétique de tous nouveaux fondements, selon lesquels la quasi-invisibilité serait considérée comme du «grand art»? Ce type de neutralité esthétique serait jugé non par sa différence mais par sa silencieuse intégration à un environnement précis. N'étant pas l'élément central dudit environnement, l'œuvre deviendrait une découverte inopinée. Elle exprimerait un retour à l'âme où l'art assumerait un rôle mythique nous inspirant des voies nouvelles et intéressantes dans la recherche de notre place dans la nature. L'art, comme la nature, pourrait exister en tant qu'art, sans la codification, l'étiquetage et les traductions textuelles qui uniformisent tout, qui nous distancient de l'expérience naturelle. Il pourrait être immédiatement perçu en tant qu'expérience et non seulement comme une traduction idéelle. Un art du futur nous offrirait une façon holistique d'envisager la culture, d'exprimer un respect mutuel, interdépendant envers notre écosystème. Une gamme variée de matériaux pourrait jouer, dans le processus créateur, un rôle actif égal à celui de l'artiste, ce qui permettrait à l'art de retrouver sa place aux côtés de la science dans le développement d'une vision future. Les valeurs matérialistes et les notions historiques de progrès n'auraient pas de place à l'intérieur de cet état «proto-causal». La nature est un système ouvert et polyvalent. Les forces vitales instinctives qui nous poussent de l'avant ainsi que les énergies physiques qui font partie de notre expérience universelle sont l'art dont nous faisons partie. Nous pouvons et nous devons dépasser les formes rigides, mercantiles et médiatiques qui mènent présentement à l'extinction de l'art et apprendre à communiquer avec et grâce aux énergies transformatrices de la vie.

La réinsertion de l'économie dans l'écologie guidera en majeure partie la société du 21e siècle. Le malaise des obligatoires modèles de production-consommation avec lesquels nous devons vivre actuellement doivent être saisis pour ce qu'ils sont: une forme de distraction abjecte, créée pour assujettir l'esprit humain au même genre d'exploitation qu'ont subi sur terre la nature et les autres formes de vie. Les économistes d'aujourd'hui gagneraient à comprendre ceci, eux qui soummettent les être humains et notre écosystème à d'incessants assauts mercantiles. Aucun de nous ne pourra survivre à ce genre d'esclavage à moins de développer un nouveau sens de responsabilité envers le monde immédiat dans lequel nous vivons. Nous ne pouvons plus exprimer uniquement les joies et les désespoirs de l'humanité sans considération pour le rôle de la nature.

Lorsque notre société se sera dirigée vers une approche plus douce et plus holistique des besoins humains et aura abandonné un système de valeurs basé sur le pur profit et sur l'extraction outrancière des ressources naturelles, l'artiste pourra transformer son expression en une expression fondée sur l'indépendance et sur une nouvelle évaluation de la vie sur terre. N'étant plus un rejeton d'un système de gratification économique, l'art deviendra une célébration de la nature. L'artiste peut redonner à la nature par l'action directe. L'architecte paysagiste peut travailler avec des sculpteurs, l'architecte avec des artistes, afin de créer des conditions de vie organiquement plus variables. Dans nos villes, des environnements généreux allègeront le stress de la vie urbaine, nous encourageront à améliorer nos environnements quotidiens, au lieu de les fuir. Le futur de l'art témoignera du resserrement de notre relation avec la nature. Nous pouvons retrouver une curiosité fondamentale envers qui nous sommes, pourquoi nous vivons et où nous nous situons dans l'univers. Peut-être, grâce à l'art, commencerons-nous à réaliser que, bien que les autres formes de vie sur cette planète y respectent notre place, nous leur avons bien souvent refuser la leur.

La spécificité culturelle, basée sur une nouvelle décentralisation, sur une identification au bio-centrisme et non au centrisme économique qui extrait et disperse les ressources sur une échelle quantitative plutôt que sensible, s'installera dans les nombreuses régions du monde où nous vivons. Ce phénomène permettra une plus grande ingéniosité, nous donnant à tous un sentiment de permanence culturelle. Le va-et-vient interminable des biens et des matériaux, si dispendieux en termes de ressources, tout comme le va-et-vient semblable de l'art vers les lieux internationaux, est un phénomène

Illustration: Alexandre Sipos

transitoire, une réponse éphémère à des demandes et à des attentes illusoires. Ce ne sera plus là à l'avenir la fonction de la culture. Il est plus probable que les artistes et les citoyens du monde tenteront d'être plus responsables envers leur habitat et qu'ils exprimeront cet intérêt de façon intuitive. À la mesure de son implication personnelle, chaque individu s'identifiera moins aux résultats extérieurs, matériels — le produit — et plus aux valeurs intégrales durables. Un ressourcement animiste de l'art et de la société, fondé sur une communication réelle — le processus—, prend place actuellement.

Les valeurs qui tendent vers une réintégration de l'économie dans l'écologie seront un jour rentables. L'actuelle mercantilisation à outrance de toutes les facettes de nos vies, l'art inclus, est basée sur l'objectivation de la nature. Ce qui nous vide de toutes émotions réelles et de toute valorisation personnelle, provoquant des crises morales inutiles. Les valeurs matérialistes ne peuvent plus être soutenues par une économie de survie responsable.

Peut-être à l'avenir faudra-t-il que reste anonyme ce qu'on appelle *l'art, que les artistes cessent de signer leurs œuvres, afin qu'elles* puissent être appréciées selon leurs propres relations intégrales à un environnement précis. Incarnant un principe de quasi-invisibilité, l'art acquerrait une nouvelle signification. Ce processus pourrait démystifier les mythes entourant le sens matériel de l'art qui ont, au cours de ce siècle, menacé tout le processus de créativité et retardé celui, naturel et inhérent au processus créatif de la recherche et de la découverte. Ce défi requerra plus de force et de persévérance de la part de l'artiste que jamais auparavant si l'on en croit ce que nous connaissons de l'histoire du monde. C'est un défi qui repose sur l'acceptation active d'une relation égale et non supérieure avec les autres espèces et éléments de notre écosystème et qui redonnerait une facette poétique aux arts. Comme l'a écrit Rilke dans *Les élégies de Duino*:

> Terre, n'est-ce pas ce que tu veux - invisible
> en nous renaître? - N'est-ce pas ton rêve
> d'être une fois invisible? - Terre! Invisible!
> Quelle mission imposes-tu, si ce n'est la transformation[1]?

Les formes d'art résultantes formeraient un mélange sincère de culture et d'écologie, une fusion d'économie et d'écologie. L'impact de ce changement de perspective, de ce passage du «je» à «l'œil», serait spectaculaire! Le résultat ressemblerait à tout ce qui ne fut pas reconnu en tant qu'art par l'histoire, toutes les œuvres créées pour des raison holistiques et restées anonymes. Les priorités de la civilisation industrielle ont nié l'existence de la plupart des formes d'art, celles issues des cultures dites marginales ou primitives comme celles des femmes et des enfants, dont les œuvres arboraient un mélange sincère d'économie et d'écologie. L'histoire formelle occidentale n'est qu'une version d'une histoire parmi d'autres. Tout art qui offre inconsciemment une vision du monde autre que celle dictée par l'expansion économique n'est pas retenu, demeure largement ignoré. L'art pourrait devenir une simple expérience de vie, comme c'était le cas lorsque furent créés les pictogrammes des grottes de Lascaux ou ceux des autochtones. Le principe d'anonymat des œuvres d'art pourrait libérer l'art des chaînes de la justification économique. Si nous devons dépasser les abrutissants systèmes de valeurs établis, nous devons créer des valeurs qui nous aident à nous situer dans la culture de la nature. La culture de la nature est définie par des limites et notre économie devra redéfinir sa raison d'être selon les mêmes paradigmes. Ainsi un nouvel esthétisme, capable de concevoir les limites inhérentes à l'utilisation et à la métamorphose des matériaux précieux et sacrés, pourra se développer. Le physique et le spirituel se fusionneraient de telle façon que la création serait perçue comme un processus pro-créatif basé sur une régénération autant que sur une recréation.

La nature n'a nul besoin d'être extraite, assemblée et exhibée pour devenir un énoncé écologique. Ce type d'approche rappelle celles de la Renaissance italienne et des traditionnels jardins japonais, où la nature était manipulée, structurée, organisée et soulignée. La nature ne doit pas être massacrée afin d'être transformée en une simple justification de la vision homocentrique d'une culture spécifique. Rarement la nature est-elle libre d'exister dans son propre contexte anonyme. Nous avons adopté, pendant les deux derniers siècles, les mêmes attitudes vis-à-vis l'art que celles professées par Charles Darwin vis-à-vis la bio-culture vivante. Lorsque Darwin écrivit dans *De l'origine des espèces*:

> La sélection naturelle modifiera la structure de l'enfant dans sa relation au parent, et celle du parent dans sa relation à l'enfant. Parmi les animaux sociaux, elle adaptera la structure de chaque individu pour le bénéfice de la communauté; si chacun, par conséquent, profite de l'évolution sélective (...)[2] ,

il offrait un exposé raisonné sur ce qui n'est vraiment pas mesurable. L'idée même d'évolution était un stratagème objectif qui quantifiait, étiquetait et identifiait les espèces, reflétant ainsi l'état de l'ère industrielle au cours de laquelle ces lignes furent écrites. En justifiant les lois de la compétition entre les espèces, Darwin niait le processus mutuel de communication et de transformation d'énergie qui forme un processus continu autant entre les espèces qu'à l'intérieur d'une bio-culture. À la même époque, l'environnement était transformé à un rythme sans précédent par les diktats d'une société industrielle. Et ceci dans le seul but de justifier la manipulation artificielle d'un processus naturel. Nous avons fait la même chose avec l'art — quantifiant, étiquetant, rangeant selon la chronologie, le médium, le nom — simplement pour prouver notre existence!

L'art vrai n'a pas besoin d'un public — il possède son identité propre et c'est ce pourquoi il existe. Occupant un espace réel et étant simultanément une création de sa propre force vitale, l'art peut, à l'instar de la nature, s'intégrer silencieusement dans son environnement. Son apparent camouflage sert d'anathème à notre présente approche obsessive face à la production artistique. À tout instant, des milliers d'expositions ont lieu dans le monde. Comment un artiste peut-il se construire une identité pertinente si l'on s'obstine à percevoir l'art selon de tels termes individualistes? Même des événements supposéments décisifs, tels que Documenta ou la Biennale de Venise, semblent largement impertinents, tellement se multiplient maintenant de par le monde les événements consacrés à l'art contemporain. Ainsi, nos institutions, nos musées et nos galeries ont pris une expansion telle qu'ils témoignent maintenant de ce que Ivan Illich a nommé «la contre-productivité paradoxale». Le but initialement poursuivi par ces musées a été perverti. Tout comme les systèmes d'éducation stimulent la conformité et non la curiosité, ou tout comme la médecine de haute-technologie génère la maladie, les institutions consacrées à l'art normalisent, assoupissent et banalisent le rôle sacré de l'art. Il est aujourd'hui évident que les ressources de la nature considérées comme étant sans valeur — les espèces en apparence insignifiantes, les larges bandes de terre inhabitables — sont essentielles au maintien de l'équilibre écologique de notre planète. De la même façon, ce que nous considérons sans valeur en art — les matériaux eux-mêmes, tout ce qui n'est pas la voix de l'artiste — demeure l'unique clé pour atteindre dans le futur l'universalisation de l'expression créatrice, pour transformer l'art en une intense communication entre divers éléments physiques.

Les artistes peuvent choisir comment créer des œuvres pertinentes. Ils peuvent être sensibles et responsables quant à leur place au sein de la nature. Ce n'est qu'en acquérant une nouvelle souplesse, une nouvelle faculté d'adaptation que l'art peut former une nouvelle assise pour la créativité. En art, comme dans la vie, le développement de notre plus grande ressource — notre être intérieur, âme et esprit confondus — sera l'élément essentiel dans la recherche d'une expression appropriée. Ce développement ne pourra être atteint que par un renversement complet de valeurs, à l'opposé de celles qui mettent l'emphase sur les accomplissements extérieurs (la mesure par les musées et les galeries de l'ennuyante et prévisible ascension d'un artiste vers la gloire), vers une compréhension de notre persona et des autres espèces et formes de vie. Nous devons renouveler notre respect envers les ressources que nous avons sur terre. Comme l'écrit le dramaturge allemand Heiner Müller: «Tout ce qui reste finalement, c'est la poésie. Qu'est-ce qui a de meilleures dents? Le sang ou la pierre[3]?» ■

Ce texte est extrait de Art & Environment, *de John K. Grande, ed. The Friendly Chameleon, 23, St.Patrick Sq. Toronto, M5T 1W8.*

Traduit de l'anglais par Monique Crépault.

John K. Grande est critique d'art et poète; il vient de publier son premier livre: Art & Environment.

Notes

1. *Rainer Maria Rilke,* Les Élégies de Duino, *éd. Garnier-Flammarion, Paris, 1992, p. 93.*
2. *Charles Darwin, tiré de* The Origins of the Species *dans* The Darwin Reader, *Mark Ridley, ed., New York, W.W. Norton, 1987, p. 82 (trad. libre).*
3. *Heiner Müller,* Explosion of a Memory, *Writings, New York, PAJ, 1989 (trad. libre).*

CIBL FM 101,5

présente sa grande fête radiophonique annuelle

RADIOTHON 93

Une multitude d'invité-es

Un tirage d'étape tous les soirs à 8 heures 30

Le grand tirage dimanche 2 mai à 20h30

De nombreux cadeaux seront distribués au cours du week-end

30 avril - 1er - 2 mai